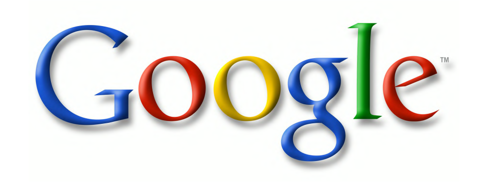




OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-TROISIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

ANATOMIE.

A

L'ANATOMIE ancienne est à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques grossières du seizième siècle, qui ne représentaient que les lieux principaux, & encore infidellement tracés, en comparaison des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve jusqu'au moindre buisson mis à sa place.

Depuis *Vésale* jusqu'à *Berlin* on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain ; on peut se flatter d'avoir pénétré jusqu'à la ligne qui sépare à jamais les tentatives des hommes & les secrets impénétrables de la nature.

Interrogez *Borelli* sur la force exercée par le cœur dans sa dilatation, dans sa diastole ; il vous assure qu'elle est égale à un poids de quatre-vingts mille livres dont il rabat ensuite quelques milliers. Adressez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'est que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils se sont trompés ; & il fait un nouveau calcul ; mais un quatrième survenant prétend que *Jurin* s'est trompé aussi. La nature se moque d'eux tous ; & pendant qu'ils disputent, elle a soin de notre vie ; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'esprit humain ne peut découvrir.

On dispute depuis *Hippocrate* sur la manière dont se fait la digestion ; les uns accordent à l'estomac des sucs digestifs ; d'autres les lui refusent. Les chimistes font de l'estomac un laboratoire. *Hecquet* en fait un moulin. Heureusement la nature nous fait digérer sans qu'il soit nécessaire que nous sachions son secret. Elle nous donne des appétits, des goûts & des aversions pour certains alimens dont nous ne pourrons jamais savoir la cause.

On dit que notre chyle se trouve déjà tout formé dans les alimens mêmes, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chimistes ensemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui ressemble ni à une perdrix ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainsi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous sentons, que nous pensons sans savoir comment. On ne peut trop le redire.

Nous avons des bibliothèques entières sur la génération, mais personne ne sait encore seulement quel ressort produit l'intumescence dans la partie masculine.

On parle d'un suc nerveux qui donne la sensibilité à nos nerfs ; mais ce suc n'a pu être découvert par aucun anatomiste.

Les esprits animaux, qui ont une si grande réputation, sont encore à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne sait pas comment elle vous purge.

La manière dont se forment nos cheveux & nos ongles nous est aussi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le

plus vil excrément confond tous les philosophes.

Winslow & *Lémeri* entassent mémoire sur mémoire concernant la génération des mulets ; les savans se partagent ; l'âne fier & tranquille, sans se mêler de la dispute, subjugue cependant sa cavale qui lui donne un beau mulet, sans que *Lémeri* & *Winslow* se doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche est beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles physiciens ont soutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Vossius attribuait la couleur des Nègres à une maladie. *Ruysch* a mieux rencontré en les disséquant, & en enlevant avec une adresse singulière le corps muqueux réticulaire qui est noir ; & malgré cela il se trouve encore des physiciens qui croient les noirs originairement blancs. Mais qu'est-ce qu'un système que la nature désavoue ?

Boerhaave assure que le sang dans les vésicules des poumons est *pressé*, *chassé*, *foulé*, *brisé*, *atténué*.

Le Cat prétend que rien de tout cela n'est vrai. Il attribue la couleur rouge du sang à un fluide caustique, & on lui nie son caustique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel passe un fluide invisible ; les autres en font un violon dont les cordes sont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des médecins attribuent les règles des femmes à la pléthore du sang. *Terenzoni* & *Vieussens* croient que la cause de ces évacuations est dans un esprit vital, dans le froisse-

ment des nerfs, enfin dans le besoin d'aimer.

On a recherché jusqu'à la cause de la sensibilité, & on est allé jusqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi animés. On a cru les membranes du fœtus irritables ; & cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé est le *ton* que le membre conserve encore. Cet autre dit que c'est l'*élasticité* ; un troisième l'appelle *irritabilité*. La cause, tous l'ignorent ; tous sont à la porte du dernier asile où la nature se renferme ; elle ne se montre jamais à eux, & ils devinent dans son antichambre.

Heureusement ces questions sont étrangères à la médecine utile, qui n'est fondée que sur l'expérience, sur la connaissance du tempérament d'un malade, sur des remèdes très-simples donnés à propos ; le reste est pure curiosité, & souvent charlatanerie.

Si un homme à qui on sert un plat d'écrevisses qui étaient toutes grises avant la cuisson, & qui sont devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorsqu'il saurait bien précisément comment elles sont devenues rouges, il ne mangerait d'écrevisses de sa vie.

ANCIENS ET MODERNES.

Le grand procès des anciens & des modernes n'est pas encore vidé ; il est sur le bureau depuis l'âge d'argent qui succéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que

le bon vieux temps valait beaucoup mieux que le temps présent. *Nestor* dans l'Iliade, en voulant s'insinuer comme un sage conciliateur dans l'esprit d'*Achille* & d'*Agamemnon*, débute par leur dire : *J'ai vécu autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous ; non, je n'ai jamais vu & je ne verrai jamais de si grands personnages que Drias, Cénée, Exadius, Poliphème égal aux dieux*, &c.

La postérité a bien vengé *Achille* du mauvais compliment de Nestor, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Personne ne connaît plus *Drias* ; on n'a guère entendu parler d'*Exadius*, ni de *Cénée* ; & pour *Poliphème* égal aux dieux, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne soit tenir de la Divinité que d'avoir un grand œil au front, & de manger des hommes tout crus.

Lucrèce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

Ipsa dedit dulceis fœtus & pabula læta,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore ;
Conterimusque boves, & vires agricolarum, &c.

La nature languit ; la terre est épuisée ;
L'homme dégénéré, dont la force est usée,
Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.

L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout temps, ont pensé qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois ;

La lune était plus grande, & la nuit moins obscure;
L'hiver se couronnait de fleurs & de verdure;
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aise, admirait son néant,
Et formé pour agir, se plaisait à rien faire, &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de finesse que de force dans sa belle épître à *Auguste*. (*a*) « Faut-il donc, dit-il, que nos » poëmes soient comme nos vins, dont les » plus vieux sont toujours préférés? » Il dit ensuite :

(*b*) *Indignor quidquam reprehendi, non quia crassè*
Compositum illepidève putetur, sed quia nuper;
Nec veniam antiquis sed honorem & præmia posci.
. . . .
Ingeniis non ille favet, plauditque sepultis;
Nostra sed impugnat : nos nostraque lividus odit, &c.

J'ai vu ce passage imité ainsi en vers familiers :

Rendons toujours justice au beau:
Est-il laid pour être nouveau?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du temps jadis?
C'est en vain qu'ils sont applaudis;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres sont des trésors,
Dit la sotte & maligne envie.
Ce n'est pas qu'elle aime les morts;
Elle hait ceux qui sont en vie.

(*a*) *Epist. I, lib. 2.*

(*b*) *Ibid.*

Le savant & ingénieux *Fontenelle* s'exprime ainsi sur ce sujet.

« Toute la question de la prééminence entre » les anciens & les modernes étant une fois » bien entendue, se réduit à savoir, si les » arbres qui étaient autrefois dans nos cam» pagnes étaient plus grands que ceux d'au» jourd'hui ? En cas qu'ils l'aient été, *Homère*, » *Platon*, *Démosthènes* ne peuvent être égalés » dans ces derniers siècles ; mais si nos arbres » sont aussi grands que ceux d'autrefois ; » nous pouvons égaler *Homère*, *Platon* & » *Démosthènes*.

» Eclaircissons ce paradoxe. Si les anciens » avaient plus d'esprit que nous, c'est donc » que les cerveaux de ce temps-là étaient » mieux disposés, formés de fibres plus fermes » ou plus délicates, remplis de plus d'esprits » animaux ; mais en vertu de quoi les cerveaux » de ce temps-là auraient-ils été mieux dispo» sés ? Les arbres auraient donc été aussi plus » grands & plus beaux ; car si la nature était » alors plus jeune & plus vigoureuse, les » arbres, aussi bien que les cerveaux des hom» mes, auraient dû se sentir de cette vigueur » & de cette jeunesse. » (Digression sur les anciens & les modernes, Tome IV, édition de 1742.)

Avec la permission de cet illustre académicien, ce n'est point là du tout l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir si la nature a pu produire de nos jours d'aussi grands génies, & d'aussi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine, mais de savoir si nous en avons en effet. Il n'est pas impossible sans

doute qu'il y ait d'aussi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone : mais, supposé que les chênes de Dodone eussent parlé, il serait très-clair qu'ils auraient un grand avantage sur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

La Motte, homme d'esprit & de talens, qui a mérité des applaudissemens dans plus d'un genre, a soutenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ses stances.

Et pourquoi veut-on que j'encense
Ces prétendus dieux dont je sors ?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes ressorts.
Croit-on la nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs & les Romains ?
De nos aînés mère idolâtre,
N'est-elle plus que la marâtre
Du reste grossier des humains ?

On pouvait lui répondre : Estimez vos aînés sans les adorer. Vous avez une intelligence & des ressorts comme *Virgile* & *Horace* en avaient ; mais ce n'est pas peut-être absolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent supérieur au vôtre, & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuse que les langues modernes, qui sont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'est point bizarre ; mais il se pour-

rait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Vestphalie & que le Limousin à former certains génies. Il se pourrait bien encore qne le gouvernement d'Athènes, en secondant le climat, eût mis dans la tête de *Démosthènes* quelque chose que l'air de Clamar & de la Grenouillière, & le gouvernement du cardinal de *Richelieu* ne mirent point dans la tête d'*Omer Talon* & de *Jérôme Bignon*.

Quelqu'un répondit alors à *la Motte* par le petit couplet suivant :

Cher la Motte, imite & révère
Ces dieux dont tu ne descends pas.
Si tu crois qu'Horace est ton père,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'est point bizare,
Pour Danchet elle est fort avare;
Mais Racine en fut bien traité;
Tibulle était guidé par elle :
Mais pour notre ami la Chapelle, (c)
Hélas, qu'elle a peu de bonté !

Cette dispute est donc une question de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre, jusqu'au temps de *Plutarque*, que les siècles modernes ne l'ont été depuis le siècle des *Médicis* jusqu'à *Louis XIV* inclusivement ?

(c) Ce *la Chapelle* était un receveur général des finances, qui traduisit très-platement *Tibulle* ; mais ceux qui dînaient chez lui trouvaient ses vers fort bons.

Les Chinois, plus de deux cents ans avant notre ère vulgaire, conſtruiſirent cette grande muraille qui n'a pu les ſauver de l'invaſion des Tartares. Les Egyptiens, trois mille ans auparavant, avaient ſurchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre-vingt-dix mille pieds quarrés de baſe. Perſonne ne doute que ſi on voulait entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages, on n'en vînt aiſément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine eſt un monument de la crainte; les pyramides ſont des monumens de la vanité & de la ſuperſtition. Les unes & les autres atteſtent une grande patience dans les peuples, mais aucun génie ſupérieur. Ni les Chinois, ni les Egyptiens n'auraient pu faire ſeulement une ſtatue telle que nos ſculpteurs en forment aujourd'hui.

Du chevalier Temple.

Le chevalier *Temple*, qui a pris à tâche de rabaiſſer tous les modernes, prétend qu'ils n'ont rien en architecture de comparable aux temples de la Grèce & de Rome : mais tout anglais qu'il était, il devait convenir que l'égliſe de St Pierre eſt incomparablement plus belle que n'était le capitole.

C'eſt une choſe curieuſe que l'aſſurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre aſtronomie, rien dans la connaiſſance du corps humain, ſi ce n'eſt peut-être, dit-il, la circulation du ſang. L'amour de ſon opinion, fondé ſur ſon extrême amour-propre, lui fait oublier la découverte des ſatellites de

Jupiter, des cinq lunes & de l'anneau de Saturne, de la rotation du soleil sur son axe, de la position calculée de trois mille étoiles, des lois données par *Képler* & par *Newton* aux orbes célestes, des causes de la précession des équinoxes, & de cent autres connaissances dont les anciens ne soupçonnaient pas même la possibilité.

Les découvertes dans l'anatomie sont en aussi grand nombre. Un nouvel univers en petit, découvert avec le microscope, était compté pour rien par le chevalier *Temple*; il fermait les yeux aux merveilles de ses contemporains, & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va jusqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reste de la magie des Indiens, des Chaldéens, des Egyptiens; & par cette magie il entend une profonde connaissance de la nature, par laquelle ils produisaient des miracles, sans qu'il en cite aucun, parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. « Que sont devenus, dit-il, les » charmes de cette musique qui enchantait si » souvent les hommes & les bêtes, les poissons, les oiseaux, les serpens, & changeait » leur nature? »

Cet ennemi de son siècle croit bonnement à la fable d'*Orphée*, & n'avait apparemment entendu ni la belle musique d'Italie, ni même celle de France, qui à la vérité ne charment pas les serpens, mais qui charment les oreilles des connaisseurs.

Ce qui est encore plus étrange, c'est qu'ayant toute sa vie cultivé les belles-lettres, il ne raisonne pas mieux sur nos bons auteurs que

ſur nos philoſophes. Il regarde *Rabelais* comme un grand-homme ; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme ſavant, un homme de cour, un homme de beaucoup d'eſprit, un ambaſſadeur, qui avait fait de profondes réflexions ſur tout ce qu'il avait vu. Il poſſédait de grandes connaiſſances : un préjugé ſuffit pour gâter tout ce mérite.

De Boileau & de Racine.

Boileau & *Racine*, en écrivant en faveur des anciens contre *Perrault*, furent plus adroits que le chevalier *Temple*. Ils ſe gardèrent bien de parler d'aſtronomie et de phyſique. *Boileau* s'en tient à juſtifier *Homère* contre *Perrault*, mais en gliſſant adroitement ſur les défauts du poëte grec, & ſur le ſommeil que lui reproche *Horace*. Il ne s'étudie qu'à tourner *Perrault*, l'ennemi d'*Homère*, en ridicule. *Perrault* entend-il mal un paſſage, ou traduit-il mal un paſſage qu'il entend ? voilà *Boileau* qui ſaiſit ce petit avantage, qui tombe ſur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain : mais il ſe pouvait très-bien faire que *Perrault* ſe fût ſouvent trompé, & que pourtant il eût ſouvent raiſon ſur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconſéquences de la conduite des dieux dans le poëme, enfin ſur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poëte était tombé. En un mot, *Boileau* ſe moqua de *Perrault* beaucoup plus qu'il ne juſtifia *Homère*.

De l'injustice & de la mauvaise foi de Racine dans la dispute contre Perrault au sujet d'Euripide, & des infidélités de Brumoy.

Racine usa du même artifice, car il était tout aussi malin que *Boileau* pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui son capital de la satire, il jouit du plaisir de confondre ses ennemis sur une petite méprise très-pardonnable où ils étaient tombés au sujet d'*Euripide*, & en même temps de se sentir très-supérieur à *Euripide* même. Il raille autant qu'il le peut ce même *Perrault* & ses partisans sur leur critique de l'*Alceste* d'*Euripide*; parce que ces messieurs malheureusement avaient été trompés par une édition fautive d'*Euripide*, & qu'ils avaient pris quelques répliques d'*Admète* pour celles d'*Alceste*: mais cela n'empêche pas qu'*Euripide* n'eût grand tort en tout pays, dans la manière dont il fait parler *Admète* à son père. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

« Quoi donc, lui répond le roi son père, à » qui adressez-vous, s'il vous plaît, un dis- » cours si hautain? Est-ce à quelque esclave » de Lydie ou de Phrygie? ignorez-vous que » je suis né libre & thessalien? » (Beau discours pour un roi & pour un père!) « Vous » m'outragez comme le dernier des hommes. » Où est la loi qui dit que les pères doivent » mourir pour leurs enfans? chacun est ici-bas » pour soi. J'ai rempli mes obligations envers » vous. Quel tort vous fais-je? demandé-je

» que vous mouriez pour moi ? La lumière » vous est précieuse ; me l'est-elle moins ? . . . . » Vous m'accusez de lâcheté. . . . . Lâche vous-» même ; vous n'avez pas rougi de presser » votre femme de vous faire vivre en mou-» rant pour vous. . . . . Ne vous sied-il pas » bien après cela de traiter de lâches ceux » qui refusent de faire pour vous ce que vous » n'avez pas le courage de faire vous-même. . . . . » Croyez-moi, taisez-vous. . . . . Vous aimez la » vie ; les autres ne l'aiment pas moins. . . . . » Soyez sûr que si vous m'injuriez encore, vous » entendrez de moi des duretés qui ne seront » pas des mensonges. »

Le chœur prend alors la parole. « C'est assez » & déjà trop des deux côtés : cessez, vieil-» lard, cessez de maltraiter de paroles votre » fils. »

Le chœur aurait dû plutôt, ce semble, faire une forte réprimande au fils d'avoir très-brutalement parlé à son propre père, & de lui avoir reproché si aigrement de n'être pas mort. . . .

Tout le reste de la scène est dans ce goût.

PHÉRÈS *à son fils.*

Tu parles contre ton père sans en avoir reçu d'outrage.

ADMETE.

Oh ! j'ai bien vu que vous aimez à vivre long-temps.

PHÉRÈS.

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui est morte pour toi ?

ADMETE

ADMETE.

Ah! le plus infame des hommes, c'eſt la preuve de ta lâcheté.

PHERÈS.

Tu ne pourras pas au moins dire qu'elle eſt morte pour moi.

ADMÈTE.

Plût au ciel que tu fuſſes dans un état où tu euſſes beſoin de moi!

LE PÈRE.

Fais mieux, épouſe pluſieurs femmes, afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus long-temps.

Après cette ſcène un domeſtique vient parler tout ſeul de l'arrivée d'*Hercule*. « C'eſt un » étranger, dit-il, qui a ouvert la porte lui- » même, s'eſt d'abord mis à table; il ſe fâche » de ce qu'on ne lui ſert pas aſſez vîte à » manger; il remplit de vin à tout moment ſa » coupe, boit à longs traits du rouge & du » paillet, & ne ceſſe de boire & de chanter » de mauvaiſes chanſons qui reſſemblent à des » hurlemens, ſans ſe mettre en peine du roi » & de ſa femme que nous pleurons. C'eſt » ſans doute quelque fripon adroit, un vaga- » bond, un aſſaſſin. »

Il peut être aſſez étrange qu'on prenne *Hercule* pour un fripon adroit; il ne l'eſt pas moins qu'*Hercule*, ami d'*Admète*, ſoit inconnu dans la maiſon. Il l'eſt encore plus qu'*Hercule* ignore la mort d'*Alceſte*, dans le temps même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas difputer des goûts ; mais il eft fûr que de telles fcènes ne feraient pas fouffertes chez nous à la foire.

Brumoy qui nous a donné le *Théâtre des Grecs*, & qui n'a pas traduit *Euripide* avec une fidélité fcrupuleufe, fait ce qu'il peut pour juftifier la fcène d'*Admète* & de fon père : on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que *les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes chofes qui font à notre égard des indécences, des horreurs ; qu'ainfi il faut convenir qu'elles ne font pas tout-à-fait telles que nous les imaginons ; en un mot, que les idées ont changé.*

On peut répondre que les idées des nations policées n'ont jamais changé fur le refpect que les enfans doivent à leurs pères.

Qui peut douter, ajoute-t-il, *que les idées n'aient changé en différens fiècles fur des points de morale plus importans ?*

On répond qu'il n'y en a guère de plus importans.

Un français, continue-t-il, *eft infulté ; le prétendu bon fens français veut qu'il coure les rifques du duel, & qu'il tue ou meure pour recouvrer fon honneur.*

On répond que ce n'eft pas le feul prétendu bon fens français, mais celui de toutes les nations de l'Europe fans exception.

On ne fent pas affez combien cette maxime paraîtra ridicule dans deux mille ans ; & de quel air on l'aurait fifflée du temps d'Euripide.

Cette maxime eft cruelle & fatale, mais non pas ridicule, & on ne l'eût fifflée d'aucun air du temps d'*Euripide*. Il y avait beaucoup

d'exemples de duels chez les Asiatiqnes. On voit, dès le commencement du premier livre de l'Iliade *Achille*, tirant à moitié son épée; & il était prêt à se battre contre *Agamemnon*, si *Minerve* n'était venue le prendre par les cheveux, & lui faire remettre son épée dans le fourreau.

Plutarque rapporte qu'*Epheſtion* & *Cratère* se battirent en duel, & qu'*Alexandre* les sépara. *Quinte-Curce* raconte (*d*) que deux autres officiers d'*Alexandre* se battirent en duel en présence d'*Alexandre*; l'un armé de toutes pièces, l'autre qui était un athlète armé seulement d'un bâton, & que celui-ci vainquit son adversaire.

Et puis, quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre un duel & les reproches que se font *Admète* & son père *Phérès* tour à tour d'aimer trop la vie, & d'être des lâches?

Je me donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs; puisque *Brumoy*, le plus impartial de tous, s'est égaré à ce point, que ne doit-on pas attendre des autres? Mais si les *Brumoys* & les *Daciers* étaient là, je leur demanderais volontiers s'ils trouvent beaucoup de sel dans le discours que *Poliphème* tient dans Euripide: *Je ne crains point la foudre de Jupiter. Je ne sais si Jupiter est un dieu plus fier & plus fort que moi. Je me soucie très-peu de lui. S'il fait tomber de la pluie, je me renferme dans ma caverne; j'y mange un veau rôti, ou quelque bête sauvage; après quoi je m'étends tout de*

(*d*) Quinte-Curce, liv. IX.

mon long ; j'avale un grand pot de lait ; je défais mon ſayon ; & je fais entendre un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre.

Il faut que les ſcoliaſtes n'aient pas le nez bien fin, s'ils ne ſont pas dégoûtés de ce bruit que fait *Poliphème* quand il a bien mangé.

Ils diſent que le parterre d'Athènes riait de cette plaiſanterie, & *que jamais les Athéniens n'ont ri d'une ſottiſe.* Quoi ! toute la populace d'Athènes avait plus d'eſprit que la cour de *Louis XIV ?* Et la populace n'eſt pas la même par-tout ?

Ce n'eſt pas qu'Euripide n'ait des beautés, & Sophocle encore davantage ; mais ils ont de bien plus grands défauts. On oſe dire que les belles ſcènes de *Corneille*, & les touchantes tragédies de *Racine*, l'emportent autant ſur les tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*, que ces deux Grecs l'emportent ſur *Theſpis. Racine* ſentait bien ſon extrême ſupériorité ſur *Euripide ;* mais il louait ce poëte grec pour humilier *Perrault.*

Molière, dans ſes bonnes pièces, eſt auſſi ſupérieur au pur mais froid *Térence*, & au farceur *Ariſtophane*, qu'au baladin *Dancourt.*

Il y a donc des genres dans leſquels les modernes ſont de beaucoup ſupérieurs aux anciens, & d'autres en très-petit nombre dans leſquels nous leur ſommes inférieurs. C'eſt à quoi ſe réduit toute la diſpute.

De quelques comparaisons entre des ouvrages célèbres.

LA raison & le goût veulent, ce me semble, qu'on distingue dans un ancien comme dans un moderne le bon & le mauvais, qui sont très-souvent à côté l'un de l'autre.

On doit sentir avec transport ce vers de *Corneille*, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un seul ni dans *Homère*, ni dans *Sophocle*, ni dans *Euripide* qui en approche :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il mourût.

& l'on doit avec la même sagacité & la même justice réprouver les vers suivans.

En admirant le sublime tableau de la dernière scène de Rodogune, les contrastes frappans des personnages & la force du coloris, l'homme de goût verra par combien de fautes cette situation terrible est amenée, quelles invraisemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que *Rodogune* ait démenti son caractère, & par quels chemins raboteux il a fallu passer pour arriver à cette grande & tragique catastrophe.

Ce même juge équitable ne se lassera point de rendre justice à l'artificieuse & fine contexture des tragédies de *Racine*, les seules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis *Eschile* jusqu'au grand siècle de *Louis XIV*. Il sera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caractères qui ne se trouve que chez lui ; de cette grandeur sans enflure qui

ſeule eſt grandeur ; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des diſputes de ſophiſte, dans des penſées auſſi fauſſes que recherchées, ſouvent exprimées en ſolécismes ; dans des plaidoyers de rhétorique plus faits pour les écoles des province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans *Racine* de la faibleſſe & de l'uniformité dans quelques caractères ; de la galanterie, & quelquefois de la coquetterie même ; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idylle & de l'élégie plutôt que d'une grande paſſion théâtrale. Il ſe plaindra de ne trouver, dans plus d'un morceau très-bien écrit, qu'une élégance qui lui plaît, & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne ; il ſera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion, & de ſe contenter d'approuver quand il voudrait que ſon eſprit fût étonné & ſon cœur déchiré.

C'eſt ainſi qu'il jugera les anciens, non pas ſur leur nom, non pas ſur le temps où ils vivaient, mais ſur leurs ouvrages mêmes ; ce n'eſt pas trois mille ans qui doivent plaire, c'eſt la choſe même. Si une darique a été mal frappée, que m'importe qu'elle repréſente le fils d'*Hyſtaſpe* ? la monnaie de *Varin* eſt plus récente, mais elle eſt infiniment plus belle.

Si le peintre *Timante* venait aujourd'hui préſenter à côté des tableaux du palais-royal ſon tableau du ſacrifice d'*Iphigénie*, peint de quatre couleurs ; s'il nous diſait : Des gens d'eſprit m'ont aſſuré en Grèce que c'eſt un artifice admirable d'avoir voilé le viſage d'*Agamemnon*, dans la crainte que ſa douleur n'égalât

pas celle de *Clitemnestre*, & que les larmes du père ne déshonoraſſent la majeſté du monarque ; il ſe trouverait des connaiſſeurs qui lui répondraient : C'eſt un trait d'eſprit, & non pas un trait de peintre ; un voile ſur la tête de votre principal perſonnage fait un effet affreux dans un tableau : vous avez manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de *Rubens*, qui a ſu exprimer ſur le viſage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abattement, la joie, le ſourire & la tendreſſe, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* cachât un peu ſon viſage, il fallait qu'il en cachât une partie avec ſes mains poſées ſur ſon front & ſur ſes yeux, & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, & qui eſt auſſi déſagréable à la vue, auſſi peu pittoreſque qu'il eſt oppoſé au coſtume ; vous deviez alors laiſſer voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut cacher ; vous deviez exprimer dans ſes muſcles les convulſions d'une douleur qu'il veut ſurmonter ; vous deviez peindre dans cette attitude la majeſté & le déſeſpoir. Vous êtes grec, & *Rubens* eſt belge ; mais le belge l'emporte.

D'un paſſage d'Homère.

UN Florentin homme de lettres, d'un eſprit juſte & d'un goût cultivé, ſe trouva un jour dans la bibliothèque de mylord *Cheſterfield*, avec un profeſſeur d'Oxford & un Ecoſſais qui vantait le poëme de *Fingal*, compoſé, diſait-il, dans la langue du pays de Galles, laquelle eſt encore

en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité est belle ! s'écriait-il ; le poëme de *Fingal* a passé de bouche en bouche jusqu'à nous depuis près de deux mille ans, sans avoir été jamais altéré : tant les beautés véritables ont de force sur l'esprit des hommes. Alors il lut à l'assemblée ce commencement de *Fingal*.

« *Cuchulin* était assis près de la muraille de
» Tura, sous l'arbre de la feuille agitée ; sa
» pique reposait contre un rocher couvert de
» mousse, son bouclier était à ses pieds sur
» l'herbe. Il occupait sa mémoire du souvenir
» du grand *Carbar*, héros tué par lui à la
» guerre. *Moran*, né de *Fitilh*, *Moran*, sen-
» tinelle de l'Océan, se présenta devant lui.

» Lève-toi, lui dit-il, lève-toi, *Cuchulin* ;
» je vois les vaisseaux de *Suaran*, les ennemis
» sont nombreux, plus d'un héros s'avance sur
» les vagues noires de la mer.

» *Cuchulin* aux yeux bleus lui répliqua : *Moran*
» fils de *Fitilh*, tu trembles toujours ; tes
» craintes multiplient le nombre des ennemis.
» Peut-être est-ce le roi des montagnes désertes
» qui vient à mon secours dans les plaines
» d'Ullin. Non, dit *Moran*, c'est *Suaran* lui-
» même ; il est aussi haut qu'un rocher de glace :
» j'ai vu sa lance, elle est comme un haut
» sapin ébranché par les vents ; son bouclier
» est comme la lune qui se lève ; il était assis au
» rivage sur un rocher ; il ressemblait à un
» nuage qui couvre une montagne, &c. »

Ah ! voilà le véritable style d'*Homère*, dit alors le professeur d'Oxford ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est que j'y vois la sublime éloquence

éloquence hébraïque. Je crois lire les passages de ces beaux cantiques.

(e) « Tu gouverneras toutes les nations que
» tu nous soumettras, avec une verge de fer ;
» tu les briseras comme le potier fait un vase.

(f) » Tu briseras les dents des pécheurs.

(g) » La terre a tremblé, les fondemens
» des montagnes se sont ébranlés, parce que
» le Seigneur s'est fâché contre les montagnes,
» & il a lancé la grêle & des charbons.

(h) » Il a logé dans le soleil, & il en est
» sorti comme un mari sort de son lit.

(i) » DIEU brisera leurs dents dans leur
» bouche, il mettra en poudre leurs dents
» mâchelières ; ils deviendront à rien comme
» de l'eau, car il a tendu son arc pour les
» abattre ; ils seront engloutis tout vivans dans
» sa colère, avant d'attendre que les épines
» soient aussi hautes qu'un prunier.

(k) » Les nations viendront vers le soir,
» affamées comme des chiens ; & toi, Seigneur,
» tu te moqueras d'elles, & tu les réduiras
» à rien.

(l) » La montagne du Seigneur est une
» montagne coagulée ; pourquoi regardez-
» vous les monts coagulés ? Le Seigneur a

(e) Pseaume II.

(f) Pseaume III.

(g) Pseaume XVII.

(h) Pseaume XIX.

(i) Pseaume LVII.

(k) Pseaume LVIII.

(l) Pseaume LXVII.

» dit : Je jetterai *Basan* ; je le jetterai dans
» la mer, afin que ton pied soit teint de
» sang, & que la langue de tes chiens lèche
» leur sang.

(*m*) » Ouvre la bouche bien grande, &
» je la remplirai.

(*n*) » Rends les nations comme une roue
» qui tourne toujours, comme la paille de-
» vant la face du vent, comme un feu qui
» brûle une forêt, comme une flamme qui
» brûle des montagnes ; tu les poursuis dans
» ta tempête, & ta colère les troublera.

(*o*) » Il jugera dans les nations ; il les
» remplira de ruines ; il cassera les têtes dans
» la terre de plusieurs.

(*p*) » Bienheureux celui qui prendra tes
» petis enfans, & qui les écrasera contre la
» pierre ! &c. &c. &c.

Le Florentin ayant écouté avec une grande attention les versets des cantiques récités par le docteur, & les premiers vers de *Fingal* beuglés par l'Ecossais, avoua qu'il n'était pas fort touché de toutes ces figures asiatiques, & qu'il aimait beaucoup mieux le style simple & noble de *Virgile*.

L'Ecossais pâlit de colère à ce discours, le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié ; mais mylord *Chesterfield* encouragea le Florentin par un sourire d'approbation.

(*m*) Pseaume LXXX.

(*n*) Pseaume LXXXII.

(*o*) Pseaume CXI.

(*p*) Pseaume CXXXVI.

Le Florentin échauffé, & se sentant appuyé, leur dit : Messieurs, rien n'est plus aisé que d'outrer la nature, rien n'est plus difficile que de l'imiter. Je suis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improvisatori*, & je vous parlerais huit jours de suite en vers dans ce style oriental, sans me donner la moindre peine, parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithètes, qui sont presque toujours les mêmes ; pour entasser combats sur combats, & peindre des chimères.

Qui ? vous ! lui dit le professeur, vous feriez un poëme épique sur le champ ? Non pas un poëme épique raisonnable, & en vers corrects comme *Virgile*, répliqua l'Italien ; mais un poëme dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées, sans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie, dirent l'Ecossais & l'Oxfordien. Hé bien, donnez-moi un sujet, répliqua le Florentin. Mylord *Chesterfield* lui donna le sujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Poitiers, & donnant la paix après la victoire.

L'improvisateur se recueillit, & commença ainsi :

« Muse d'Albion, Génie qui présidez aux
» héros, chantez avec moi, non la colère
» oisive d'un homme implacable envers ses
» amis & ses ennemis ; non des héros que les
» dieux favorisent tour à tour sans avoir au-
» cune raison de les favoriser ; non le siége
» d'une ville qui n'est point prise ; non les
» exploits extravagans du fabuleux *Fingal*,

» mais les victoires véritables d'un héros aussi
» modeste que brave, qui mit des rois dans
» ses fers, & qui respecta ses ennemis vain-
» cus.

» Déjà *George*, le *Mars* de l'Angleterre, était
» descendu du haut de l'empyrée, monté sur le
» coursier immortel devant qui les plus fiers
» chevaux du Limousin fuient, comme les bre-
» bis bêlantes & les tendres agneaux se pré-
» cipitent en foule les uns sur les autres pour
» se cacher dans la bergerie à la vue d'un
» loup terrible, qui sort du fond des forêts,
» les yeux étincelans, le poil hérissé, la
» gueule écumante, menaçant les troupeaux
» & le berger de la fureur de ses dents avides
» de carnage.

» *Martin*, le céleste protecteur des habitans
» de la fertile Touraine; *Geneviéve*, douce
» divinité des peuples qui boivent les eaux de
» la Seine & de la Marne; *Denis* qui porta
» sa tête entre ses bras à l'aspect des hommes
» & des immortels, tremblaient en voyant le
» superbe *George* traverser le vaste sein des
» airs. Sa tête est couverte d'un casque d'or
» orné des diamans qui pavaient autrefois les
» places publiques de la Jérusalem céleste,
» quand elle apparut aux mortels pendant
» quarante révolutions journalières de l'astre
» de la lumiere, & de sa sœur inconstante
» qui prête une douce clarté aux sombres
» nuits.

» Sa main porte la lance épouvantable &
» sacrée dont le demi-dieu *Michaël*, exécu-
» teur des vengeances du Très Haut, terrassa
» dans les premiers jours du monde l'éternel

» ennemi du monde & du Créateur. Les plus
» belles plumes des anges qui assistent autour
» du trône, détachées de leurs dos immortels,
» flottaient sur son casque, autour duquel vo-
» lent la terreur, la guerre homicide, la ven-
» geance impitoyable, & la mort qui termine
» toutes les calamités des malheureux mortels.
» Il ressemblait à une comète qui dans sa course
» rapide franchit les orbites des astres étonnés,
» laissant loin derrière elle des traits d'une
» lumière pâle & terrible, qui annoncent aux
» faibles humains la chute des rois & des
» nations.

» Il s'arrête sur les rives de la Charente,
» & le bruit de ses armes immortelles retentit
» jusqu'à la sphère de *Jupiter* & de *Saturne*.
» Il fit deux pas, & il arriva jusqu'aux lieux
» où le fils du magnanime *Edouard* attendait le
» fils de l'intrépide *Philippe de Valois*. »

Le Florentin continua sur ce ton pendant plus d'un quart-d'heure. Les paroles sortaient de sa bouche, comme dit *Homère*, plus serrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hiver; cependant ses paroles n'étaient pas froides; elles ressemblaient plutôt aux rapides étincelles qui s'échappent d'une forge enflammée, quand les cyclopes frappent les foudres de *Jupiter* sur l'enclume retentissante.

Ses deux antagonistes furent enfin obligés de le faire taire, en lui avouant qu'il était plus aisé qu'ils ne l'avaient cru, de prodiguer les images gigantesques, & d'appeler le ciel, la terre & les enfers à son secours; mais ils soutinrent que c'était le comble de l'art, de mêler le tendre & le touchant au sublime.

Y a-t-il rien, par exemple, dit l'Oxfordien, de plus moral, & en même temps de plus voluptueux, que de voir *Jupiter* qui couche avec sa femme sur le mont Ida ?

Mylord *Chesterfield* prit alors la parole: Messieurs, dit-il, je vous demande pardon, de me mêler de la querelle ; peut-être chez les Grecs c'était une chose très-intéressante qu'un dieu qui couche avec son épouse sur une montagne ; mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin & de bien attachant. Je conviendrai avec vous que le fichu, qu'il a plu au commentateurs & aux imitateurs d'appeler *la ceinture de Vénus*, est une image charmante ; mais je n'ai jamais compris que ce fût un soporatif, ni comment *Junon* imaginait de recevoir les caresses du maître des dieux pour le faire dormir. Voilà un plaisant dieu de s'endormir pour si peu de chose! je vous jure que quand j'étais jeune, je ne m'assoupissais pas si aisément. J'ignore s'il est noble, agréable, intéressant, spirituel & décent de faire dire par *Junon* à *Jupiter*: « Si » vous voulez absolument me caresser, allons-» nous-en au ciel dans votre appartement, » qui est l'ouvrage de *Vulcain*, & dont la » porte ferme si bien qu'aucun des dieux n'y » peut entrer. »

Je n'entends pas non plus comment le Sommeil, que *Junon* prie d'endormir *Jupiter*, peut être un dieu si éveillé. Il arrive en un moment des îles de Lemnos & d'Imbros au mont Ida ; il est beau de partir de deux îles à la fois : de là il monte sur un sapin ; il court aussitôt aux vaisseaux des Grecs ; il

cherche *Neptune*; il le trouve, il le conjure de donner la victoire ce jour-là à l'armée des Grecs; & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de si frétillant que ce Sommeil.

Enfin, s'il faut absolument coucher avec quelqu'un dans un poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'*Alcine* avec *Roger*, & d'*Armide* avec *Renaud*.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de l'*Arioste* & du *Tasse*.

Le Florentin ne se fit pas prier. Mylord *Chesterfield* fut enchanté. L'Ecossais pendant ce temps-là réalisait *Fingal*; le professeur d'Oxford réalisait *Homère*; & tout le monde était content.

On conclut enfin qu'heureux est celui qui, dégagé de tous les préjugés, est sensible au mérite des anciens & des modernes, apprécie leurs beautés, connaît leurs fautes, & les pardonne.

A N E.

AJOUTONS quelque chose à l'article *Ane* de l'Encyclopédie, concernant l'âne de *Lucien*, qui devint d'or entre les mains d'*Apulée*. Le plus plaisant de l'aventure est pourtant dans *Lucien*; & ce plaisant est qu'une dame devint amoureuse de ce monsieur lorsqu'il était âne, & n'en voulut plus lorsqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoses étaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de *Silène* avait parlé, & les savans ont cru qu'il s'était expli-

qué en arabe : c'était probablement un homme changé en âne par le pouvoir de *Bacchus* : car on sait que *Bacchus* était arabe.

Virgile parle de la métamorphose de *Mœris* en loup comme d'une chose très-ordinaire.

Sæpe lupum fieri Mœrim, & se condere sylvis.
Mœris devenu loup se cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoses était-elle dérivée des vieilles fables d'Égypte, qui débitèrent que les dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les géans ?

Les Grec, grands imitateurs & grands enchérisseurs sur les fables orientales, métamorphosèrent presque tous les dieux en hommes ou en bêtes, pour les faire mieux réussir dans leurs desseins amoureux.

Si les dieux se changeaient en taureaux, en chevaux, en cygnes, en colombes, pourquoi n'aurait-on pas trouvé le secret de faire la même opération sur les hommes ?

Plusieurs commentateurs, en oubliant le respect qu'ils devaient aux saintes écritures, ont cité l'exemple de *Nabuchodonosor* changé en bœuf ; mais c'était un miracle, une vengeance divine, une chose entièrement hors de la sphère de la nature, qu'on ne devait pas examiner avec des yeux profanes, & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres savans, non moins indiscrets peut-être, se sont prévalus de ce qui est rapporté dans l'*Evangile de l'enfance*. Une jeune fille en Egypte étant entrée dans la chambre de quelques femmes, y vit un mulet couvert d'une

houſſe de ſoie, ayant à ſon cou un pendant d'ébène. Ces femmes lui donnaient des baiſers, & lui préſentaient à manger en répandant des larmes. Ce mulet était le propre frère de ces femmes. Des magiciennes lui avaient ôté la figure humaine; & le maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet évangile ſoit apocryphe, la vénération pour le ſeul nom qu'il porte, nous empêche de détailler cette aventure. Elle doit ſervir ſeulement à faire voir combien les métamorphoſes étaient à la mode dans preſque toute la terre. Les chrétiens qui compoſèrent cet évangile, étaient ſans doute de bonne foi. Ils ne voulaient point compoſer un roman. Ils rapportaient avec ſimpliciié ce qu'ils avaient entendu dire. L'Égliſe, qui rejeta dans la ſuite cet évangile avec quarante-neuf autres, n'accuſa pas les auteurs d'impiété & de prévarication; ces auteurs obſcurs parlaient à la populace ſelon les préjugés de leur temps. La Chine était peut-être le ſeul pays exempt de ces ſuperſtitions.

L'aventure des compagnons d'*Ulyſſe*, changés en bêtes par *Circé*, était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempſycoſe annoncé en Grèce & en Italie par *Pythagore*.

Sur quoi ſe fondent les gens qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur univerſelle qui ne ſoit l'abus de quelque vérité? Ils diſent qu'on n'a vu des charlatans que parce qu'on a vu de vrais médecins, & qu'on n'a cru aux faux prodiges qu'à cauſe des véritables. (*a*)

(*a*) Voyez les remarques ſur les penſées de *Paſcal*, vol. de *Philoſophie*, tome I.

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups, boeufs, ou chevaux, ou ânes? Cette erreur universelle n'avait donc pour principe que l'amour du merveilleux, & l'inclination naturelle pour la superstition.

Il suffit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur indien voit que les bêtes ont du sentiment & de la mémoire. Il conclut qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une aussi. Que devient l'ame de l'homme après sa mort? que devient l'ame de la bête? il faut bien qu'elles logent quelque part. Elles s'en vont dans le premier corps venu qui commence à se former. L'ame d'un brachmane loge dans le corps d'un éléphant, l'ame d'un âne se loge dans le corps d'un petit brachmane. Voilà le dogme de la métempsycose qui s'établit sur un simple raisonnement.

Mais il y a loin de là au dogme de la métamorphose. Ce n'est plus une ame sans logis qui cherche un gîte; c'est un corps qui est changé en un autre corps, son ame demeurant toujours la même. Or, certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion si extravagante & si générale. Sera-t-il arrivé qu'un père ayant dit à son fils plongé dans de sales débauches & dans l'ignorance : *Tu es un cochon, un cheval, un âne*, ensuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne sur la tête, une servante du voisinage aura dit que ce jeune homme a été changé

en âne en punition de ses fautes ? ses voisines l'auront redit à d'autres voisines, & de bouche en bouche ces histoires, accompagnées de mille circonstances, auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encore ici, avec *Boileau*, que l'équivoque a été la mère de la plupart de nos sottises.

Joignez à cela le pouvoir de la magie, reconnu incontestable chez toutes les nations; & vous ne serez plus étonné de rien. (*)

Encore un mot sur les ânes. On dit qu'ils sont guerriers en Mésopotamie, & que *Mervan*, le vingt-unième calife, fut surnommé l'*âne* pour sa valeur.

Le patriarche *Photius* rapporte, dans l'*Extrait de la vie d'Isidore*, qu'*Ammonius* avait un âne qui se connaissait très-bien en poésie, & qui abandonnait son ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de *Midas* vaut mieux que le conte de *Photius*.

De l'âne d'or de Machiavel.

On connaît peu l'âne de *Machiavel*. Les dictionnaires qui en parlent, disent que c'est un ouvrage de sa jeunesse; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge mûr, puisqu'il parle des malheurs qu'il a essuyés autrefois & très-long-temps. L'ouvrage est une satire de ses contemporains. L'auteur voit beaucoup de Florentins

(*) Voyez *Magie*.

dont l'un eſt changé en chat, l'autre en dragon, celui-ci en chien qui aboie à la lune, cet autre en renard qui ne s'eſt pas laiſſé prendre. Chaque caractère eſt peint ſous le nom d'un animal. Les factions des *Médicis* & de leurs ennemis y ſont figurées ſans doute ; & qui aurait la clef de cette apocalypſe comique, ſaurait l'*hiſtoire ſecrète du pape Léon X* & *des troubles de Florence*. Ce poëme eſt plein de morale & de philoſophie. Il finit par de très-bonnes réflexions d'un gros cochon, qui parle à peu près ainſi à l'homme :

Animaux à deux pieds, ſans vêtemens, ſans armes,
Point d'ongle, un mauvais cuir, ni plume, ni toiſon,
Vous pleurez en naiſſant, & vous avez raiſon ;
Vous prévoyez vos maux ; ils méritent vos larmes.
Les perroquets & vous ont le don de parler.
La nature vous fit des mains induſtrieuſes ;
Mais vous fit-elle, hélas ! des ames vertueuſes ?
Et quel homme en ce point nous pourrait égaler ?
L'homme eſt plus vil que nous, plus méchant, plus ſauvage :
Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
Vous tremblez de mourir, & vous vous égorgez.
Jamais de porc à porc on ne vit d'injuſtices.
Notre bauge eſt pour nous le temple de la paix.
Ami, que le bon DIEU me préſerve à jamais
De redevenir homme & d'avoir tous tes vices !

Ceci eſt l'original de *la ſatire de l'homme* que fit *Boileau*, & de *la fable des compagnons*

d'Ulysse, écrite par *la Fontaine*. Mais il est très-vraisemblable que ni *la Fontaine*, ni *Boileau* n'avaient entendu parler de l'âne de *Machiavel*.

De l'âne de Vérone.

IL faut être vrai, & ne point tromper son lecteur. Je ne sais pas bien positivement si l'âne de Vérone subsiste encore dans toute sa splendeur, parce que je ne l'ai pas vu : mais les voyageurs qui l'ont vu, il y a quarante ou cinquante ans, s'accordent à dire que ses reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès ; qu'il était sous la garde de quarante moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone, & qu'on le portait en procession deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition disait que cet âne, ayant porté (*) notre Seigneur dans son entrée à Jérusalem, n'avait plus voulu vivre en cette ville ; qu'il avait marché sur la mer aussi endurcie que sa corne ; qu'il avait pris son chemin par Chypre, Rhode, Candie, Malthe & la Sicile ; que de là il était venu séjourner à Aquilée ; & qu'enfin il s'établit à Vérone, où il vécut très-long-temps.

Ce qui donna lieu à cette fable, c'est que la plupart des ânes ont une espèce de croix noire sur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ses confrères : une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait servi de

(*) Voyez *Misson*, tome I, pages 101 & 102.

monture à l'entrée dans Jérusalem : on fit de magnifiques funérailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit ; elle passa de Vérone dans les autres pays ; elle fut sur-tout célébrée en France ; on chanta la prose de l'âne à la messe.

Orientis partibus
Adventabit asinus
Pulcher & fortissimus.

Une fille représentant la Ste Vierge allant en Egypte montait sur un âne, & tenant un enfant entre ses bras, conduisait une longue procession. Le prêtre à la fin de la messe, (*) au lieu de dire, *Ite missa est*, se mettait à braire trois fois de toute sa force, & le peuple répondait en chœur.

Nous avons des livres sur la fête de l'âne & sur celle des fous ; ils peuvent servir à l'histoire universelle de l'esprit humain.

ANGE.

SECTION I.

Anges des Indiens, des Perses, &c.

L'AUTEUR de l'article *Ange* dans l'Encyclopédie, dit que *toutes les religions ont admis l'existence des anges, quoique la raison naturelle ne la démontre pas.*

(*) Voyez *du Cange*, & l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations.*

Nous n'avons point d'autre raiſon que la naturelle. Ce qui eſt ſurnaturel eſt au-deſſus de la raiſon. Il fallait dire (ſi je ne me trompe) que pluſieurs religions, & non pas *toutes*, ont reconnu des anges. Celle de *Numa*, celle du ſabiſme, celle des druides, celle de la Chine, celle des Scythes, celle des anciens Phéniciens & des anciens Egyptiens, n'admirent point les anges.

Nous entendons par ce mot, des miniſtres de DIEU, des députés, des êtres mitoyens entre DIEU & les hommes, envoyés pour nous ſignifier ſes ordres.

Aujourd'hui, en 1772, il y a juſte quatre mille huit cents ſoixante & dix-huit ans que les brachmanes ſe vantent d'avoir par écrit leur première loi ſacrée, intitulée le Shaſta, quinze cents ans avant leur ſeconde loi, nommée Veidam, qui ſignifie *la parole de* DIEU. Le Shaſta contient cinq chapitres. Le premier, *de* DIEU *& de ſes attributs* : le ſecond, *de la création des anges* : le troiſième, *de la chute des anges* : le quatrième, de leur punition : le cinquième, *de leur pardon & de la création de l'homme.*

Il eſt utile de remarquer d'abord la manière dont ce livre parle de DIEU.

Premier chapitre du Shaſta.

« DIEU eſt un ; il a créé tout ; c'eſt une
» ſphère parfaite ſans commencement ni fin.
» DIEU conduit toute la création par une
» providence générale réſultante d'un principe
» déterminé. Tu ne rechercheras point à dé-

» couvrir l'eſſence & la nature de l'Éternel, » ni par quelles lois il gouverne : une telle » entrepriſe eſt vaine & criminelle ; c'eſt aſſez » que jour & nuit tu contemples dans ſes ou- » vrages ſa ſageſſe, ſon pouvoir & ſa bonté. »

Après avoir payé à ce début du Shaſta le tribut d'admiration que nous lui devons, voyons la création des anges.

Second chapitre du Shaſta.

« L'ÉTERNEL abſorbé dans la contemplation » de ſa propre exiſtence, réſolut, dans la plé- » nitude des temps, de communiquer ſa gloire » & ſon eſſence à des êtres capables de ſentir » & de partager ſa béatitude, comme de ſervir » ſa gloire. L'Éternel voulut, & ils furent. Il » les forma en partie de ſon eſſence, capables » de perfection & d'imperfection ſelon leur » volonté.

» L'Éternel créa d'abord *Birma*, *Vitſnou* » & *Sib* ; enſuite *Mozazor*, & toute la mul- » titude des anges. L'Éternel donna la préé- » minence à *Birma*, à *Vitſnou* & à *Sib*. *Birma* » fut le prince de l'armée angélique ; *Vitſnou* » & *Sib* furent ſes coadjuteurs. L'Éternel diviſa » l'armée angélique en pluſieurs bandes, & leur » donna à chacune un chef. Ils adorèrent l'Éter- » nel, rangés autour de ſon trône, chacun » dans le degré aſſigné. L'harmonie fut dans » les cieux. *Mozazor*, chef de la première » bande, entonna le cantique de louange & » d'adoration au Créateur, & la chanſon d'o- » béiſſance à *Birma* ſa première créature ; &

» l'Éternel

» l'Éternel se réjouit dans sa nouvelle créa-
» tion. »

Chapitre III. De la chute d'une partie des anges.

« DEPUIS la création de l'armée céleste,
» la joie & l'harmonie environnèrent le trône
» de l'Éternel dans l'espace de mille ans, mul-
» tipliés par mille ans; & auraient duré jusqu'à
» ce que le temps ne fût plus, si l'envie n'avait
» pas saisi *Mozazor* & d'autres princes des
» bandes angéliques. Parmi eux était *Raabon*,
» le premier en dignité après *Mozazor*. Immé-
» morans du bonheur de leur création & de
» leur devoir, ils rejetèrent le pouvoir de per-
» fection, & exercèrent le pouvoir d'imper-
» fection. Ils firent le mal à l'aspect de l'Éter-
» nel; ils lui désobéirent, & refusèrent de se
» soumettre au lieutenant de DIEU & à ses
» associés *Vitsnou* & *Sib*; & ils dirent: Nous
» voulons gouverner; & sans craindre la puis-
» sance & la colère de leur créateur, ils ré-
» pandirent leurs principes séditieux dans l'ar-
» mée céleste. Ils séduisirent les anges, &
» entraînèrent une grande multitude dans la
» rebellion; & elle s'éloigna du trône de
» l'Éternel; & la tristesse saisit les esprits an-
» géliques fidelles, & la douleur fut connue
» pour la première fois dans le ciel. »

Chapitre IV. Châtiment des anges coupables.

« L'ÉTERNEL, dont la toute-science, la
» prescience & l'influence s'étend sur toutes

» choses, excepté sur l'action des êtres qu'il » a créés libres, vit avec douleur & colère » la défection de *Mozazor*, de *Raabon* & des » autres chefs des anges.

» Miséricordieux dans son courroux, il en» voya *Birma*, *Vitsnou* & *Sib* pour leur re» procher leur crime, & pour les porter à » rentrer dans leur devoir : mais confirmés » dans leur esprit d'indépendance, ils persis» tèrent dans la révolte. L'Éternel alors com» manda à *Sib* de marcher contre eux armé » de la toute-puissance, & de les précipiter » du lieu *éminent* dans le lieu de *ténèbres*, » dans l'*Ondera*, pour y être punis pendant » mille ans, multipliés par mille ans. »

Précis du Cinquième chapitre.

Au bout de mille ans, *Birma*, *Vitsnou* & *Sib* sollicitèrent la clémence de l'Eternel en faveur des délinquans. L'Eternel daigna les délivrer de la prison de l'*Ondera*, & les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du soleil. Il y eut encore des rebellions contre DIEU dans ce temps de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que DIEU créa la terre; les anges pénitens y subirent plusieurs métempsycoses; une des dernières fut leur changement en vaches. C'est de-là que les vaches devinrent sacrées dans l'Inde; & enfin ils furent métamorphosés en hommes: de sorte que le système des Indiens sur les anges est précisément celui du jésuite *Bougeant*, qui prétend que les corps des bêtes sont habités

par des anges pécheurs. Ce que les brachmanes avaient inventé sérieusement, *Bougeant* l'imagina plus de quatre mille ans après par plaisanterie : si pourtant ce badinage n'était pas en lui un reste de superstition mêlé avec l'esprit systématique, ce qui est arrivé assez souvent.

Telle est l'histoire des anges chez les anciens brachmanes, qu'ils enseignent encore depuis environ cinquante siècles. Nos marchands qui ont trafiqué dans l'Inde n'en ont jamais été instruits ; nos missionnaires ne l'ont pas été davantage ; & les brames, qui n'ont jamais été édifiés ni de leur science ni de leurs mœurs, ne leur ont point communiqué leurs secrets. Il a fallu qu'un anglais, nommé M. *Holwell*, ait habité trente ans à Bénarès sur le Gange, ancienne école des brachmanes, qu'il ait appris l'ancienne langue sacrée du *Hanscrit*, & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne, pour enrichir enfin notre Europe de ces connaissances singulières : comme M. *Sale* avait demeuré long-temps en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran, & des lumières sur l'ancien sabisme, auquel a succédé la religion musulmane ; de même encore que M. *Hyde* a recherché pendant vingt années en Perse tout ce qui concerne la religion des mages.

Des anges des Perses.

Les Perses avaient trente & un anges. Le premier de tous, & qui est servi par quatre autres anges, s'appelle *Bahaman* ; il a l'inspection de tous les animaux, excepté de

l'homme, ſur qui DIEU s'eſt réſervé une juridiction immédiate.

DIEU préſide au jour où le ſoleil entre dans le bélier, & ce jour eſt un jour de ſabbat : ce qui prouve que la fête du ſabbat était obſervée chez les Perſes dans les temps les plus anciens.

Le ſecond ange préſide au huitième jour, & s'appelle *Débadur*.

Le troiſième eſt *Kur*, dont on a fait depuis probablement *Cyrus* ; & c'eſt l'ange du ſoleil.

Le quatrième s'appelle *Ma*, & il préſide à la lune.

Ainſi chaque ange a ſon diſtrict. C'eſt chez les Perſes que la doctrine de l'ange-gardien & du mauvais ange fut d'abord reconnue. On croit que *Raphaël* était l'ange-gardien de l'empire perſan.

Des anges chez les Hébreux.

LES Hébreux ne connurent jamais la chute des anges juſqu'aux premiers temps de l'ère chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine ſecrète des anciens brachmanes fût parvenue juſqu'à eux. Car ce fut dans ce temps qu'on fabriqua le livre attribué à *Enoch*, touchant les anges pécheurs chaſſés du ciel.

Enoch devait être un auteur fort ancien, puiſqu'il vivait, ſelon les Juifs, dans la ſeptième génération avant le déluge : mais puiſque *Seth*, plus ancien encore que lui, avait laiſſé des livres aux Hébreux, ils pouvaient ſe vanter d'en avoir auſſi d'*Enoch*. Voici donc ce qu'*Enoch* écrivit, ſelon eux.

„ Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru, ils eurent de très-belles filles; les anges, les brillans, *Egregori*, en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entr'eux, ils se dirent : Choisissons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre. *Semiaxas* leur prince dit : Je crains que vous n'osiez pas accomplir un tel dessein, & que je ne demeure seul chargé du crime. Tous répondirent : Fesons serment d'exécuter notre dessein, & dévouons-nous à l'anathème si nous y manquons. Ils s'unirent donc par serment, & firent des imprécations. Ils étaient au nombre de deux cents. Ils partirent ensemble du temps de *Jared*, & allèrent sur la montagne appelée *Hermonim* à cause de leur serment. Voici les noms des principaux : *Semiaxas*, *Atarculph*, *Araciel*, *Chobabiel*, *Hosampsich*, *Zaciel*, *Parmar*, *Thausaël*, *Samiel*, *Tiriel*, *Sumiel*.

„ Eux & les autres prirent des femmes l'an onze cent soixante & dix de la création du monde. De ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les géans, *Nephilim*, &c. „

L'auteur de ce fragment écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers temps : c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes; c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse : " Or en ce temps il y avait des géans sur la terre; car les

„ enfans de DIEU ayant eu commerce avec „ les filles des hommes, elles enfantèrent les „ puiſſances du ſiècle. „

Le livre d'*Enoch* & la Genèſe ſont entièrement d'accord ſur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & ſur la race des géans qui en naquit : mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Teſtament ne parle de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre-humain.

Preſque tous les commentateurs de l'ancien Teſtament diſent unanimement qu'avant la captivité de Babylone les Juifs ne ſurent le nom d'aucun ange. Celui qui apparut à *Manué*, père de *Samſon*, ne voulut point dire le ſien.

Lorſque les trois anges apparurent à *Abraham*, & qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit : *Je viendrai vous voir, ſi* DIEU *me donne vie, l'année prochaine, & Sara votre femme aura un fils.*

Dom *Calmet* trouve un très-grand rapport entre cette hiſtoire & la fable qu'*Ovide* raconte dans ſes *Faſtes*, de *Jupiter*, de *Neptune*, & de *Mercure*, qui ayant ſoupé chez le vieillard *Irié*, & le voyant affligé de ne pouvoir faire d'enfans, piſsèrent ſur le cuir du veau qu'*Irié* leur avait ſervi, & ordonnèrent à *Irié* d'enfouir ſous terre, & d'y laiſſer pendant neuf mois ce cuir arroſé de l'urine céleſte. Au bout de neuf mois *Irié* découvrit ſon cuir ; il y trouva un enfant qu'on appela *Orion*,

& qui eſt actuellement dans le ciel. *Calmet* dit même que les termes dont ſe ſervirent les anges avec *Abraham* peuvent ſe traduire ainſi : *Il naîtra un fils de votre veau.*

Quoi qu'il en ſoit, les anges ne dirent point leur nom à *Abraham* ; ils ne le dirent pas même à *Moïſe* ; & nous ne voyons le nom de *Raphaël* que dans Tobie du temps de la captivité. Tous les autres noms d'anges ſont pris évidemment des Chaldéens & des Perſes. *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, &c. ſont perſans & babyloniens. Il n'y a pas juſqu'au nom d'*Iſraël* qui ne ſoit chaldéen. Le ſavant juif *Philon* le dit expreſſément dans le récit de ſa députation vers *Caligula.*

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs des anges.

Savoir ſi les Grecs & les Romains admirent des anges ?

ILS avaient aſſez de dieux & de demi-dieux pour ſe paſſer d'autres êtres ſubalternes. *Mercure* feſait les commiſſions de *Jupiter*, *Iris* celles de *Junon* ; cependant ils admirent encore des génies, des démons. La doctrine des anges-gardiens fut miſe en vers par *Héſiode* contemporain d'*Homère*. Voici comme il s'explique dans le poëme *des travaux* & *des jours.*

Dans les temps bienheureux de Saturne & de Rhée,
Le mal fut inconnu, la fatigue ignorée ;
Les dieux prodiguaient tout. Les humains ſatisfaits,
Ne ſe diſputant rien, forcés de vivre en paix,

N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.
La mort, l'affreuse mort, si terrible aux coupables,
N'était qu'un doux passage, en ce séjour mortel,
Des plaisirs de la terre aux délices du ciel.
Les hommes de ces temps sont nos heureux génies;
Nos démons fortunés, les soutiens de nos vies;
Ils veillent près de nous, ils voudraient de nos cœurs
Écarter, s'il se peut, le crime & les douleurs, &c.

Plus on fouille dans l'antiquité, plus on voit combien les nations modernes ont puisé tour à tour dans ces mines aujourd'hui presqu'abandonnées. Les Grecs, qui ont si long-temps passé pour inventeurs, avaient imité l'Egypte, qui avait copié les Chaldéens, qui devaient presque tout aux Indiens. La doctrine des anges-gardiens qu'*Hésiode* avait si bien chantée, fut ensuite sophistiquée dans les écoles; c'est tout ce qu'elles purent faire. Chaque homme eut son bon & son mauvais génie, comme chacun eut son étoile.

Est genius natale comes qui temperat astrum.

Socrate, comme on sait, avait un bon ange: mais il faut que ce soit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très-mauvais ange qui engage un philosophe à courir de maison en maison pour dire aux gens, par demande & par réponse, que le père & la mère, le précepteur & le petit garçon sont des ignorans & des imbécilles. L'ange-gardien a bien de la peine à garantir alors son protégé de la ciguë.

On

On ne connaît de *Marcus Brutus* que son mauvais ange qui lui apparut avant la bataille de Philippes.

SECTION II.

La doctrine des anges est une des plus anciennes du monde ; elle a précédé celle de l'immortalité de l'ame : cela n'est pas étrange. Il faut de la philosophie pour croire immortelle l'ame de l'homme mortel : il ne faut que de l'imagination & de la faiblesse pour inventer des êtres supérieurs à nous, qui nous protègent ou qui nous persécutent. Cependant il ne paraît pas que les anciens Egyptiens eussent aucune notion de ces êtres célestes, revêtus d'un corps éthéré, & ministres des ordres d'un Dieu. Les anciens Babyloniens furent les premiers qui admirent cette théologie. Les livres hébreux emploient les anges dès le premier livre de la Genèse ; mais la Genèse ne fut écrite que lorsque les Chaldéens étaient une nation déjà puissante ; & ce ne fut même que dans la captivité à Babylone, plus de mille ans après *Moïse*, que les Juifs apprirent les noms de *Gabriel*, de *Raphaël*, *Michaël*, *Uriel*, &c. qu'on donnait aux anges. C'est une chose très-singulière que, les religions judaïque & chrétienne étant fondées sur la chute d'*Adam*, cette chute étant fondée sur la tentation du mauvais ange, du diable, cependant il ne soit pas dit un seul mot dans le Pentateuque de l'existence des mauvais anges, encore moins de leur punition & de leur demeure dans l'enfer.

La raison de cette omission est évidente, c'est que les mauvais anges ne leur furent connus que dans la captivité à Babylone : c'est alors qu'il commence à être question d'*Asmodée* que *Raphaël* alla enchaîner dans la haute Egypte : c'est alors que les Juifs entendent parler de *Satàn*. Ce mot *Satan* était chaldéen, & le livre de *Job*, habitant de Chaldée, est le premier qui en fasse mention.

Les anciens Perses disaient que *Satan* était un génie qui avait fait la guerre aux *Dives* & aux *Péris*, c'est-à-dire, aux fées.

Ainsi, selon les règles ordinaires de la probabilité, il serait permis à ceux qui ne se serviraient que de leur raison, de penser que c'est dans cette théologie qu'on a enfin pris l'idée chez les Juifs & les chrétiens que les mauvais anges avaient été chassés du ciel, & que leur prince avait tenté *Eve* sous la figure d'un serpent.

On a prétendu qu'*Isaïe* (dans son chapitre XIV) avait cette allégorie en vue quand il dit : *Quò modo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris ? Comment es-tu tombé du ciel, astre de lumière, qui te levais au matin ?*

C'est même ce verset latin, traduit d'*Isaïe*, qui a procuré au diable le nom de *Lucifer*. On n'a pas songé que *Lucifer* signifie celui qui répand la lumière. On a encore moins réfléchi aux paroles d'*Isaïe*. Il parle du roi de Babylone détrôné, & par une figure commune, il lui dit : Comment es-tu tombé des cieux, astre éclatant ?

Il n'y a pas d'apparence qu'*Isaïe* ait voulu établir par ce trait de rhétorique la doctrine

des anges précipités dans l'enfer : auſſi ce ne fut guère que dans le temps de la primitive Égliſe chrétienne que les pères & les rabbins s'efforcèrent d'encourager cette doctrine pour ſauver ce qu'il y avait d'incroyable dans l'hiſtoire d'un ſerpent qui ſéduiſit la mère des hommes, & qui, condamné pour cette mauvaiſe action à marcher ſur le ventre, a depuis été l'ennemi de l'homme, qui tâche toujours de l'écraſer, tandis que celui-ci tâche toujours de le mordre. Des ſubſtances céleſtes, précipitées dans l'abyme, qui en ſortent pour perſécuter le genre-humain, ont paru quelque choſe de plus ſublime.

On ne peut prouver par aucun raiſonnement que ces puiſſances céleſtes & infernales exiſtent ; mais auſſi on ne ſaurait prouver qu'elles n'exiſtent pas. Il n'y a certainement aucune contradiction à reconnaître des ſubſtances bienfeſantes & malignes, qui ne ſoient ni de la nature de DIEU, ni de la nature des hommes ; mais il ne ſuffit pas qu'une choſe ſoit poſſible pour la croire.

Les anges qui préſidaient aux nations chez les Babyloniens & chez les Juifs, ſont préciſément ce qu'étaient les dieux d'*Homère*, des êtres céleſtes ſubordonnés à un être ſuprême. L'imagination qui a produit les uns a probablement produit les autres. Le nombre des dieux inférieurs s'accrut avec la religion d'*Homère*. Le nombre des anges s'augmenta chez les chrétiens avec le temps.

Les auteurs connus ſous le nom de *Denis l'aréopagite* & de *Grégoire I*, fixèrent le nombre des anges à neuf chœurs dans trois

hiérarchies ; la première des *séraphins*, des *chérubins* & des *trônes* ; la seconde des *dominations*, des *vertus* & des *puissances* ; la troisième des *principautés*, des *archanges* & enfin des *anges*, qui donnent la dénomination à tout le reste. Il n'est guère permis qu'à un pape de régler ainsi les rangs dans le ciel.

SECTION III.

ANGE, en grec *envoyé* ; on n'en fera guère plus instruit quand on saura que les Perses avaient des *Péris*, les Hébreux des *Malakim*, les Grecs leurs *Daimonoi*.

Mais ce qui nous instruira peut-être davantage, ce sera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous ; ce sont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa ; l'homme fit toujours les dieux à son image. On voyait les princes signifier leurs ordres par des messagers, donc la Divinité envoie aussi ses courriers ; *Mercure*, *Iris* étaient des courriers, des messagers.

Les Hébreux, ce seul peuple conduit par la Divinité même, ne donnèrent point d'abord de noms aux anges que DIEU daignait enfin leur envoyer ; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Chaldéens, quand la nation juive fut captive dans la Babylonie ; *Michel* & *Gabriel* sont nommés pour la première fois par *Daniel*, esclave chez ces peuples. Le juif *Tobie*, qui vivait à Ninive, connut l'ange *Raphaël* qui voyagea avec son fils pour l'aider

à retirer de l'argent que lui devait le juif *Gabaël.*

Dans les lois des Juifs, c'eſt-à-dire dans le Lévitique & le Deutéronome, il n'eſt pas fait la moindre mention de l'exiſtence des anges, à plus forte raiſon de leur culte; auſſi les ſaducéens ne croyaient-ils point aux anges.

Mais dans les hiſtoires des Juifs il en eſt beaucoup parlé. Ces anges étaient corporels, ils avaient des ailes au dos, comme les gentils feignirent que *Mercure* en avait aux talons; quelquefois ils cachaient leurs ailes ſous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puiſqu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédéraſtie avec les anges qui allèrent chez *Loth* ?

L'ancienne tradition juive, ſelon *Ben Maimon*, admet dix degrés, dix ordres d'anges. 1. Les *chaios acodesh*, purs, ſaints. 2. Les *ofamins*, rapides. 3. Les *oralim*, les forts. 4. Les *chaſmalim*, les flammes. 5. Les *ſéraphim*, étincelles. 6. Les *malakim*, anges, meſſagers, députés. 7. Les *eloim*, les dieux ou juges. 8. Les *ben eloim*, enfans des dieux. 9. *Chérubim*, images. 10. *Ychim*, les animés.

L'hiſtoire de la chute des anges ne ſe trouve point dans les livres de *Moïſe*; le premier témoignage qu'on en rapporte eſt celui du prophète *Iſaïe*, qui apoſtrophant le roi de Babylone, s'écrie: Qu'eſt devenu l'exacteur des tributs? les ſapins & les cèdres ſe réjouiſſent de ſa chute; comment es-tu tombé du ciel, ô Hellel, étoile du matin? On a traduit cet *Hellel* par le mot latin *Lucifer*; & enſuite par un ſens

allégorique on a donné le nom de *Lucifer* au prince des anges qui firent la guerre dans le ciel ; & enfin ce nom qui signifie *phosphore* & *aurore*, est devenu le nom du diable.

La religion chrétienne est fondée sur la chute des anges. Ceux qui se révoltèrent furent précipités des sphères qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent diables. Un diable tenta *Eve* sous la figure d'un serpent, & damna le genre-humain. JESUS vint racheter le genre-humain & triompher du diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne se trouve que dans le livre apocryphe d'*Enoch*, & encore y est-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St Augustin, dans sa cent neuvième lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais anges. Le pape *Grégoire I* a réduit à neuf choeurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des anges reconnus par les Juifs.

Les Juifs avaient dans leur temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec six ailes. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites ailes au-dessous des oreilles. Nous peignons les anges & les archanges sous la figure de jeunes gens, ayant deux ailes au dos. A l'égard des trônes & des dominations, on ne s'est pas encore avisé de les peindre.

St Thomas, à la question CVIII, article 2, dit que les trônes sont aussi près de DIEU que les chérubins & les séraphins, parce que c'est sur eux que DIEU est assis. *Scot* a compté mille

millions d'anges. L'ancienne mythologie des bons & des mauvais génies ayant passé de l'Orient en Grèce & à Rome, nous consacrâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais on ne sait pas encore si ces bons & mauvais anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet article la Somme de *St Thomas*.

On ne sait pas précisément où les anges se tiennent, si c'est dans l'air, dans le vide, dans les planètes; DIEU n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

ANGLICANS.

De la religion anglicane.

L'ANGLETERRE est le pays des sectes: *multæ sunt mansiones in domo patris mei*; un Anglais, comme un homme libre, va au ciel par le chemin qu'il lui plaît. Cependant quoique chacun puisse ici servir DIEU à sa mode, leur véritable religion, celle où l'on fait fortune, est la secte des épiscopaux, appelée l'*Église anglicane*, ou l'*Église par excellence*. On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre ni en Irlande, sans être du nombre des fidelles anglicans. Cette raison, qui est une excellente preuve, a converti tant de non-conformistes, qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtième partie

de la nation qui soit hors du giron de l'Église dominante.

Le clergé anglican a retenu beaucoup de cérémonies catholiques, & sur-tout celle de recevoir les dixmes avec une attention très-scrupuleuse. Ils ont aussi la pieuse ambition d'être les maîtres ; car quel vicaire de village ne voudrait pas être pape ?

De plus ils fomentent, autant qu'ils peuvent, dans leurs ouailles un saint zèle contre les non-conformistes. Ce zèle était assez vif sous le gouvernement des *Toris*, dans les dernières années de la reine *Anne* ; mais il ne s'étendait pas plus loin qu'à casser quelquefois les vitres des chapelles hérétiques : car la rage des sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, & ce n'était plus sous la reine *Anne* que les bruits sourds d'une mer encore agitée long-temps après la tempête. Quand les *Whigs* & les *Toris* déchirèrent leur pays, comme autrefois les *Guelfes* & les *Gibelins* désolèrent l'Italie, il fallut bien que la religion entrât dans les partis ; les *Toris* étaient pour l'épiscopat, les *Whigs* le voulaient abolir ; mais ils se sont contentés de l'abaisser quand ils ont été les maîtres.

Du temps que le comte *Harlay* d'Oxford & mylord *Bolingbroke* fesaient boire la santé des *Toris*, l'Église anglicane les regardait comme les défenseurs de ses saints privilèges. L'assemblée du bas clergé, qui est une espèce de chambre des communes, composée d'ecclésiastiques, avait alors quelque crédit ; elle jouissait au moins de la liberté de s'assembler, de raisonner de controverse, & de faire brûler de temps en

temps quelques livres impies, c'eſt-à-dire écrits contr'elle. Le miniſtère, qui eſt *Whig* aujourd'hui, ne permet pas ſeulement à ces meſſieurs de tenir leur aſſemblée : ils ſont réduits dans l'obſcurité de leur paroiſſe au triſte emploi de prier DIEU pour le gouvernement, qu'ils ne feraient pas fâchés de troubler.

Quant aux évêques, qui ſont vingt-ſix en tout, ils ont ſéance dans la chambre haute en dépit des *Whigs*, parce que la coutume ou l'abus de les regarder comme barons ſubſiſte encore. Il y a une clauſe dans le ſerment que l'on prête à l'État, laquelle exerce bien la patience chrétienne de ces meſſieurs ; on y promet d'être de l'Égliſe comme elle eſt établie par la loi. Il n'y a guère d'évêques, de doyens, d'archiprêtres qui ne penſent l'être de droit divin ; c'eſt donc un grand ſujet de mortification pour eux d'être obligés d'avouer qu'ils tiennent tout d'une miſérable loi faite par de profanes laïques. Un ſavant religieux (le père *Courayer*) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité & la ſucceſſion des ordinations anglicanes. Cet ouvrage a été proſcrit en France ; mais croyez-vous qu'il ait plu au miniſtère d'Angleterre ? Point du tout, les maudits *Whigs* ſe ſoucient très-peu que la ſucceſſion épiſcopale ait été interrompue chez eux ou nón, & que l'évêque *Parker* ait été conſacré dans un cabaret (comme on le veut) ou dans une égliſe : ils aiment mieux même que les évêques tirent leur autorité du parlement que des apôtres. Le lord *B....* dit que cette idée de droit divin ne ſervirait qu'à faire des tyrans

en camail & en rochet, mais que la loi fait des citoyens.

A l'égard des mœurs, le clergé anglican est plus réglé que celui de France, & en voici la cause. Tous les ecclésiastiques sont élevés dans l'université d'Oxford ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la capitale. Ils ne sont appelés aux dignités de l'Église que très-tard, & dans un âge où les hommes n'ont d'autres passions que l'avarice, lorsque leur ambition manque d'aliment. Les emplois sont ici la récompense des longs services dans l'Église, aussi-bien que dans l'armée : on n'y voit pas des jeunes-gens évêques ou colonels au sortir du collége ; de plus les prêtres sont presque tous mariés. La mauvaise grâce contractée dans l'université, & le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes, font que d'ordinaire un évêque est forcé de se contenter de la sienne. Les prêtres vont quelquefois au cabaret, parce que l'usage le leur permet ; & s'ils s'enivrent, c'est sérieusement & sans scandale.

Cet être indéfinissable, qui n'est ni ecclésiastique ni séculier, en un mot, ce que l'on appelle *un abbé*, est une espèce inconnue en Angleterre ; les ecclésiastiques sont tous ici révérés, & presque tous pédans. Quand ils apprennent qu'en France des jeunes gens connus par leurs débauches, & élevés à la prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égaient à composer des chansons tendres, donnent tous les jours des soupers délicats & longs, & de-là vont implorer les lumières du SAINT-ESPRIT, & se nomment hardiment les successeurs des

apôtres ; ils remercient DIEU d'être proteſtans : mais ce ſont de vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme dit maître *François Rabelais.* C'eſt pourquoi je ne me mêle point de leurs affaires.

ANNALES.

QUE de peuples ont ſubſiſté long-temps & ſubſiſtent encore ſans annales ! Il n'y en avait dans l'Amérique entière, c'eſt-à-dire dans la moitié de notre globe, qu'au Mexique & au Pérou ; encore n'étaient-elles pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne ſont pas des livres qui puiſſent entrer dans de grands détails.

Les trois quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales : & encore aujourd'hui chez les nations les plus ſavantes, chez celles même qui ont le plus uſé & abuſé de l'art d'écrire, on peut compter toujours, du moins juſqu'à préſent, quatre-vingt-dix-neuf parties du genre-humain ſur cent qui ne ſavent pas ce qui s'eſt paſſé chez elles au-delà de quatre générations, & qui à peine connaiſſent le nom d'un biſaïeul. Preſque tous les habitans des bourgs & des villages ſont dans ce cas ; très-peu de familles ont des titres de leurs poſſeſſions. Lorſqu'il s'élève des procès ſur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide ſuivant le rapport des vieillards : le titre eſt la poſſeſſion. Quelques grands événemens ſe tranſmettent des pères aux enfans, & s'altèrent entièrement en paſſant de bouche en bouche ; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe ſi policée, ſi éclairée, ſi remplie de bibliothèques immenſes, & qui ſemble gémir aujourd'hui ſous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout au plus par village, l'un portant l'autre, ſavent lire & écrire. La ſociété n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent : on bâtit, on sème, on recueille, comme on feſait dans les temps les plus reculés. Le laboureur n'a pas ſeulement le loiſir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à conſumer quelques heures de la journée dans la lecture. Cela prouve que le genre-humain n'avait pas beſoin de monumens hiſtoriques pour cultiver les arts véritablement néceſſaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales, mais que trois ou quatre nations en aient conſervé qui remontent à cinq mille ans ou environ, après tant de révolutions qui ont bouleverſé la terre. Il ne reſte pas une ligne des anciennes annales égyptiennes, chaldéennes, perſanes, ni de celles des Latins & des Etruſques. Les ſeules annales un peu antiques ſont les indiennes, les chinoiſes, les hébraïques. (*)

Nous ne pouvons appeler *annales* des morceaux d'hiſtoire vagues & découſus, ſans aucune date, ſans ſuite, ſans liaiſon, ſans ordre ; ce ſont des énigmes propoſées par l'antiquité à la poſtérité qui n'y entend rien.

Nous n'oſons aſſurer que *Sanchoniathon*, qui vivait, dit-on, avant le temps où l'on

(*) Voyez *Hiſtoire*,

place *Moïse*, (*a*) ait composé des annales. Il aura probablement borné ses recherches à sa cosmogonie, comme fit depuis *Hésiode* en Grèce. Nous ne proposons cette opinion que comme un doute, car nous n'écrivons que pour nous instruire, & non pour enseigner.

Mais ce qui mérite la plus grande attention, c'est que *Sanchoniathon* cite les livres de l'égyptien *Thot*, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui. Or, *Sanchoniathon* écrivait probablement dans le siècle où l'on place l'aventure de *Joseph* en Egypte.

Nous mettons communément l'époque de la promotion du juif *Joseph* au premier ministère d'Egypte à l'an 2300 de la création.

Si les livres de *Thot* furent écrits huit cents ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-six ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés sur la pierre, & se seraient conservés dans l'inondation universelle.

Une autre difficulté, c'est que *Sanchoniathon*

(*a*) On a dit que si *Sanchoniathon* avait vécu du temps de *Moïse*, ou après lui, l'évêque de Césarée *Eusèbe*, qui cite plusieurs de ses fragmens, aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de *Moïse* & des prodiges épouvantables qui avaient étonné la nature. *Sanchoniathon* n'aurait pas manqué d'en parler : *Eusèbe* aurait fait valoir son témoignage ; il aurait prouvé l'existence de *Moïse* par l'aveu authentique d'un savant contemporain, d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs se signalaient tous les jours par des miracles. *Eusèbe* ne cite jamais *Sanchoniathon* sur les actions de *Moïse*. Donc *Sanchoniathon* avait écrit auparavant. On le présume, mais avec la défiance que tout homme doit avoir de son opinion, excepté quand il ose assurer que deux & deux font quatre.

ne parle point du déluge, & qu'on n'a jamais cité aucun auteur égyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouissent devant la Genèse inspirée par l'Esprit saint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos que quatre-vingts auteurs ont voulu débrouiller en inventant des chronologies différentes ; nous nous en tenons toujours à l'ancien Testament. Nous demandons seulement si du temps de *Thot* on écrivait en hiéroglyphes ou en caractères alphabétiques ?

Si on avait déjà quitté la pierre & la brique pour du vélin ou quelque autre matière ?

Si *Thot* écrivit des annales ou seulement une cosmogonie ?

S'il y avait déjà quelques pyramides bâties du temps de *Thot ?*

Si la basse Egypte était déjà habitée ?

Si on avait pratiqué des canaux pour recevoir les eaux du Nil ?

Si les Chaldéens avaient déjà enseigné les arts aux Egyptiens, & si les Chaldéens les avaient reçus des brachmanes ?

Il y a des gens qui ont résolu toutes ces questions. Sur quoi un homme d'esprit & de bon sens disait un jour d'un grave docteur : *Il faut que cet homme-là soit un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on lui demande.*

ANNATES.

A cet article du Dictionnaire encyclopédique, savamment traité, comme le sont tous les objets de Jurisprudence dans ce grand & important ouvrage, on peut ajouter que l'é-

poque de l'établissement des annates étant incertaine, c'est une preuve que l'exaction des annates n'est qu'une usurpation, une coutume tortionnaire. Tout ce qui n'est pas fondé sur une loi authentique est un abus. Tout abus doit être réformé, à moins que la réforme ne soit plus dangereuse que l'abus même. L'usurpation commence par se mettre peu à peu en possession : l'équité, l'intérêt public jettent des cris, & réclament. La politique vient, qui ajuste comme elle peut l'usurpation avec l'équité. Et l'abus reste.

A l'exemple des papes, dans plusieurs diocèses, les évêques, les chapitres & les archidiacres établirent des annates sur les cures. Cette exaction se nomme *droit de déport* en Normandie. La politique n'ayant aucun intérêt à maintenir ce pillage, il fut aboli en plusieurs endroits; il subsiste en d'autres, tant le culte de l'argent est le premier culte.

En 1409, au concile de Pise, le pape *Alexandre V* renonça expressément aux annates; *Charles VII* les condamna par un édit du mois d'avril 1418; le concile de Basle les déclara simoniaques, & la pragmatique-sanction les abolit de nouveau.

François I, suivant un traité particulier qu'il avait fait avec *Léon X*, qui ne fut point inséré dans le concordat, permit au pape de lever ce tribut, qui lui produisit chaque année, sous le règne de ce prince, cent mille écus de ce temps-là, suivant le calcul qu'en fit alors *Jacques Capelle*, avocat-général au parlement de Paris.

Les parlemens, les universités, le clergé,

la nation entière réclamaient contre cette exaction; & *Henri II*, cédant enfin aux cris de son peuple, renouvela la loi de Charles VII par un édit du 3 septembre 1551.

La défense de payer l'annate fut encore réitérée par *Charles IX* aux états d'Orléans en 1560. *Par avis de notre conseil, & suivant les décrets des saints conciles, anciennes ordonnances de nos prédécesseurs rois, & arrêts de nos cours de parlement; ordonnons que tout transport d'or & d'argent hors de notre royaume, & payement de deniers, sous couleur d'*annates, *vacant & autrement, cesseront, à peine de quadruple contre les contrevenans.*

Cette loi promulguée dans l'assemblée générale de la nation semblait devoir être irrévocable: mais deux ans après, le même prince, subjugué par la cour de Rome alors puissante, rétablit ce que la nation entière & lui-même avaient abrogé.

Henri IV, qui ne craignait aucun danger, mais qui craignait Rome, confirma les annates par un édit du 22 janvier 1596.

Trois célèbres jurisconsultes, *Dumoulin*, *Lannoy* & *Duaren*, ont fortement écrit contre les annates qu'ils appellent *une véritable simonie.* Si, à défaut de les payer, le pape refuse des bulles, *Duaren* conseille à l'Eglise gallicane d'imiter celle d'Espagne, qui, dans le douzième concile de Tolède, chargea l'archevêque de cette ville de donner, sur le refus du pape, des provisions aux prélats nommés par le roi.

C'est une maxime des plus certaines du droit français, consacrée par l'article 14 de nos *libertés*,

bertés, (*) que l'évêque de Rome n'a aucun droit sur le temporel des bénéfices, qu'il ne jouit des annates que par la permission du roi. Mais cette permission ne doit-elle pas avoir un terme ? à quoi nous servent nos lumières si nous conservons toujours nos abus ?

Le calcul des sommes qu'on a payées & que l'on paye encore au pape est effrayant. Le procureur-général *Jean de St Romain* a remarqué que du temps de *Pie II*, vingt-deux évêchés ayant vaqué en France pendant trois années, il fallut porter à Rome cent vingt mille écus ; que soixante & une abbayes ayant aussi vaqué, on avait payé pareille somme à la cour de Rome ; que vers le même temps on avait encore payé à cette cour, pour les provisions des prieurés, doyennés, & des autres dignités sans crosse, cent mille écus ; que pour chaque curé il y avait eu au moins une grâce expectative qui était vendue vingt-cinq écus, outre une infinité de dispenses dont le calcul montait à deux millions d'écus. Le procureur-général de *St Romain* vivait du temps de *Louis XI*. Jugez à combien ces sommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres États ont donné. Jugez si la république romaine, au temps de *Lucullus*, a plus tiré d'or & d'argent des nations vaincues par son épée, que les papes, les pères de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Supposons que le procureur-général de *St Romain* se soit trompé de moitié, ce qui est

(*) Voyez *Libertés*, mot très-impropre pour signifier des droits naturels & imprescriptibles.

bien difficile, ne reſte-t-il pas encore une ſomme aſſez conſidérable pour qu'on ſoit en droit de compter avec la chambre apoſtolique, & de lui demander une reſtitution, attendu que tant d'argent n'a rien d'apoſtolique?

ANNEAU DE SATURNE.

Ce phénomène étonnant, mais pas plus étonnant que les autres, ce corps ſolide & lumineux qui entoure la planète de *Saturne*, qui l'éclaire & qui en eſt éclairé, ſoit par la faible réflexion des rayons ſolaires, ſoit par quelque cauſe inconnue, était autrefois une mer, à ce que prétend un rêveur qui ſe diſait philoſophe. (*a*) Cette mer, ſelon lui, s'eſt endurcie; elle eſt devenue terre ou rocher; elle gravitait jadis vers deux centres, & ne gravite plus aujourd'hui que vers un ſeul.

Comme vous y allez, mon rêveur! comme vous métamorphoſez l'eau en rocher! *Ovide* n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez ſur la nature! Cette imagination ne dément pas vos autres idées. O démangeaiſon de dire des choſes nouvelles! ô fureur des ſyſtèmes! ô folies de l'eſprit humain! ſi on a parlé dans le grand Dictionnaire encyclopédique de cette rêverie, c'eſt ſans doute pour en faire ſentir l'énorme ridicule; ſans quoi les autres nations ſeraient en droit de dire: Voilà l'uſage que font les Français des découvertes des autres peuples. *Huyghens* découvrit

(*a*) *Maupertuis.*

l'anneau de *Saturne*, il en calcula les apparences. *Hook* & *Flamstead* les ont calculées comme lui. Un Français a découvert que ce corps solide avait été un océan circulaire, & ce Français n'est pas *Cyrano de Bergerac*.

ANTI-LUCRÈCE.

LA lecture de tout le poëme de feu M. le cardinal de *Polignac* m'a confirmé dans l'idée que j'en avais conçue, lorsqu'il m'en lut le premier chant. Je suis encore étonné, qu'au milieu des dissipations du monde & des épines des affaires, il ait pu écrire un si long ouvrage en vers dans une langue étrangère, lui qui aurait à peine fait quatre bons vers dans sa propre langue. Il me semble qu'il réunit souvent la force de *Lucrèce* à l'élégance de *Virgile*. Je l'admire sur-tout dans cette facilité avec laquelle il exprime toujours des choses si difficiles.

Il est vrai que son Anti-Lucrèce est peut-être trop diffus & trop peu varié ; mais ce n'est pas en qualité de poëte que je l'examine ici, c'est comme philosophe. Il me paraît qu'une aussi belle ame que la sienne devait rendre plus de justice aux mœurs d'*Epicure*, qui étant à la vérité un très-mauvais physicien, n'en était pas moins un très-honnête homme, & qui n'enseigna jamais que la douceur, la tempérance, la modération, la justice ; vertus que son exemple enseignait encore mieux.

Voici comme ce grand-homme est apostrophé dans l'Anti-Lucrèce :

Si virtutis eras avidus, rectique bonique
Tam sitiens, quid relligio tibi sancta nocebat?
Aspera quippe nimis visa est. Asperrima certè
Gaudenti vitiis, sed non virtutis amanti.
Ergo perfugium culpæ, solisque benignus
Perjuris ac fœdifragis, Epicure, parabas.
Solam hominum fæcem poteras devotaque furcis
Corpora, &c.

On peut rendre ainsi ce morceau en français, en lui prêtant, si je l'ose dire, un peu de force:

Ah! si par toi le vice eût été combattu,
Si ton cœur pur & droit eût chéri la vertu!
Pourquoi donc rejeter au sein de l'innocence
Un DIEU qui nous la donne, & qui la récompense?
Tu le craignais ce DIEU; son règne redouté
Mettait un frein trop dur à ton impiété.
Précepteur des méchans, & professeur du crime,
Ta main de l'injustice ouvrit le vaste abyme,
Y fit tomber la terre, & le couvrit de fleurs.

Mais *Epicure* pouvait répondre au cardinal: Si j'avais eu le bonheur de connaître comme vous le vrai DIEU, d'être né comme vous dans une religion pure & sainte, je n'aurais pas certainement rejeté ce DIEU révélé, dont les dogmes étaient nécessairement inconnus à mon esprit, mais dont la morale était dans mon cœur. Je n'ai pu admettre des dieux tels qu'ils m'étaient annoncés dans le paganisme. J'étais trop raisonnable pour adorer des divinités qu'on fesait naître d'un père & d'une mère comme les mortels, & qui, comme eux

se fesaient la guerre. J'étais trop ami de la vertu pour ne pas haïr une religion qui tantôt invitait au crime par l'exemple de ces dieux mêmes, & tantôt vendait à prix d'argent la rémission des plus horribles forfaits. D'un côté, je voyais par-tout des hommes insensés souillés de vices, qui cherchaient à se rendre purs devant des dieux impurs; & de l'autre, des fourbes qui se vantaient de justifier les plus pervers, soit en les initiant à des mystères, soit en fesant couler sur eux goutte à goutte le sang des taureaux, soit en les plongeant dans les eaux du Gange. Je voyais les guerres les plus injustes entreprises saintement dès qu'on avait trouvé sans tache le foie d'un bélier, ou qu'une femme, les cheveux épars & l'œil troublé, avait prononcé des paroles dont ni elle ni personne ne comprenait le sens. Enfin, je voyais toutes les contrées de la terre souillées du sang des victimes humaines que des pontifes barbares sacrifiaient à des dieux barbares: je me sais bon gré d'avoir détesté de telles religions. La mienne est la vertu. J'ai invité mes disciples à ne se point mêler des affaires de ce monde, parce qu'elles étaient horriblement gouvernées. Un véritable épicurien était un homme doux, modéré, juste, aimable, duquel aucune société n'avait à se plaindre, & qui ne payait pas des bourreaux pour assassiner en public ceux qui ne pensaient pas comme lui. De ce terme à celui de la religion sainte, qui vous a nourris, il n'y a qu'un pas à faire. J'ai détruit les faux dieux; & si j'avais vécu avec vous, j'aurais connu le véritable.

C'est ainsi qu'*Epicure* pourrait se justifier sur

ſon erreur; il pourrait même mériter ſa grâce ſur le dogme de l'immortalité de l'ame, en diſant : Plaignez-moi d'avoir combattu une vérité que DIEU a révélée cinq cents ans après ma naiſſance. J'ai penſé comme tous les premiers légiſlateurs païens du monde, qui tous ignoraient cette vérité.

J'aurais donc voulu que le cardinal de *Polignac* eût plaint *Epicure* en le condamnant; & ce tour n'en eût pas été moins favorable à la belle poëſie.

A l'égard de la Phyſique, il paraît que l'auteur a perdu beaucoup de temps & beaucoup de vers à réfuter la déclinaiſon des atomes & les autres abſurdités dont le poëme de *Lucrèce* fourmille. C'eſt employer de l'artillerie pour détruire une chaumière. Pourquoi encore vouloir mettre à la place des rêveries de *Lucrèce* les rêveries de *Deſcartes*?

Le cardinal de *Polignac* a inſéré dans ſon poëme de très-beaux vers ſur les découvertes de *Newton*; mais il y combat malheureuſement pour lui des vérités démontrées. La philoſophie de *Newton* ne ſouffre guère qu'on la diſcute en vers : à peine peut-on la traiter en proſe; elle eſt toute fondée ſur la géométrie : le génie poétique ne trouve point là de priſe. On peut orner de beaux vers l'écorce de ces vérités; mais pour approfondir il faut du calcul & point de vers.

ANTIQUITÉ.

SECTION I.

AVEZ-VOUS quelquefois vu dans un village *Pierre Aoudri* & sa femme *Peronelle* vouloir précéder leurs voisins à la procession ? *Nos grands-pères*, disent-ils, *sonnaient les cloches avant que ceux qui nous coudoient aujourd'hui fussent seulement propriétaires d'une étable.*

La vanité de *Pierre Aoudri*, de sa femme & de ses voisins n'en sait pas davantage. Les esprits s'échauffent. La querelle est importante : il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un savant qui chante au lutrin, découvre un vieux pot de fer rouillé marqué d'un *A*, première lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. *Pierre Aoudri* se persuade que c'était un casque de ses ancêtres. Ainsi *César* descendait d'un héros & de la déesse *Vénus*. Telle est l'histoire des nations ; telle est à peu de chose près la connaissance de la première antiquité.

Les savans d'Arménie *démontrent* que le paradis terrestre était chez eux. De profonds suédois *démontrent* qu'il était vers le lac Vener, qui en est visiblement un reste. Des espagnols *démontrent* aussi qu'il était en Castille ; tandis que les Japonais, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Africains, les Américains, sont assez malheureux pour ne savoir pas seulement qu'il y eut jadis un paradis terrestre à la source du Phison, du Gehon, du Tigre &

de l'Euphrate, ou bien à la ſource du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero & de l'Ebre; car de *Phiſon* on fait aiſément Phætis; & de *Phætis* on fait le Bætis, qui eſt le Guadalquivir. Le *Gehon* eſt viſiblement la Guadiana, qui commence par un *G; L'Ebre* qui eſt en Catalogne eſt inconteſtablement l'Euphrate, dont un *E* eſt la lettre initiale.

Mais un écoſſais ſurvient qui *démontre* à ſon tour que le jardin d'Eden était à Edimbourg, qui en a retenu le nom; & il eſt à croire que dans quelques ſiècles cette opinion fera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois, dit un homme verſé dans l'hiſtoire ancienne & moderne; car j'ai lu, dans un journal, qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout noirs à cent pieds de profondeur, entre des montagnes couvertes de bois. Et on ſoupçonne même qu'il y avait des charbonniers en cet endroit.

L'aventure de *Phaëton* fait aſſez voir que tout a bouilli juſqu'au fond de la mer. Le ſoufre du mont Véſuve prouve invinciblement que les bords du Rhin, du Danube, du Gange, du Nil & du grand fleuve Jaune, ne ſont que du ſoufre, du nitre & de l'huile de gaïac, qui n'attendent que le moment de l'exploſion, pour réduire la terre en cendres, comme elle l'a déjà été. Le ſable ſur lequel nous marchons eſt une preuve évidente que l'univers a été vitrifié, & que notre globe n'eſt réellement qu'une boule de verre ainſi que nos idées.

Mais ſi le feu a changé notre globe, l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer, dont les marées

montent

montent jusqu'à huit pieds dans nos climats, (*) a produit les montagnes qui ont seize à dix-sept mille pieds de hauteur. Cela est si vrai que des savans qui n'ont jamais été en Suisse y ont trouvé un gros vaisseau avec tous ses agrès pétrifiés sur le mont St Gothard, (*a*) ou au fond d'un précipice, on ne sait pas bien où; mais il est certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poissons, *quod erat demonstrandum.*

Pour descendre à une antiquité moins antique, parlons des temps où la plupart des nations barbares quittèrent leurs pays pour en aller chercher d'autres qui ne valaient guère mieux. Il est vrai, s'il est quelque chose de vrai dans l'histoire ancienne, qu'il y eut des brigands gaulois qui allèrent piller Rome du temps de *Camille.* D'autres brigands des Gaules avaient passé, dit-on, par l'Illirie, pour aller louer leurs services de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace; ils échangèrent leur sang contre du pain, & s'établirent ensuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois? était-ce des Bérichons & des Angevins? Ce furent sans doute des Gaulois que les Romains appelaient *Cisalpins*, & que nous nommons *Transalpins*, des montagnards affamés, voisins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne savaient pas alors si Rome existait, & ne pouvaient s'aviser de passer le mont Cénis, comme fit

(*) Voyez les articles *Mer* & *Montagne.*

(*a*) Voyez *Télliamed* & tous les systèmes forgés sur cette belle découverte.

depuis *Annibal*, pour aller voler les gardes-robes des ſénateurs romains, qui avaient alors pour tous meubles une robe d'un mauvais drap gris, ornée d'une bande couleur de ſang de bœuf; deux petits pommeaux d'ivoire, ou plutôt d'os de chien, aux bras d'une chaiſe de bois; & dans leurs cuiſines, un morceau de lard rance.

Les Gaulois qui mouraient de faim, ne trouvant pas de quoi manger à Rome, s'en allèrent donc chercher fortune plus loin, ainſi que les Romains en uſèrent depuis, quand ils ravagèrent tant de pays l'un après l'autre; ainſi que firent enſuite les peuples du Nord, quand ils détruiſirent l'empire romain.

Et par qui encore eſt-on très-faiblement inſtruit de ces émigrations? c'eſt par quelques lignes que les Romains ont écrites au haſard, car pour les Celtes, Velches ou Gaulois, ces hommes qu'on veut faire paſſer pour éloquens ne ſavaient alors eux & leurs bardes (*b*) ni lire ni écrire.

Mais inférer de-là que les Gaulois ou Celtes conquis depuis par quelques légions de *Céſar*, & enſuite par une horde de Goths, & puis par une horde de Bourguignons, & enfin par une horde de Sicambres, ſous un *Clodivic*, avaient auparavant ſubjugué la terre entière, & donné leurs noms & leurs lois à l'Aſie, cela me paraît bien fort; la choſe n'eſt pas mathématiquement impoſſible, & ſi elle eſt *démontrée*, je me rends; il ſerait fort incivil de refuſer aux Velches ce qu'on accorde aux Tartares.

(*b*) Bardes, bardi, *recitantes carmina bardi*? c'étaient les poëtes, les philoſophes des Velches.

SECTION II.

De l'antiquité des usages.

QUI étaient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous ou des Egyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples ? Que signifiait notre gui de chêne ? Qui le premier a consacré un chat ? c'est apparemment celui qui était le plus incommodé des souris. Quelle nation a dansé la première sous des rameaux d'arbres à l'honneur des dieux ? Qui la première a fait des processions & mis des fous avec des grelots à la tête de ces processions ? Qui promena un priape par les rues, & en plaça aux portes en guise de marteaux ? Quel arabe imagina de pendre le caleçon de sa femme à la fenêtre le lendemain de ses noces ?

Toutes les nations ont dansé autrefois à la nouvelle lune : s'étaient-elles donné le mot ? non, pas plus que pour se réjouir à la naissance de son fils, & pour pleurer ou faire semblant de pleurer à la mort de son père. Chaque homme est aise de revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il est cent usages qui sont si naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce sont les Basques qui les ont enseignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Basques.

On s'est servi de l'eau & du feu dans les temples : cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains sales. Il faut du feu pour cuire les viandes

immolées, & pour brûler quelques brins de bois résineux, quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie sacerdotale.

Mais les cérémonies mystérieuses dont il est si difficile d'avoir l'intelligence, les usages que la nature n'enseigne point, en quel lieu, quand, où, pourquoi les a-t-on inventés ? qui les a communiqués aux autres peuples ? Il n'est pas vraisemblable qu'il soit tombé en même-temps dans la tête d'un arabe & d'un égyptien de couper à son fils un bout du prépuce, ni qu'un chinois & un persan aient imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même-temps, dans différentes contrées, l'idée d'égorger leur fils pour plaire à DIEU. Il faut certainement que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies sérieuses ou ridicules ou barbares.

C'est dans cette antiquité qu'on aime à fouiller pour découvrir, si on peut, le premier insensé & le premier scélérat qui ont perverti le genre-humain.

Mais comment savoir si *Jéhud* en Phénicie fut l'inventeur des sacrifices de sang humain en immolant son fils.

Comment s'assurer que *Lycaon* mangea le premier de la chair humaine, quand on ne sait pas qui s'avisa le premier de manger des poules ?

On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle est celle des empereurs de la Chine, qui labourent & qui sèment avec les premiers mandarins. (*) La

(*) Voyez *Agriculture*.

seconde est celle des thesmophories d'Athènes. Célébrer à la fois l'agriculture & la justice, montrer aux hommes combien l'une & l'autre sont nécessaires, joindre le frein des lois à l'art qui est la source de toutes les richesses, rien n'est plus sage, plus pieux & plus utile. Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve par-tout, comme celles du renouvellement des saisons. Il n'est pas nécessaire qu'une nation soit venue de loin enseigner à une autre, qu'on peut donner des marques de joie & d'amitié à ses voisins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les saturnales des Romains sont plus connues que celles des Allobroges & des Pictes, parce qu'il nous est resté beaucoup d'écrits & de monumens romains, & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de *Saturne* était celle du temps ; il avait quatre ailes : le temps va vîte. Ses deux visages figuraient évidemment l'année finie & l'année commencée. Les Grecs disaient qu'il avait dévoré son père, & qu'il dévorait ses enfans ; il n'y a point d'allégorie plus sensible : le temps dévore le passé & le présent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & tristes explications d'une fête si universelle, si gaie & si connue ? A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triste ; ou du moins, si elles commencent par des lamentations, elles finissent par danser, rire & boire. Si on pleure *Adoni* ou *Adonaï*, que nous nommons *Adonis*, il ressuscite bientôt, & on se réjouit. Il en est de même aux fêtes d'*Isis*, d'*Osiris* & d'*Horus*.

Les Grecs en font autant pour *Cérès* & pour *Proserpine*. On célébrait avec gaieté la mort du serpent *Python*. Jour de fête & jour de joie était la même chose. Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de *Bacchus*.

Je ne vois pas une seule commémoration générale d'un événement malheureux. Les instituteurs des fêtes n'auraient pas eu le sens commun, s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Chéronée ; & à Rome celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le souvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur inspirer la lâcheté du désespoir. Cela est si vrai qu'on imaginait des fables pour avoir le plaisir d'instituer des fêtes. *Castor* & *Pollux* n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Regile ; mais des prêtres le disaient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple dansait. *Hercule* n'avait point délivré la Grèce d'une hydre à sept têtes, mais on chantait *Hercule* & son hydre.

SECTION III.

Fêtes instituées sur des chimères.

JE ne sais s'il y eut dans toute l'antiquité une seule fête fondée sur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point sont ridicules les scoliastes qui vous disent magistralement : Voilà une ancienne hymne à l'honneur d'*Apollon* qui visita Claros ; donc *Apollon* est venu à Claros. On a bâti une chapelle à *Persée*,

donc il a délivré *Andromède*. Pauvres gens ! dites plutôt : Donc il n'y a point eu d'*Andromède*.

Hé, que deviendra donc la savante antiquité qui a précédé les olympiades ? Elle deviendra ce qu'elle est, un temps inconnu, un temps perdu, un temps d'allégories & de mensonges, un temps méprisé par les sages, & profondément discuté par les sots qui se plaisent à nager dans le *vide* comme les atomes d'*Epicure*.

Il y avait par-tout des jours de pénitence, des jours d'expiation dans des temples : mais ces jours ne s'appelèrent jamais d'un mot qui répondît à celui de fêtes. Toute fête était consacrée au divertissement ; & cela est si vrai que les prêtres égyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain : coutume que nos moines ont conservée. Il y eut sans doute des cérémonies lugubres ; on ne dansait pas le *branle* des Grecs en enterrant ou en portant au bûcher son fils & sa fille : c'était une cérémonie publique, mais certainement ce n'était pas une fête.

SECTION IV.

De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

Des gens ingénieux & profonds, des creuseurs d'antiquités, qui sauraient comment la terre était faite il y a cent mille ans, si le génie pouvait le savoir, ont prétendu que

les hommes réduits à un très-petit nombre dans notre continent & dans l'autre, encore effrayés des révolutions innombrables que ce triste globe avait essuyées, perpétuèrent le souvenir de leurs malheurs par des commémorations funestes & lugubres. *Toute fête*, disent-ils, *fut un jour d'horreur, institué pour faire souvenir les hommes que leurs pères avaient été détruits par les feux échappés des volcans, par des rochers tombés des montagnes, par l'irruption des mers, par les dents & les griffes des bêtes sauvages, par la famine, la peste & les guerres.*

Nous ne sommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'est jamais tant réjoui à Londres qu'après la peste & l'incendie de la ville entière sous *Charles II.* Nous fîmes des chansons lorsque les massacres de la St Barthelemi duraient encore. On a conservé des pasquinades faites le lendemain de l'assassinat de *Coligni*; on imprima dans Paris: *Passio domini nostri Gaspardi Colignii secundum Bartholomæum.*

Il est arrivé mille fois que le sultan qui règne à Constantinople, a fait danser ses châtrés & ses odalisques dans des salons teints du sang de ses frères & de ses visirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la perte d'une bataille & la mort de cent braves officiers? on court à l'opéra & à la comédie.

Que fesait-on quand la maréchale d'*Ancre* était immolée dans la Grève à la barbarie de ses persécuteurs, quand le maréchal de *Marillac* était traîné au supplice dans une charrette, en vertu d'un papier signé par des valets en robe

dans l'antichambre du cardinal de *Richelieu*; quand un lieutenant-général des armées, un étranger qui avait versé son sang pour l'État, condamné par les cris de ses ennemis acharnés, allait sur l'échafaud dans un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche; quand un jeune homme de dix-neuf ans, plein de candeur, de courage & de modestie, mais très-imprudent, était conduit au plus affreux des supplices? on chantait des vaudevilles.

Tel est l'homme, ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les temps, par la seule raison que les lapins ont toujours eu du poil, & les alouettes des plumes.

SECTION V.

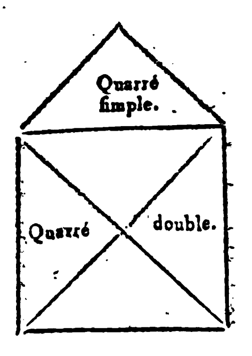
De l'origine des arts.

QUOI! nous voudrions savoir quelle était précisément la théologie de *Thot*, de *Zerdust*, de *Sanchoniathon*, des premiers brachmanes; & nous ignorons qui a inventé la navette! Le premier tisserand, le premier maçon, le premier forgeron, ont été sans doute de grands génies; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi? c'est qu'aucun d'eux n'inventa un art perfectionné. Celui qui creusa une chêne pour traverser un fleuve ne fit point de galères: ceux qui arrangèrent des pierres brutes avec des traverses de bois, n'imaginèrent point les pyramides: tout se fait par degrés, & la gloire n'est à personne.

Tout se fit à tâtons jusqu'à ce que des philosophes, à l'aide de la géométrie, apprirent

aux hommes à prodéder avec justesse & sureté.

Il fallut que *Pythagore*, au retour de ses voyages, montrât aux ouvriers la manière de faire une équerre qui fût parfaitement juste. (*) Il prit trois règles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, & il en fit un triangle rectangle. De plus il se trouvait que le côté 5 fournissait un quarré qui était juste le double des quarrés produits par les côtés 4 & 3 ; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. C'est ce fameux théorème qu'il avait rapporté de l'Inde, & que nous avons dit ailleurs (*c*) avoir été connu long-temps auparavant à la Chine, suivant le rapport de l'empereur *Cam-hi*. Il y avait long-temps qu'avant *Platon* les Grecs avaient su doubler le quarré par cette seule figure géométrique.



(*) Voyez *Vitruve*, liv. IX.

(*c*) *Essai sur les mœurs*, &c. Tom. I.

Archytas & *Eratosthènes* inventèrent une méthode pour doubler un cube, ce qui était impraticable à la géométrie ordinaire, & ce qui aurait honoré *Archimède*.

Cet *Archimède* trouva la manière de supputer au juste combien on avait mêlé d'alliage à de l'or; & on travaillait en or depuis des siècles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La friponnerie exista long-temps avant les mathématiques. Les pyramides construites d'équerre, & correspondant juste aux quatre points cardinaux, font voir assez que la géométrie était connue en Egypte de temps immémorial; & cependant il est prouvé que l'Egypte était un pays tout nouveau.

Sans la philosophe nous ne serions guère au-dessus des animaux qui se creusent des habitations, qui en élèvent, & qui s'y préparent leur nourriture, qui prennent soin de leurs petits dans leurs demeures, & qui ont par-dessus nous le bonheur de naître vêtus.

Vitruve, qui avait voyagé en Gaule & en Espagne, dit qu'encore de son temps les maisons étaient bâties d'une espèce de torchis, couvertes de chaume ou de bardeau de chêne, & que les peuples n'avaient pas l'usage des tuiles. Quel était le temps de *Vitruve*? celui d'*Auguste*. Les arts avaient pénétré à peine chez les Espagnols qui avaient des mines d'or & d'argent, & chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre *César*.

Le même *Vitruve* nous apprend que dans l'opulente & ingénieuse Marseille, qui commerçait avec tant de nations, les toits n'étaient que de terre grasse pétrie avec de la paille.

Il nous instruit que les Phrygiens se creusaient des habitations dans la terre. Il fichaient des perches autour de la fossé, & les assemblaient en pointes ; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins sont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troye bâtie par les dieux, & du magnifique palais de *Priam*.

Apparet domus intus, & atria longa patescunt :
Apparent Priami & veterum penetralia regum.

Mais aussi le peuple n'est pas logé comme les rois : on voit des huttes près du Vatican & de Versailles.

De plus l'industrie tombe & se relève chez les peuples par mille révolutions.

. . . . . Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts ; l'antiquité eut les siens. Nous ne saurions faire aujourd'hui un trirême ; mais nous construisons des vaisseaux de cent pièces de canon.

Nous ne pouvons élever des obélisques de cent pieds de haut d'une seule pièce ; mais nos méridiennes sont plus justes.

Le bissus nous est inconnu ; les étoffes de Lyon valent bien le bissus.

Le capitole était admirable ; l'église de St. Pierre est beaucoup plus grande & plus belle.

Le louvre est un chef-d'œuvre en comparaison du palais de Persépolis, dont la situation & les ruines n'attestent qu'un vaste monument d'une riche barbarie.

La musique de *Rameau* vaut probablement celle de *Timothée* ; & il n'est point de tableau présenté dans Paris au salon d'*Apollon* qui ne l'emporte sur les peintures qu'on a déterrées dans Herculaneum. (*)

ANTI-TRINITAIRES.

Ce sont des hérétiques qui pourraient ne pas passer pour chrétiens. Cependant ils reconnaissent JESUS comme sauveur & médiateur ; mais ils osent soutenir que rien n'est plus contraire à la droite raison que ce qu'on enseigne parmi les chrétiens touchant la *trinité* des personnes dans une seule essence divine, dont la seconde est engendrée par la première, & la troisième procède des deux autres.

Que cette doctrine inintelligible ne se trouve dans aucun endroit de l'Écriture.

Qu'on ne peut produire aucun passage qui l'autorise, & auquel on ne puisse, sans s'écarter en aucune façon de l'esprit du texte, donner un sens plus clair, plus naturel, plus conforme aux notions communes & aux vérités primitives & immuables.

Que soutenir, comme font leurs adversaires, qu'il y a plusieurs *personnes* distinctes dans l'essence divine, & que ce n'est pas l'Éternel qui est le seul vrai Dieu, mais qu'il y faut joindre le Fils & le St Esprit, c'est introduire dans l'Église de JESUS-CHRIST l'erreur la plus grossière & la plus dangereuse, puisque c'est favoriser ouvertement le polythéisme.

(*) Voyez *Anciens* & *Modernes*.

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a qu'un Dieu, & que néanmoins il y a trois *personnes*, chacune desquelles est véritablement DIEU.

Que cette distinction, un en essence & trois en personnes, n'a jamais été dans l'Écriture.

Qu'elle est manifestement fausse; puisqu'il est certain qu'il n'y a pas moins d'*essences* que de *personnes*, & de *personnes* que d'*essences*.

Que les trois personnes de la Trinité sont ou trois substances différentes, ou des accidens de l'essence divine, ou cette essence même sans distinction.

Que dans le premier cas on fait trois dieux.

Que dans le second on fait DIEU composé d'accidens, on adore des accidens, & on métamorphose des accidens en des personnes.

Que dans le troisième, c'est inutilement & sans fondement qu'on divise un sujet indivisible, & qu'on distingue en *trois* ce qui n'est point distingué en soi.

Que si on dit que les trois *personnalités* ne sont ni des substances différentes dans l'essence divine, ni des accidens de cette essence, on aura de la peine à se persuader qu'elles soient quelque chose.

Qu'il ne faut pas croire que les *trinitaires* les plus rigides & les plus décidés aient eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypostases* subsistent en DIEU, sans diviser sa substance, & par conséquent sans la multiplier.

Que *St Augustin* lui-même, après avoir avancé sur ce sujet mille raisonnemens aussi faux que ténébreux, a été forcé d'avouer qu'on

ne pouvait rien dire ſur cela d'intelligible.

Ils rapportent enſuite le paſſage de ce père qui en effet eſt très-ſingulier. « Quand on de-
» mande, dit-il, ce que c'eſt que les *trois*,
» le langage des hommes ſe trouve court, &
» l'on manque de termes pour les exprimer :
» on a pourtant dit *trois perſonnes*, non pas
» pour dire quelque choſe, mais parce qu'il
» faut parler & ne pas demeurer muet. » *Dictum eſt tres perſonæ, non ut aliquid diceretur, ſed ne taceretur.* De Trinit. AUG. V, CHAP. IX.

Que les théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière.

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent par ce mot de *perſonne*, ils ne l'expliquent qu'en diſant que c'eſt une certaine diſtinction incompréhenſible, qui fait que l'on diſtingue dans une autre nature unique en nombre, un père, un fils & un St Eſprit.

Que l'explication qu'ils donnent des termes d'*engendrer* & de *procéder* n'eſt pas plus ſatiſfeſante, puiſqu'elle ſe réduit à dire que ces termes marquent certaines relations incompréhenſibles qui ſont entre les trois perſonnes de la Trinité.

Que l'on peut recueillir de-là que l'état de la queſtion entre les orthodoxes & eux, conſiſte à ſavoir s'il y a en DIEU trois diſtinctions dont on n'a aucune idée, & entre leſquelles il y a certaines relations dont on n'a point d'idées non plus.

De tout cela ils concluent qu'il ſerait plus ſage de s'en tenir à l'autorité des apôtres qui n'ont jamais parlé de la Trinité, & de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne

ſont pas dans l'Écriture, comme ceux de *Trinité*, de *perſonne*, d'*eſſence*, d'*hypoſtaſe*, d'*union hypoſtatique* & *perſonnelle*, d'*incarnation*, de *génération*, de *proceſſion*, & tant d'autres ſemblables qui étant abſolument vides de ſens, puiſqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel repréſentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fauſſes, vagues, obſcures & incomplètes.

(*Tiré en grande partie de l'article* Unitaires de *l'Encyclopédie*.)

Ajoutons à cet article ce que dit dom *Calmet* dans ſa diſſertation ſur le paſſage de l'épître de Jean l'évangéliſte : *il y en a trois qui donnent témoignage en terre, l'eſprit, l'eau & le ſang, & ces trois ſont un. Il y en a trois qui donnent témoignage au ciel, le père, le verbe & l'eſprit, & ces trois ſont un.* Dom *Calmet* avoue que ces deux paſſages ne ſont dans aucune bible ancienne, & il ſerait en effet bien étrange que *St Jean* eût parlé de la Trinité dans une lettre, & n'en eût pas dit un ſeul mot dans ſon évangile. On ne voit nulle trace de ce dogme, ni dans les évangiles canoniques, ni dans les apocryphes. Toutes ces raiſons & beaucoup d'autres pourraient excuſer les anti-trinitaires, ſi les conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des conciles, on ne ſait plus comment s'y prendre pour les confondre. Bornons-nous à croire & à ſouhaiter qu'ils croient. (*)

(*) Voyez *Trinité*.

ANTHROPOMORPHITES.

ANTHROPOMORPHITES.

C'EST, dit-on, une petite secte du quatrième siècle de notre ère vulgaire, mais c'est plutôt la secte de tous les peuples qui eurent des peintres & des sculpteurs. Dès qu'on sut un peu dessiner ou tailler une figure, on fit l'image de la Divinité.

Si les Egyptiens consacraient des chats & des boucs, ils sculptaient *Isis* & *Osiris* ; on sculpta *Bel* à Babylone, *Hercule* à Tyr, *Brama* dans l'Inde.

Les musulmans ne peignirent point DIEU en homme. Les Guèbres n'eurent point d'image du grand être. Les Arabes sabéens ne donnèrent point la figure humaine aux étoiles ; les Juifs ne la donnèrent point à DIEU dans leur temple. Aucun de ces peuples ne cultivait l'art du dessin ; & si *Salomon* mit des figures d'animaux dans son temple, il est vraisemblable qu'il les fit sculpter à Tyr : mais tous les Juifs ont parlé de Dieu comme d'un homme.

Quoiqu'ils n'eussent point de simulacres, ils semblèrent faire de DIEU un homme dans toutes les occasions. Il descend dans le jardin, il s'y promène tous les jours à midi, il parle à ses créatures, il parle au serpent, il se fait entendre à *Moïse* dans le buisson, il ne se fait voir à lui que par derrière sur la montagne ; il lui parle pourtant face à face comme un ami à un ami.

Dans l'Alcoran même, DIEU est toujours regardé comme un roi. On lui donne au cha-

pitre XII un trône qui est au-dessus des eaux. Il a fait écrire ce Koran par un secrétaire, comme les rois font écrire par leurs ordres. Il a envoyé ce Koran à *Mahomet* par l'ange *Gabriel*, comme les rois signifient leurs ordres par les grands-officiers de la couronne. En un mot, quoique DIEU soit déclaré dans l'Alcoran *non engendreur & non engendré*, il y a toujours un petit coin d'anthropomorphisme.

On a toujours peint DIEU avec une grande barbe dans l'Église grecque & dans la latine. (*)

ANTHROPOPHAGES.

SECTION I.

Nous avons parlé de l'amour. (**) Il est dur de passer de gens qui se baisent à gens qui se mangent. Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des anthropophages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore; & les cyclopes n'étaient pas les seuls dans l'antiquité qui se nourrissaient quelquefois de chair humaine. *Juvénal* rapporte que chez les Egyptiens, ce peuple si sage, si renommé pour les lois, ce peuple si pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains: il ne fait pas ce conte sur un ouï-dire; ce crime fut commis presque sous ses yeux;

(*) Voyez à l'article *Emblème*, les vers d'*Orphée* & de *Xénophanes*.

(**) Voyez l'article *Amour*.

il était alors en Egypte, & à peu de distance de Tintire. Il cite à cette occasion les Gascons & les Sagontins qui se nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre sauvages du Missisipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir; il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes; elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé; elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée ou non rangée nos voisins; & pour la plus vile récompense nous travaillons à la cuisine des corbeaux & des vers. C'est-là qu'est l'horreur, c'est-là qu'est le crime: qu'importe, quand on est tué, d'être mangé par un soldat, ou par un corbeau & un chien?

Nous respectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu respecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche; car s'il était permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes: ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été; toutes ont été longtemps sauvages; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre-humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'espèce a beaucoup diminué.

Dans les temps où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aisément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler des victimes humaines, c'est la nécessité qui les a fait manger.

Quel est le plus grand crime, ou de s'assembler pieusement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à son corps défendant ?

Cependant nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons sacrifiés, que de filles & de garçons mangés : presque toutes les nations connues ont sacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appelait l'anathème ; c'était un véritable sacrifice, & il est ordonné, au vingt-unième chapitre du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées ; mais il ne leur est prescrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace seulement ; *Moïse*, comme nous avons vu, dit aux Juifs que s'ils n'observent pas ses cérémonies, non-seulement ils auront la galle, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il est vrai que du temps d'*Ezéchiel* les Juifs devaient être dans l'usage de manger de la chair humaine, car il leur prédit au chapitre XXXIX, (a) que DIEU leur fera manger non-seulement les chevaux de leurs ennemis,

(a) Voyez la note (b) section II.

mais encore les cavaliers & les autres guerriers. Et en effet, pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été anthropophages ? C'eût été la seule chose qui eût manqué au peuple de DIEU pour être le plus abominable peuple de la terre.

SECTION II.

On lit dans l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, tome III, ce passage singulier :

« *Herrera* nous assure que les Mexicains
» mangeaient les victimes humaines immolées.
» La plupart des premiers voyageurs & des
» missionnaires disent que tous les Brasiliens,
» les Caraïbes, les Iroquois, les Hurons &
» quelques autres peuplades mangeaient les
» captifs faits à la guerre ; & ils ne regardent
» pas ce fait comme un usage de quelques
» particuliers, mais comme un usage de na-
» tion. Tant d'auteurs anciens & modernes ont
» parlé d'anthropophages, qu'il est difficile de
» les nier..... Des peuples chasseurs, tels
» qu'étaient les Brasiliens & les Canadiens,
» des insulaires comme les Caraïbes, n'ayant
» pas toujours une subsistance assurée, ont pu
» devenir quelquefois anthropophages. La fa-
» mine & la vengeance les ont accoutumés
» à cette nourriture : & quand nous voyons
» dans les siècles les plus civilisés, le peuple
» de Paris dévorer les restes sanglans du ma-
» réchal d'*Ancre*, & le peuple de la Haye
» manger le cœur du grand-pensionnaire de
» *Witt*, nous ne devons pas être surpris

» qu'une horreur chez nous passagère, ait » duré chez les sauvages.

» Les plus anciens livres que nous ayons, » ne nous permettent pas de douter que la » faim n'ait poussé les hommes à cet excès. » Le prophète *Ezéchiel*, suivant quelques com- » mentateurs, (*a*) promet aux Hébreux, de » la part de DIEU, (*b*) que s'ils se défendent

(*a*) *Ezéchiel*, ch. XXXIX.

(*b*) Voici les raisons de ceux qui ont soutenu qu'*Ezéchiel*, en cet endroit, s'adresse aux Hébreux de son temps, aussi-bien qu'aux autres animaux carnassiers ; car assurément les Juifs d'aujourd'hui ne le sont pas & c'est plutôt l'inquisition qui a été carnassière envers eux. Ils disent qu'une partie de cette apostrophe regarde les bêtes sauvages, & que l'autre est pour les Juifs. La première partie est ainsi conçue :

Dis à tout ce qui court, à tous les oiseaux, à toutes les bêtes des champs : assemblez-vous, hâtez-vous, courez à la victime que je vous immole, afin que vous mangiez la chair & que vous buviez le sang. Vous mangerez la chair des forts, vous boirez le sang des princes de la terre & des béliers, & des agneaux, & des boucs, & des taureaux, & des volailles, & de tous les gras.

Ceci ne peut regarder que les oiseaux de proie, & les bêtes féroces. Mais la seconde partie a paru adressée aux Hébreux mêmes. *Vous vous rassasierez sur ma table du cheval & du fort cavalier, & de tous les guerriers, dit le Seigneur, & je mettrai ma gloire dans les nations, &c.*

Il est très-certain que les rois de Babylone avaient des Scythes dans leur armées. Ces Scythes buvaient du sang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeaient leurs chevaux, & quelquefois de la chair humaine. Il se peut très-bien que le prophète ait fait allusion à cette coutume barbare, & qu'il ait menacé les Scythes d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est le mot de *table*. *Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier*. Il n'y a pas d'apparence qu'on ait adressé ce

» bien contre le roi de Perse, ils auront à
» manger *de la chair de cheval & de la chair*
» *de cavalier.*

» *Marco Paolo* ou *Marc Paul* dit que de
» son temps, dans une partie de la Tartarie,
» les magiciens ou les prêtres (c'était la même
» chose) avaient le droit de manger la chair
» des criminels condamnés à mort. Tout cela
» soulève le cœur; mais le tableau du genre-
» humain doit souvent produire cet effet.

» Comment des peuples toujours séparés les
» uns des autres, ont-ils pu se réunir dans
» une si horrible coutume? faut-il croire qu'elle
» n'est pas absolument aussi opposée à la nature
» humaine qu'elle le paraît? Il est sûr qu'elle
» est rare, mais il est sûr qu'elle a existé. On
» ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs
» aient mangé souvent leurs semblables. La
» faim & le désespoir contraignirent aux siéges
» de Sancerre & de Paris, pendant nos guerres
» de religion, des mères à se nourrir de la
» chair de leurs enfans. Le charitable *las Casas*,

discours aux animaux, & qu'on leur ait parlé de se mettre à table. Ce serait le seul endroit de l'Écriture, où l'on aurait employé une figure si étonnante. Le sens commun nous apprend qu'on ne doit point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'est une raison très-puissante pour justifier les écrivains qui ont cru les animaux désignés par les versets 17 & 18; & les Juifs désignés par les versets 19 & 20. De plus, ces mots, *je mettrai ma gloire dans les nations*, ne peuvent s'adresser qu'aux Juifs; & non pas aux oiseaux; cela paraît décisif. Nous ne portons point notre jugement sur cette dispute; mais nous remarquons avec douleur qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités sur la terre, que dans la Syrie, pendant douze cents années presque consécutives.

» évêque de Chiapa », dit que cette horreur n'a
» été commise en Amérique que par quelques
» peuples chez lesquels il n'a pas voyagé.
» Dampierre assure qu'il n'a jamais rencontré
» d'anthropophages, & il n'y a peut-être pas
» aujourd'hui deux peuplades où cette horrible
» coutume soit en usage.

Améric Vespuce dit, dans une de ses lettres, que les Brasiliens furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeaient point leurs prisonniers de guerre depuis long-temps.

Les Gascons & les Espagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que rapporte *Juvénal* dans sa quinzième satire. Lui-même fut témoin en Egypte d'une pareille abomination sous le consulat de *Junius*; une querelle survint entre les habitans de Tintire & ceux d'Ombo; on se battit, & un Ombien étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le firent cuire, & le mangèrent jusqu'aux os; mais il ne dit pas que ce fût un usage reçu. Au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jésuite *Charlevoix*, que j'ai fort connu, & qui était un homme très-véridique, fait assez entendre, dans son *Histoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique septentrionale étaient anthropophages; puisqu'il remarque, comme une chose fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jésuite *Brebeuf* raconte qu'en 1640, le premier iroquois qui fut converti, étant malheureusement ivre d'eau-de-vie, fut pris par les

es hurons ennemis alors des iroquois. Le prisonnier baptisé par le père *Brebeuf* sous le nom de *Joseph*, fut condamné à la mort. On lui fit souffrir mille tourmens, qu'il soutint toujours en chantant, selon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête, après quoi les Hurons mirent tous ses membres dans la chaudière, chacun en mangea, & on en offrit un morceau au père *Brebeuf*. (c)

Charlevoix parle, dans un autre endroit, de vingt-deux hurons mangés par les iroquois. On ne peut donc douter que la nature humaine ne soit parvenue dans plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur; & il faut bien que cette exécrable coutume soit de la plus haute antiquité, puisque nous voyons dans la sainte écriture, que les Juifs sont menacés de manger leurs enfans s'ils n'obéissent pas à leurs lois. Il est dit aux Juifs: (*d*) » Que non-seulement » ils auront la galle, que leurs femmes s'abandonneront à d'autres, mais qu'ils mangeront » leurs filles & leurs fils dans l'angoisse & la » dévastation; qu'ils se disputeront leurs enfans » pour s'en nourrir; que le mari ne voudra » pas donner à sa femme un morceau de son » fils, parce qu'il dira qu'il n'en a pas trop » pour lui. »

Il est vrai que de très-hardis critiques prétendent que le Deutéronome ne fut composé qu'après le siége mis devant Samarie par *Be-*

(c) Voyez la lettre de *Brebeuf*, & l'histoire de *Charlevoix*. Tome I, pages 327 & suivantes.

(*d*) Deutéronome, chap. XXVIII, v. 53.

nadad ; siége pendant lequel il est dit au quatrième livre des Rois, que les mères mangèrent leurs enfans. Mais ces critiques, en ne regardant le Deutéronome que comme un livre écrit après ce siége de Samarie, ne font que confirmer cette épouvantable aventure. D'autres prétendent qu'elle ne peut être arrivée comme elle est rapportée dans le quatrième livre des Rois. Il y est dit (*e*) que le roi d'Israël, en passant par le mur ou sur le mur de Samarie, une femme lui dit : *Sauvez-moi, seigneur roi* ; il lui répondit : *Ton Dieu ne te sauvera pas ; comment pourrais-je te sauver ? serait-ce de l'aire ou du pressoir ?* Et le roi ajouta : *Que veux-tu* ? & elle répondit : *O roi, voici une femme qui m'a dit, donnez-moi votre fils, nous le mangerons aujourd'hui, & demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils, & nous l'avons mangé ; je lui ai dit aujourd'hui, donnez-moi votre fils afin que nous le mangions, & elle a caché son fils.*

Ces censeurs prétendent qu'il n'est pas vraisemblable que le roi *Benadad* assiégeant Samarie, le roi *Joram* ait passé tranquillement par le mur ou sur le mur, pour y juger des causes entre des Samaritains. Il est encore moins vraisemblable que deux femmes ne se soient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait là de quoi les nourrir quatre jours au moins : mais de quelque manière qu'ils raisonnent, on doit croire que les pères & les mères mangèrent leurs enfans au siége de Samarie, comme il est prédit expressément dans le Deutéronome.

(*e*) Ch. VI, v. 26 & suivans.

La même chose arriva au siége de Jérusalem par *Nabuchodonosor*; (f) elle est encore prédite par *Ezéchiel*. (g)

Jérémie s'écrie dans ses lamentations : (h) *Quoi donc, les femmes mangeront-elles leurs petits enfans qui ne sont pas plus grands que la main ?* Et dans un autre endroit : (i) *Les mères compatissantes ont cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés.* On peut encore citer ces paroles de Baruch ; *l'homme a mangé la chair de son fils & de sa fille.*

Cette horreur est répétée si souvent, qu'il faut bien qu'elle soit vraie ; (k) enfin on connaît l'histoire rapportée dans *Josephe*, de cette femme qui se nourrit de la chair de son fils lorsque *Titus* assiégeait Jérusalem.

Le livre attribué à *Enoch*, cité par *St Jude*, dit que les géans nés du commerce des anges & des filles des hommes, furent les premiers anthropophages.

Dans la huitième homélie attribuée à *St Clément*, *St Pierre*, qu'on fait parler, dit que les enfans de ces mêmes géans s'abreuvèrent de sang humain, & mangèrent la chair de leurs semblables. Il en résulta, ajoute l'auteur, des maladies jusqu'alors inconnues ; des monstres de toute espèce naquirent sur la terre ; & ce fut alors que DIEU se résolut à noyer le genre-

(f) Liv. IV des Rois, ch. XXV, v. 3.

(g) *Ezéch.* ch. V, v. 10.

(h) Lament. ch. II, v. 20.

(i) Ch. IV, v. 10.

(k) Liv. VII, ch. VIII.

humain. Tout cela fait voir combien l'opinion régnante de l'exiftence des anthropophages était univerfelle.

Ce qu'on fait dire à *St Pierre*, dans l'homélie de *St Clément*, a un rapport fenfible à la fable de *Lycaon*, qui eft une des plus anciennes de la Grèce, & qu'on retrouve dans le premier livre des *Métamorphofes* d'*Ovide.*

La *Relation des Indes & de la Chine*, faite au huitième fiècle, par deux arabes, & traduite par l'abbé *Renaudot*, n'eft pas un livre qu'on doive croire fans examen; il s'en faut beaucoup; mais il ne faut pas rejeter tout ce que ces deux voyageurs difent, fur-tout lorfque leur rapport eft confirmé par d'autres auteurs qui ont mérité quelque créance. Ils affurent que dans la mer des Indes, il y a des îles peuplées de nègres qui mangeaient des hommes. Ils appellent ces îles, *Ramni.* Le géographe de Nubie les nomme *Rammi*, ainfi que la *Bibliothèque orientale* d'*Herbelot.*

Marc Paul, qui n'avait point lu la relation de ces deux arabes, dit la même chofe quatre cents ans après eux. L'archevêque *Navarette*, qui a voyagé depuis dans ces mers, confirme ce témoignage: *Los europeos que cogen, es conftante que vivos fe los van comiendo.*

Texeira prétend que les Javans fe nourriffaient de chair humaine, & qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embraffant le mahométifme.

On a dit la même chofe de la nation du Pégu, des Cafres & de plufieurs peuples de l'Afrique.

Marc Paul, que nous venons déjà de citer, dit que chez quelques hordes tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en fesait un repas : *Hanno costoro un bestiale e orribile costume, che quando alcuno judicato a morte, lo tolgono e cuocono e mangian' selo.*

Ce qui est plus extraordinaire & plus incroyable, c'est que les deux arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que *Marc Paul* avance de quelques tartares, *qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont été tués.* Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises qu'on ne peut la croire. Le père *Parennin* l'a réfutée en disant qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant il faut bien observer que le huitième siècle, temps auquel ces arabes écrivirent leur voyage, était un des siècles les plus funestes pour les Chinois. Deux cents mille tartares passèrent la grande muraille, pillèrent Pékin, & répandirent par-tout la désolation la plus horrible. Il est très-vraisemblable qu'il y eut alors une grande famine. La Chine était aussi peuplée qu'aujourd'hui. Il se peut que dans le petit peuple quelques misérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces arabes à inventer une fable si dégoûtante ? Ils auront pris peut-être, comme presque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples si loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris. Il est attesté par notre vain-

queur, par notre maître *Jules César*. (*l*) Il assiégeait Alexie dans l'Auxois ; les assiégés résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & manquant de vivres, assemblèrent un grand conseil, où l'un des chefs, nommé *Critognat*, proposa de manger tous les enfans l'un après l'autre, pour soutenir les forces des combattans. Son avis passa à la pluralité des voix. Ce n'est pas tout ; *Critognat* dans sa harangue, dit que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une telle nourriture dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Finissons par le témoignage de *Montagne*. Il parle de ce que lui ont dit les compagnons de *Villegagnon*, qui revenaient du Bresil, & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Brasiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre ; mais lisez ce qu'il ajoute. (*m*) *Où est plus de barbarie à manger un homme mort qu'à le faire rôtir par le menu, & le faire meurtrir aux chiens & pourceaux ; comme nous avons vu de fraîche mémoire, non entre ennemis anciens, mais entre voisins & concitoyens ; &, qui pis est, sous prétexte de piété & de religion.* Quelles cérémonies pour un philosophe tel que *Montagne* ! Si *Anacréon* & *Tibulle* étaient nés Iroquois, ils auraient donc mangé des hommes?.. Hélas !

SECTION III.

HÉ bien, voilà deux anglais qui ont fait le voyage du tour du monde. Ils ont découvert que

(*l*) *Bell. Gall.* Liv. VII.

(*m*) Liv. I, ch. XXX.

la nouvelle Hollande eſt une île plus grande que l'Europe, & que les hommes s'y mangent encore les uns les autres, ainſi que dans la nouvelle Zélande. D'où provient cette race, ſuppoſé qu'elle exiſte ? deſcend-elle des anciens Egyptiens, des anciens peuples de l'Ethiopie, des Africains, des Indiens, ou des vautours, ou des loups ? Quelle diſtance des *Marc-Aurèles*, des *Epictètes* aux anthropophages de la nouvelle Zélande ! cependant ce ſont les mêmes organes, les mêmes hommes. J'ai déjà parlé de cette propriété de la race-humaine ; il eſt bon d'en dire encore un mot.

Voici les propres paroles de *St Jérôme* dans une de ſes lettres : *Quid loquar de cæteris nationibus cùm ipſe adoleſcentulus in Gallia viderim ſcotos gentem britannicam humanis veſci carnibus, & cùm per ſylvas porcorum greges pecudumque reperiant, tamen paſtorum nates & fœminarum papillas ſolere abſcindere, & has ſolas ciborum delicias arbitrari !* « Que vous » dirai-je des autres nations, puiſque moi- » même, étant encore jeune, j'ai vu des » écoſſais dans la Gaule qui, pouvant ſe nourrir » de porcs & d'autres animaux dans les forêts, » aimaient mieux couper les feſſes des jeunes » garçons & les tetons des jeunes filles ! C'é- » taient pour eux les mets les plus friands. »

Peloutier, qui a recherché tout ce qui pouvait faire le plus d'honneur aux Celtes, n'a pas manqué de contredire *St Jérôme*, & de lui ſoutenir qu'on s'était moqué de lui. Mais *Jérôme* parle très-ſérieuſement ; il dit qu'il a vu. On peut diſputer avec reſpect contre un père de l'Egliſe ſur ce qu'il a entendu dire ;

mais ſur ce qu'il a vu de ſes yeux, cela eſt bien fort. Quoi qu'il en ſoit, le plus ſûr eſt de ſe défier de tout, & de ce qu'on a vu ſoi-même.

Encore un mot ſur l'anthropophagie. On trouve dans un livre qui a eu aſſez de ſuccès chez les honnêtes gens, ces paroles ou à peu près :

Du temps de *Cromwell* une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graiſſe d'Anglais. Au bout de quelque temps un de ſes chalans ſe plaignit de ce que ſa chandelle n'était plus ſi bonne. Monſieur, lui dit-elle, c'eſt que les Anglais nous ont manqué.

Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui aſſaſſinaient des Anglais, ou la pauvre femme qui feſaît de la chandelle avec leur ſuif? Je demande encore quel eſt le plus grand crime, ou de faire cuire un Anglais pour ſon dîner, ou d'en faire des chandelles pour s'éclairer à ſouper? Le grand mal, ce me ſemble, eſt qu'on nous tue. Il importe peu qu'après notre mort nous ſervions de rôti ou de chandelle; un honnête homme même n'eſt pas fâché d'être utile après ſa mort.

APIS. (*)

LE bœuf *Apis* était-il adoré à Memphis comme dieu, comme ſymbole ou comme bœuf? Il eſt à croire que les fanatiques voyaient en lui un dieu, les ſages un ſimple ſymbole, &

(*) Voyez bœuf.

que le sot peuple adorait le bœuf. *Cambyse* fit-il bien quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de sa main? pourquoi non? il fesait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilége. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guère de peuple plus misérable; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère & dans leur gouvernement un vice radical qui en a toujours fait de vils esclaves. Je consens que dans les temps presque inconnus ils aient conquis la terre; mais dans les temps de l'histoire ils ont été subjugués par tous ceux qui ont voulu s'en donner la peine, par les Assyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelucs, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croisés, attendu que ceux-ci étaient plus mal-avisés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelucs qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe à changer de religion; la seconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides; mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, sans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles? à conserver dans une petite chambre la momie de quelque prince ou de quelque gouverneur, ou de quelque intendant que son ame

devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer? les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle?

APOCALYPSE.

SECTION I.

JUSTIN le martyr, qui écrivit vers l'an 270 de notre ère, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse ; il l'attribue à l'apôtre *Jean* l'évangéliste : dans son dialogue avec *Triphon*, ce juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour? *Justin* lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain personnage nommé Jean, l'un des douze apôtres de* JESUS ; *il a prédit que les fidelles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion long-temps reçue parmi les chrétiens que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années; les ames du purgatoire chez *Virgile*, étaient exercées pendant ce même espace de temps, & *mille per annos*. La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze apôtres ; sa forme devait être quarrée ; sa longueur, sa largeur & sa hauteur devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire, cinq cents lieues, de façon que les maisons devaient avoir

aussi cinq cents lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage; mais enfin c'est ce que dit l'Apocalypse au chapitre 21.

Si *Justin* est le premier qui attribua l'Apocalypse à *St Jean*, quelques personnes ont récusé son témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le juif *Triphon* il dit que, selon le récit des apôtres, JESUS-CHRIST, en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma : ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des apôtres.

Le même *St Justin* cite avec confiance les oracles des sibylles ; de plus il prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze interprètes dans le phare d'Egypte du temps d'*Hérode*. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons, semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

St Irénée qui vient après, & qui croyait aussi le règne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard que *St Jean* avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à *St Irénée* d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre évangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde & quatre vents cardinaux, & qu'*Ezéchiel* n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la manière dont *Irénée* démontre vaut bien celle dont *Justin* a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ses *Electa* que d'une Apocalypse de *St Pierre* dont on fesait très-grand cas. *Tertullien*, l'un des grands partisans du règne de mille ans, non-

ſeulement aſſure que *St Jean* a prédit cette réſurrection & ce règne de mille ans dans la ville de Jéruſalem, mais il prétend que cette Jéruſalem commençait déjà à ſe former dans l'air, que tous les chrétiens de la Paleſtine, & même les païens, l'avaient vue pendant quarante jours de ſuite à la fin la nuit; mais malheureuſement la ville diſparaiſſait dès qu'il était jour.

Origène, dans ſa préface ſur l'évangile de *St Jean*, & dans ſes homélies, cite les oracles de l'Apocalypſe; mais il cite également les oracles des ſibylles. Cependant *St Denys* d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troiſième ſiècle, dit dans un de ſes fragmens, conſervés par *Euſèbe*, que preſque tous les docteurs rejetaient l'Apocalypſe comme un livre deſtitué de raiſon; que ce livre n'a point été compoſé par *St Jean*, mais par un nommé *Cérinthe*, lequel s'était ſervi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ſes rêveries.

Le concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point d'Apocalypſe parmi les livres canoniques. Il était bien ſingulier que Laodicée, qui était une Egliſe à qui l'Apocalypſe était adreſſée, rejeta un tréſor deſtiné pour elle; & que l'évêque d'Ephèſe, qui aſſiſtait au concile, rejetât auſſi ce livre de *St Jean* enterré dans Ephèſe.

Il était viſible à tous les yeux que *St Jean* ſe remuait toujours dans ſa foſſe, & feſait continuellement hauſſer & baiſſer la terre. Cependant les mêmes perſonnages, qui étaient ſûrs que *St Jean* n'était pas bien mort, étaient ſûrs auſſi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypſe. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille

ans, furent inébranlables dans leur opinion. *Sulpice-Sévère*, dans son *Histoire sacrée*, liv. 9. traite d'insensés & d'impies ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypse. Enfin, après bien des oppositions de concile à concile, l'opinion de *Sulpice-Sévère* a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'Église a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de *St Jean* : ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'est attribué les prophéties contenues dans ce livre : les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne ; les luthériens, les troubles d'Allemagne ; les réformés de France, le règne de *Charles IX* & la régence de *Cathérine de Médicis* : ils ont tous également raison. *Bossuet* & *Newton* ont commenté tous deux l'Apocalypse ; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les sublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

SECTION II.

AINSI deux grands-hommes, mais d'une grandeur fort différente, ont commenté l'Apocalypse dans le dix-septième siècle : *Newton*, à qui une pareille étude ne convenait guère ; *Bossuet*, à qui cette entreprise convenait davantage. L'un & l'autre donnèrent beaucoup de prise à leurs ennemis par leurs commentaires ; & comme on l'a déjà dit, le premier consola la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle, & l'autre réjouit ses ennemis.

Les catholiques & les protestans ont tous

expliqué l'Apocalypse en leur faveur; & chacun y a trouvé tout juste ce qui convenait à ses intérêts. Ils ont sur-tout fait de merveilleux commentaires sur la grande bête à sept têtes & à dix cornes, ayant le poil d'un léopard, les pieds d'un ours, la gueule du lion, la force du dragon; & il fallait, pour vendre & acheter, avoir le caractère & le nombre de la bête; & ce nombre était 666.

Bossuet trouve que cette bête était évidemment l'empereur *Dioclétien*, en fesant un acrostiche de son nom; *Grotius* croyait que c'était *Trajan*. Un curé de St Sulpice, nommé *la Chétardie*, connu par d'étranges aventures, prouve que la bête était *Julien*. *Jurieu* prouve que la bête est le pape. Un prédicant a démontré que c'est *Louis XIV*. Un bon catholique a démontré que c'est le roi d'Angleterre *Guillaume*; il n'est pas aisé de les accorder tous. (1)

Il y a eu de vives disputes concernant les étoiles qui tombèrent du ciel sur la terre, & touchant le soleil & la lune qui furent frappés à la fois de ténèbres dans leurs troisièmes parties.

Il y a eu plusieurs sentimens sur le livre que

(1) Un savant moderne a prétendu prouver que cette bête de l'Apocalypse n'est autre chose que l'empereur *Caligula*. Le nombre 666 est la valeur numérale des lettres de son nom. Ce livre est, selon l'auteur, une prédiction des désordres du règne de *Caligula* faite après coup, & à laquelle on ajouta des prédictions équivoques de la ruine de l'empire romain. Voilà par quelle raison les protestans qui ont voulu trouver dans l'Apocalypse la puissance papale & sa destruction, ont rencontré quelques explications très-frappantes.

l'ange fit manger à l'auteur de l'Apocalypse, lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. *Jurieu* prétendait que les livres de ses adversaires étaient désignés par là; & on rétorquait son argument contre lui.

On s'est querellé sur ce verset : *J'entendis une voix dans le ciel, comme la voix des grandes eaux, & comme la voix d'un grand tonnerre; & cette voix que j'entendis était comme des harpeurs harpans sur leurs harpes.* Il est clair qu'il valait mieux respecter l'Apocalypse que la commencer.

Le Camus, évêque du Belley, fit imprimer au siècle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abrégea; il fut intitulé *Apocalypse*, parce qu'il y révélait les défauts & les dangers de la vie monacale; *Apocalypse de Méliton*, parce que *Méliton*, évêque de Sardes, au second siècle avait passé pour prophète. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obscurités de l'Apocalypse de *St Jean*; jamais on ne parla plus clairement. L'évêque ressemble à ce magistrat qui disait. à un procureur : *Vous êtes un faussaire, un fripon. Je ne sais si je m'explique.*

L'évêque du Belley suppute dans son apocalypse ou révélation, qu'il y avait de son temps quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendians, qui vivaient aux dépens des peuples sans rendre le moindre service, sans s'occuper du plus léger travail. Il comptait six cents mille moines dans l'Europe. Le calcul est un peu enflé : mais il est certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il assure que les moines sont les ennemis des évêques, des curés & des magistrats.

Que parmi les priviléges accordés aux cordeliers, le sixième privilége est la sureté d'être sauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis, (a) pourvu qu'on aime l'ordre de St François.

Que les moines ressemblent aux singes : (b) plus ils montent haut, plus on voit leur cul.

(c) Que le nom de *moine* est devenu si infame & si exécrable qu'il est regardé par les moines même comme une sale injure, & comme le plus violent outrage qu'on leur puisse faire.

Mon cher lecteur, qui que vous soyez, ou ministre ou magistrat, considérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque.

(d) « Représentez-vous le couvent de l'Escurial, ou du mont Cassin, où les cénobites » ont toutes sortes de commodités nécessaires, » utiles, délectables, superflues, surabondantes, puisqu'ils ont les cent cinquante » mille, les quatre cents mille, les cinq cents » mille écus de rente; & jugez si monsieur » l'abbé a de quoi laisser dormir la méridiane à » ceux qui voudront.

» D'un autre côté représentez-vous un artisan, un laboureur, qui n'a pour tout vaillant que ses bras, chargé d'une grosse famille, travaillant tous les jours en toute

(a) Page 89.

(b) Page 105.

(c) Page 101.

(d) Pages 160 & 161.

» saison comme un esclave pour la nourrir du
» pain de douleur & de l'eau des larmes ; &
» puis, faites comparaison de la prééminence
» de l'une ou de l'autre condition en fait de
» pauvreté. »

Voilà un passage de l'*Apocalypse épiscopal*, qui n'a pas besoin de commentaires : il n'y manque qu'un ange qui vienne remplir sa coupe du vin des moines pour désaltérer les agriculteurs qui labourent, sèment, & recueillent pour les monastères.

Mais ce prélat ne fit qu'une satire au lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les jésuites ont rendu de grands services aux belles-lettres. Il fallait bénir les frères de la charité & ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir est d'être juste. *Le Camus* se livrait trop à son imagination. *St François de Sales* lui conseilla de faire des romans de morale ; mais il abusa de ce conseil.

APOCRYPHES.

Du mot grec qui signifie caché.

On remarque très bien, dans le *Dictionnaire encyclopédique*, que les divines écritures pouvaient être à la fois sacrées & apocryphes ; sacrées, parce qu'elles sont indubitablement dictées par DIEU même ; apocryphes, parce

qu'elles étaient cachées aux nations & même au peuple juif.

Qu'elles fussent cachées aux nations avant la traduction grecque faite dans Alexandrie sous les *Ptolomées*, c'est une vérité reconnue. *Josèphe* l'avoue (*a*) dans la réponse qu'il fit à *Appion*, après la mort d'*Appion*; & son aveu n'en a pas moins de poids, quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. Il dit dans son histoire, (*b*) que les livres juifs étant tous divins, nul historien, nul poëte étranger n'en avait jamais osé parler. Et immédiatement après avoir assuré que jamais personne n'osa s'exprimer sur les lois juives, il ajoute que l'historien *Théopompe* ayant eu seulement le dessein d'en insérer quelque chose dans son histoire, DIEU le rendit fou pendant trente jours; qu'ensuite ayant été averti dans un songe qu'il n'était fou que pour avoir voulu connaître les choses divines, & les faire connaître aux profanes, il en demanda pardon à DIEU, qui le remit dans son bon sens.

Josephe, au même endroit, rapporte encore qu'un poëte nommé *Théodecte* ayant dit un mot des Juifs, dans ses tragédies, devint aveugle, & que DIEU ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

Quant au peuple juif, il est certain qu'il y eut des temps où il ne put lire les divines écritures, puisqu'il est dit dans le quatrième

(*a*) Liv. I, chap. IV.

(*b*) Liv. XII, chap. II.

livre des Rois, (c) & dans le deuxième des Paralipomènes (d) que sous le roi *Josias* on ne les connaissait pas, & qu'on en trouva par hasard un seul exemplaire dans un coffre chez le grand-prêtre *Helcias* ou *Helkia*.

Les dix tribus qui furent dispersées par *Salmanazar*, n'ont jamais reparu; & leurs livres, si elles en avaient, ont été perdus avec elles. Les deux tribus qui furent esclaves à Babylone, & qui revinrent au bout de soixante & dix ans, n'avaient plus leurs livres; ou du moins ils étaient très-rares & très-défectueux, puisque *Esdras* fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fussent apocryphes pendant la captivité de Babylone, c'est-à-dire cachés, inconnus au peuple, ils étaient toujours sacrés; ils portaient le sceau de la divinité; ils étaient, comme tout le monde en convient, le seul monument de vérité qui fût sur la terre.

Nous appelons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune créance, tant les langues sont sujettes au changement. Les catholiques & les protestans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce sens & à rejeter,

La prière de Manassé roi de Juda, qui se trouve dans le quatrième livre des Rois;

Le troisième & quatrième livre des Machabées;

Le quatrième livre d'Esdras, quoiqu'ils soient incontestablement écrits par des Juifs; mais on nie que les auteurs aient été inspirés de DIEU, ainsi que les autres Juifs.

(c) Chap. XXII, v. 8.

(d) Chap. XXXIV, v. 14.

Les autres livres juifs, rejetés par les seuls protestans, & regardés par conséquent comme non inspirés par DIEU même, sont :

La Sagesse, quoiqu'elle soit écrite du même style que les Proverbes.

L'Ecclésiastique, quoique ce soit encore le même style.

Les deux premiers livres des Machabées, quoiqu'il soient écrits par un juif; mais ils ne croient pas que ce juif ait été inspiré de DIEU.

Tobie, quoique le fond en soit édifiant. Le judicieux & profond *Calmet* affirme qu'une partie de ce livre fut écrite par *Tobie* père, & l'autre par *Tobie* fils, & qu'un troisième auteur ajouta la conclusion du dernier chapitre, laquelle dit que le jeune *Tobie* mourut à l'âge de 99 ans, & que ses enfans l'*enterrèrent gaiement.*

Le même *Calmet*, à la fin de sa préface, s'exprime ainsi : (*e*) « Ni cette histoire en elle-» même, ni la manière dont elle est racontée, » ne portent en aucune manière le caractère » de fable ou de fiction. S'il fallait rejeter » toutes les histoires de l'Écriture où il paraît » du merveilleux, de l'extraordinaire, (*f*) où » serait le livre sacré que l'on pourrait con-» server ? »...

« *Judith*, quoique *Luther* lui-même déclare » que ce livre est beau, bon, saint, utile, » & que c'est le discours d'un saint poëte &

(*e*) Préface de *Tobie*.

(*f*) *Luther* dans la préface allemande du livre de *Judith*.

„ d'un prophète animé du St Esprit qui nous „ instruit, &c. »

Il est difficile à la vérité de savoir en quel temps se passa l'aventure de *Judith*, & où était située la ville de Bethulie. On a disputé aussi beaucoup sur le degré de sainteté de l'action de *Judith*; mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente, il n'y a plus à disputer.

Baruch, quoiqu'il soit écrit du style de tous les autres prophètes.

Esther. Les protestans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre dix; mais ils admettent tout le reste du livre, encore que l'on ne sache pas qui était le roi *Assuérus*, personnage principal de cette histoire.

Daniel. Les protestans en retranchent l'aventure de *Susanne* & des petits enfans dans la fournaise; mais ils conservent le songe de *Nabuchodonosor* & son habitation avec les bêtes.

De la vie de Moïse, livre apocryphe de la plus haute antiquité.

L'ANCIEN livre qui contient la vie & la mort de *Moïse*, paraît écrit du temps de la captivité de Babylone. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaître les noms que les Chaldéens & les Perses donnaient aux anges. (*g*)

C'est là qu'on voit les noms de *Zinguiel*, *Samaël*, *Tsakon*, *Lakah*, & beaucoup d'au-

(*g*) Voyez *Ange*.

tres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la mort de *Moïse* paraît postérieur. Il est reconnu que les Juifs avaient plusieurs vies de *Moïse* très-anciennes, & d'autres livres indépendamment du Pentateuque. Il y était appelé *Moni*, & non pas *Moïse*; & on prétend que *mo* signifiait de l'*eau*, & *ni* la particule *de*. On le nomma aussi du nom du général *Melk*; on lui donna ceux de *Joakim*, *Adamosi*, *Thetmosi*, & sur-tout on a cru que c'était le même personnage que *Manethon* appelle *Ozarziph*.

Quelques-uns de ces vieux manuscrits hébraïques furent tirés de la poussière des cabinets des Juifs vers l'an 1517. Le savant *Gilbert Gaumin*, qui possédait leur langue parfaitement, les traduisit en latin vers l'an 1535. Ils furent imprimés ensuite & dédiés au cardinal de *Bérule*. Les exemplaires sont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabbinisme, le goût du merveilleux, l'imagination orientale, ne se déployèrent avec plus d'excès.

Fragment de la vie de Moïse.

Cent trente ans après l'établissement des Juifs en Egypte, & soixante ans après la mort du patriarche *Joseph*, le pharaon eut un songe en dormant. Un vieillard tenait une balance: dans l'un des bassins étaient tous les habitans de l'Egypte; dans l'autre était un petit enfant, & cet enfant pesait plus que tous les Egyptiens ensemble. Le pharaon appelle aussitôt ses

iotim, ses sages. L'un des sages lui dit : *roi ! cet enfant est un juif qui sera un jour ien du mal à votre royaume. Faites tuer tous s enfans des Juifs, vous sauverez par-là votre mpire, si pourtant on peut s'opposer aux ordres u destin.*

Ce conseil plut à *Pharaon* : il fit venir les ages-femmes, & leur ordonna d'étrangler ous les mâles dont les Juives accoucheraient.... l y avait en Egypte un homme nommé *Abraham* fils de *Keath*, mari de *Jocabed* sœur e son frère. Cette *Jocabed* lui donna une ille nommée *Marie*, qui signifie *persécutée*, arce que les Egyptiens descendans de *Cham* ersécutaient les Israëlites descendans évidemment de *Sem*. *Jocabed* accoucha ensuite l'*Aaron*, qui signifie *condamné à mort*, parce que le pharaon avait condamné à mort tous es enfans juifs. *Aaron* & *Marie* furent préservés par les anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs, & qui les rendirent à leurs arens quand ils furent dans l'adolescence.

Enfin *Jocabed* eut un troisième enfant : ce ut *Moïse*, qui par conséquent avait quinze ns de moins que son frère. Il fut exposé sur e Nil. La fille du pharaon le rencontra en e baignant, le fit nourrir, & l'adopta pour on fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, son père le pharaon prit ne nouvelle femme ; il fit un grand festin : a femme était à sa droite, sa fille était à sa gauche avec le petit *Moïse*. L'enfant en se ouant lui prit sa couronne & la mit sur sa ête. *Balaam* le magicien, eunuque du roi, e ressouvint alors du songe de sa majesté.

Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal ; l'esprit de DIEU est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur le champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit *Moïse*, lorsque DIEU envoya sur le champ son ange *Gabriel* déguisé en officier du pharaon, & qui lui dit : Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de discrétion ; il n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis & un charbon ardent : s'il choisit le charbon, il est clair que c'est un imbécille qui ne sera pas dangereux ; mais s'il prend le rubis, c'est signe qu'il y entend finesse, & alors il faut le tuer.

Aussi-tôt on apporte un rubis & un charbon ; *Moïse* ne manque pas de prendre le rubis ; mais l'ange *Gabriel*, par un *léger tour de main*, glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. *Moïse* mit le charbon dans sa bouche, & se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bègue toute sa vie ; & c'est la raison pour laquelle le législateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïse avait quinze ans & était favori du pharaon. Un hébreu vint se plaindre à lui de ce qu'un égyptien l'avait battu après avoir couché avec sa femme. *Moïse* tua l'égyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à *Moïse*. Le bourreau le frappa ; mais DIEU changea sur le champ le cou de *Moïse* en colonne de marbre, & envoya l'ange *Michel* qui en trois jours

jours de temps conduisit *Moïse* hors des frontières.

Le jeune hébreu se réfugia auprès de *Mécano* roi d'Ethiopie, qui était en guerre avec les Arabes. *Mécano* le fit son général d'armée, & après la mort de *Mécano*, *Moïse* fut élu roi & épousa la veuve. Mais *Moïse* honteux d'épouser la femme de son seigneur, n'osa jouir d'elle, & mit une épée dans le lit entre lui & la reine. Il demeura quarante ans avec elle sans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie, se plaignit de ce que *Moïse* ne lui fesait rien, & conclut à le chasser, & à mettre sur le trône le fils du feu roi.

Moïse s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre *Jethro*. Ce prêtre crut que sa fortune était faite s'il remettait *Moïse* entre les mains du pharaon d'Egypte, & il commença par le faire mettre dans un cu de basse-fosse, où il fut réduit au pain & à l'eau. *Moïse* engraissa à vue d'œil dans son cachot. *Jethro* en fut tout étonné. Il ne savait pas que sa fille *Séphora* était devenue amoureuse du prisonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que DIEU protégeait *Moïse*, & ne le livra point au pharaon.

Cependant le prêtre *Jethro* voulut marier sa fille; il avait dans son jardin un arbre de saphir sur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jehova*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de saphir. Les amans de *Séphora* se présentèrent, aucun d'eux ne put seulement

faire pencher l'arbre. *Moïse*, qui n'avait que soixante & dix-sept ans, l'arracha tout d'un coup sans effort. Il épousa *Séphora* dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gerson*.

Un jour en se promenant il rencontra DIEU (qui se nommait auparavant *Sadaï*, & qui alors s'appelait *Jéhova*) dans un buisson, & DIEU lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec sa femme & son fils. Ils rencontrèrent chemin fesant un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerson* avec un couteau de pierre. DIEU envoya *Aaron* sur la route ; mais *Aaron* trouva fort mauvais que son frère eût épousé une madianite ; il la traita de p .... & le petit *Gerson* de bâtard ; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron & *Moïse* s'en allèrent donc tout seuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam* l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha sur eux les deux lions; mais *Moïse* les toucha de sa verge, & les deux lions humblement prosternés léchèrent les pieds d'*Aaron* & de *Moïse*. Le roi tout étonné fit venir les deux pélerins devant tous ses magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte à peu près comme elles sont rapportées dans l'Exode. Il ajoute seulement que *Moïse* couvrit toute l'Egypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, & qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maisons,

quoique les portes fussent fermées aux verroux, & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, selon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge, ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée; les Juifs coururent après lui, les eaux se séparèrent à droite & à gauche pour les voir combattre; tous les Egyptiens, excepté le roi, furent tués sur le sable. Alors ce roi voyant bien qu'il avait à faire à forte partie, demanda pardon à DIEU. *Michaël* & *Gabriel* furent envoyés vers lui; ils le transportèrent dans la ville de Ninive où il régna quatre cents ans.

De la mort de Moïse.

DIEU avait déclaré au peuple d'Israël qu'il ne sortirait point de l'Egypte à moins qu'il n'eût retrouvé le tombeau de *Joseph*. *Moïse* le retrouva, & le porta sur ses épaules en traversant la mer Rouge. DIEU lui dit qu'il se souviendrait de cette bonne action, & qu'il l'assisterait à la mort.

Quand Moïse eut passé six-vingts ans, DIEU vint lui annoncer qu'il fallait mourir, & qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée, il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moïse*, & *Michaël* se mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais; *Moïse* va mourir, mais nous avons *Josué* à sa place.

Quand les trois heures furent passées, DIEU

commanda à *Gabriel* de prendre l'ame du mourant. *Gabriel* s'en excusa, *Mkhaël* aussi. DIEU refusé par ces deux anges s'adresse à *Zinguiel.* Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres; c'est moi, dit-il, qui ai été autrefois son précepteur, je ne tuerai pas mon disciple. Alors DIEU se fâchant dit au mauvais ange *Samaël:* Hé bien, méchant, prends donc son ame. *Samaël* plein de joie tire son épée & court sur *Moïse.* Le mourant se lève en colère, les yeux étincelans: Comment, coquin, lui dit *Moïse*, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans; qui ai conduit hors d'Egypte soixante millions d'hommes; qui ai coupé la mer Rouge en deux; qui ai vaincu deux rois si grands que du temps du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe? Va-t-en, maraud, sors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encore quelques momens. *Gabriel* pendant ce temps-là prépara un brancard pour transporter l'ame de *Moïse*; *Michaël* un manteau de pourpre; *Zinguiel* une soutane. DIEU lui mit les deux mains sur la poitrine & emporta son ame.

C'est à cette histoire que l'apôtre *St Jude* fait allusion dans son épître, lorsqu'il dit que l'archange *Michaël* disputa le corps de *Moïse* au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer, il est évident que *St Jude* l'avait lu, & qu'il le regardait comme un livre canonique.

La seconde histoire de la mort de *Moïse* est encore une conversation avec DIEU. Elle n'est

pas moins plaisante & moins curieuse que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïse. Je vous prie, Seigneur, de me laisser entrer dans la terre promise, au moins pour deux ou trois ans.

DIEU. Non, mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïse. Que du moins on m'y porte après ma mort.

DIEU. Non, ni mort ni vif.

Moïse. Hélas! bon DIEU, vous êtes si clément envers vos créatures; vous leur pardonnez deux ou trois fois, je n'ai fait qu'un péché, & vous ne me pardonnez pas!

DIEU. Tu ne sais ce que tu dis, tu as commis six péchés.... Je me souviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Israël; il faut qu'un de ces deux sermens s'accomplisse. Si tu veux vivre, Israël périra.

Moïse. Seigneur, il y a là trop d'adresse, vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moïse* périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël!

Après plusieurs discours de la sorte, l'écho de la montagne dit à *Moïse*: Tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout des cinq heures DIEU envoya chercher *Gabriel*, *Zinguiel* & *Samaël*. DIEU promit à *Moïse* de l'enterrer, & emporta son ame.

Quand on fait réflexion que presque toute la terre a été infatuée de pareils contes, & qu'ils ont fait l'éducation du genre-humain, on trouve les fables de *Pilpay*, de *Lokman*, d'*Esope* bien raisonnables.

Livres apocryphes de la nouvelle loi.

CINQUANTE Évangiles tous assez différens les uns des autres, dont il ne nous reste que quatre entiers, celui de *Jacques*, celui de *Nicodème*, celui de l'enfance de JESUS, & celui de la naissance de *Marie*. Nous n'avons des autres que des fragmens & de legères notices. (*)

Le voyageur *Tournefort*, envoyé par *Louis XIV* en Asie, nous apprend que les Georgiens ont conservé l'*Evangile de l'enfance*, qui leur a été probablement communiqué par les Arméniens. (*Tournefort*, lettre XIX.)

Dans les commencemens plusieurs de ces Évangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, & furent même les seuls cités. On trouve dans les *Actes des apôtres* ces mots que prononce *St Paul*: (*h*) *Il faut se souvenir des paroles du Seigneur* JESUS : *car lui-même a dit : Il vaut mieux donner que recevoir.*

St Barnabé, ou plutôt *St Barnabas* fait parler ainsi JESUS-CHRIST dans son épître catholique : (*i*) *Résistons à toute iniquité, & ayons-la en haine .... Ceux qui veulent me voir & parvenir à mon royaume, doivent me suivre par les afflictions & par les peines.*

(*) Voyez la *collection d'anciens évangiles*, volume II Philosophie.

(*h*) Chap. XX, v. 25.

(*i*) N°. 4 & 7.

St Clément dans sa seconde épître aux Corinthiens, met dans la bouche de JESUS-CHRIST ces paroles : *Si vous êtes assemblés dans mon sein, & que vous ne suiviez pas mes commandemens, (k) je vous rejetterai, & je vous dirai : Retirez-vous de moi, je ne vous connais pas ; retirez-vous de moi, artisans d'iniquité.*

Il attribue ensuite ces paroles à JESUS-CHRIST : *Gardez votre chair chaste & le cachet immaculé, afin que vous receviez la vie éternelle.* (l)

Dans les *Constitutions apostoliques*, qui sont du second siècle, on trouve ces mots : JESUS-CHRIST a dit : *Soyez des agens de change honnêtes.*

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune n'est tirée des quatre Évangiles reconnus dans l'Église pour les seuls canoniques. Elles sont pour la plupart tirées de l'évangile selon les Hébreux, évangile traduit par *St Jérôme*, & qui est aujourd'hui regardé comme apocryphe.

St Clément le romain dit dans sa seconde épître : *Le Seigneur étant interrogé quand viendrait son règne, répondit : Quand deux feront un, quand ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera femelle, & quand il n'y aura ni femelle ni mâle.*

Ces paroles sont tirées de l'évangile selon les Egyptiens, & le texte est rapporté tout entier par *St Clément* d'Alexandrie. Mais à quoi pensait l'auteur de l'évangile égyptien &

(k) N°. 4.

(l) N°. 8.

St Clément lui-même ? Les paroles qu'il cite sont injurieuses à JESUS-CHRIST ; elles font entendre qu'il ne croyait pas que son règne advînt. Dire qu'une chose arrivera *quand deux seront un*, *quand le mâle sera femelle*, c'est dire qu'elle n'arrivera jamais. C'est comme nous disons, *la semaine des trois jeudis*, *les calendes grecques* : un tel passage est bien plus rabbinique qu'évangélique.

Il y eut aussi des *Actes des apôtres* apocryphes ; *St Epiphane* les cite. (*m*) C'est dans ces actes qu'il est rapporté que *St Paul* était fils d'un père & d'une mère idolâtres, & qu'il se fit juif pour épouser la fille de *Gamaliel* ; & qu'ayant été refusé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des disciples de JESUS. C'est un blasphème contre *St Paul*.

Des autres livres apocryphes du premier & du second siècles.

I.

LIVRE *d'Enoch*, *septième homme après Adam*, lequel fait mention de la guerre des anges rebelles sous leur capitaine *Semexia* contre les anges fidelles conduits par *Michaël*. L'objet de la guerre était de jouir des filles des hommes, comme il est dit à l'article *Ange*. (*n*)

(*m*) Chap. XXX, paragraphe 16.

(*n*) Il y a encore un autre livre d'*Enoch* chez les chrétiens d'Ethiopie, que *Peiresc*, conseiller au parlement de Provence, fit venir à très-grands frais ; il est d'un autre imposteur. Faut-il qu'il y en ait aussi en Ethiopie !

II.

Les actes de Ste Thècle & de St Paul écrits par un disciple nommé *Jean*, attaché à *St Paul*. C'est dans cette histoire que *Thècle* s'échappe des mains de ses persécuteurs pour aller trouver *St Paul*, déguisée en homme. C'est là qu'elle baptise un lion; mais cette aventure fut retranchée depuis. C'est là qu'on trouve le portrait de *Paul*, *staturâ brevi*, *calvastrum*, *cruribus curvis*, *surosum*, *superciliis junctis*, *naso aquilino*, *plenum gratiâ* DEI.

Quoique cette histoire ait été recommandée par *St Grégoire* de Nazianze, par *St Ambroise* & par *St Jean Chrysostome*, &c. elle n'a eu aucune considération chez les autres docteurs de l'Église.

III.

La prédication de Pierre. Cet écrit est aussi appelé *l'Évangile*, *la révélation de Pierre*. *St Clément* d'Alexandrie en parle avec beaucoup d'éloge; mais on s'aperçut bientôt qu'il était d'un faussaire qui avait pris le nom de cet apôtre.

IV.

Les Actes de Pierre, ouvrage non moins supposé.

V.

Le Testament des douze patriarches. On doute si ce livre est d'un juif ou d'un chrétien. Il est très-vraisemblable pourtant qu'il est d'un chrétien des premiers temps : car il est dit, dans le *Testament de Lévi*, qu'à la fin de la septième semaine il viendra des prêtres adonnés à l'idolâtrie, *bellatores*, *avari*, *scribæ iniqui*, *impudici*, *puerorum corruptores & pecorum*;

qu'alors il y aura un nouveau sacerdoce; que les cieux s'ouvriront; que la gloire du Très-haut, & l'esprit d'intelligence & de sanctification s'élèvera sur ce nouveau prêtre. Ce qui semble prophétiser JESUS-CHRIST.

V I.

La lettre d'Abgare, prétendu roi d'Edesse *à* JESUS-CHRIST, *& la réponse de* JESUS-CHRIST *au roi Abgare*. On croit qu'en effet il y avait du temps de *Tibère* un Toparque d'Edesse, qui avait passé du service des Perses à celui des Romains: mais son commerce épistolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimère.

V I I.

Les Actes de Pilate, les lettres de Pilate à Tibère sur la mort de JESUS-CHRIST. *La vie de Procula femme de Pilate.*

V I I I.

Les Actes de Pierre & de Paul; où l'on voit l'histoire de la querelle de *St Pierre* avec *Simon* le magicien: *Abdias*, *Marcel* & *Egésippe* ont tous trois écrit cette histoire. *St Pierre* dispute d'abord avec *Simon* à qui ressuscitera un parent de l'empereur *Néron*, qui venait de mourir; *Simon* le ressuscite à moitié, & *St Pierre* achève la résurrection. *Simon* vole ensuite dans l'air, *St Pierre* le fait tomber, & le magicien se casse les jambes. L'empereur *Néron*, irrité de la mort de son magicien, fait crucifier *St Pierre* la tête en bas, & fait couper la tête à *St Paul* qui était du parti de *St Pierre*.

I X.

Les Gestes du bienheureux Paul apôtre & docteur des nations. Dans ce livre, on fait demeurer

Paul à Rome deux ans après la mort de *Pierre*. L'auteur dit que quand on eut coupé tête à *Paul*, il en sortit du lait au lieu du ıg, & que *Lucina*, femme dévote, le enterrer à vingt milles de Rome, sur le emin d'Ostie, dans sa maison de campagne.

X.

Les Gestes du bienheureux apôtre André. auteur raconte que *St André* alla prêcher ns la ville des Mirmidons, & qu'il y baptisa us les citoyens. Un jeune homme, nommé *ostrate*, de la ville d'Amasée, qui est du moins us connue que celle de Mirmidons, vint dire x bienheureux *André* : « Je suis si beau que ma mère a conçu pour moi de la passion ; j'ai eu horreur pour ce crime exécrable, & j'ai pris la fuite ; ma mère en fureur m'accuse auprès du proconsul de la province de l'avoir voulu violer. Je ne puis rien répondre ; car j'aimerais mieux mourir que d'accuser ma mère. » Comme il parlait ainsi, les gardes ı proconsul vinrent se saisir de lui. *St André* :compagna l'enfant devant le juge, & plaida cause ; la mère ne se déconcerta point ; elle :cusa *St André* lui-même d'avoir engagé enfant à ce crime. Le proconsul aussitôt or-onne qu'on jette *St André* dans la rivière : ais l'apôtre ayant prié DIEU, il se fit un and tremblement de terre, & la mère mourut un coup de tonnerre.

Après plusieurs aventures de ce genre, l'au-ur fait crucifier *St André* à Patras.

X I.

Les Gestes de St Jacques le majeur. L'auteur fait condamner à la mort par le pontife

Abiathar à Jérusalem, & il baptise le greffier avant d'être crucifié.

XII.

Des Gestes de St Jean l'évangéliste. L'auteur raconte qu'à Ephèse dont *St Jean* était évêque, *Drusilla* convertie par lui ne voulut plus de la compagnie de son mari *Andronic*, & se retira dans un tombeau. Un jeune homme nommé *Callimaque*, amoureux d'elle, la pressa quelquefois dans ce tombeau même de condescendre à sa passion. *Drusilla*, pressée par son mari & par son amant, souhaita la mort, & l'obtint. *Callimaque*, informé de sa perte, fut encore plus furieux d'amour; il gagna par argent un domestique d'*Andronic*, qui avait les clefs du tombeau; il y court; il dépouille sa maîtresse de son linceuil, il s'écrie: « Ce que tu n'as » pas voulu m'accorder vivante, tu me l'ac- » corderas morte. » Et dans l'excès horrible de sa démence, il assouvit ses désirs sur ce corps inanimé. Un serpent sort à l'instant du tombeau; le jeune homme tombe évanoui, le serpent le tue; il en fait autant du domestique complice, & se roule sur son corps. *St Jean* arrive avec le mari; ils sont étonnés de trouver *Callimaque* en vie. *St Jean* ordonne au serpent de s'en aller; le serpent obéit. Il demande au jeune homme comment il est ressuscité? *Callimaque* répond qu'un ange lui était apparu & lui avait dit: « Il fallait que » tu mourusses pour revivre chrétien. » Il demanda aussitôt le baptême, & pria *St Jean* de ressusciter *Drusilla*. L'apôtre ayant sur le champ opéré ce miracle, *Callimaque* & *Drusilla* le supplièrent de vouloir bien aussi ressusciter

le domestique. Celui-ci, qui était un païen obstiné, ayant été rendu à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien; & en effet il remourut incontinent. Sur quoi *St Jean* dit qu'un mauvais arbre porte toujours de mauvais fruits.

Aristodème grand prêtre d'Ephèse, quoique frappé d'un tel prodige, ne voulut pas se convertir : il dit à *St Jean* : « Permettez que » je vous empoisonne, & si vous n'en mourez » pas, je me convertirai. » L'apôtre accepte la proposition ; mais il voulut qu'auparavant *Aristodème* empoisonnât deux éphésiens condamnés à mort. *Aristodème* aussitôt leur présenta le poison ; ils expirèrent sur le champ. *St Jean* prit le même poison, qui ne lui fit aucun mal. Il ressuscita les deux morts ; & le grand-prêtre se convertit.

St Jean ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, JESUS-CHRIST lui apparut, & lui dit : « Il est temps que tu viennes à mon festin avec tes frères. » Et bientôt après l'apôtre s'endormit en paix.

XIII.

L'Histoire des bienheureux Jacques le mineur, Simon & Jude frères. Ces apôtres vont en Perse, y exécutent des choses aussi incroyables que celles que l'auteur rapporte de *St André*.

XIV.

Les Gestes de St Matthieu apôtre & évangéliste. *St Matthieu* va en Ethiopie dans la grande ville de Nadaver : il y ressuscite le fils de la reine *Candace*, & il y fonde des églises chrétiennes.

XV.

Les Gestes du bienheureux Barthélemi dans l'Inde. Barthélemi va d'abord dans le temple

d'*Astarot*. Cette déesse rendait des oracles, & guérissait toutes les maladies ; *Barthélemi* la fait taire, & rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi *Polimius* dispute avec lui ; le démon déclare devant le roi qu'il est vaincu. *St Barthélemi* sacre le roi *Polimius* évêque des Indes.

XVI.

Les Gestes du bienheureux Thomas apôtre de l'Inde. St Thomas entre dans l'Inde par un autre chemin, & y fait beaucoup plus de miracles que *St Barthélemi* ; il est enfin martyrisé, & apparaît à *Xiphoro* & à *Susani*.

XVII.

Les Gestes du bienheureux Philippe. Il alla prêcher en Scythie. On voulut lui faire sacrifier à *Mars* ; mais il fit sortir un dragon de l'autel qui dévora les enfans des prêtres : il mourut à Hiérapolis à l'âge de quatre-vingt-sept ans. On ne sait quelle est cette ville ; il y en avait plusieurs de ce nom. Toutes ces histoires passent pour être écrites par *Abdias*, évêque de Babylone, & sont traduites par *Jules* africain.

XVIII.

A cet abus des saintes écritures on en a joint un moins révoltant, & qui ne manque point de respect au christianisme comme ceux qu'on vient de mettre sous les yeux du lecteur. Ce sont les liturgies attribuées à *St Jacques*, à *St Pierre*, à *St Marc*, dont le savant *Tillemont* a fait voir la fausseté.

XIX.

Fabricius met parmi les écrits apocryphes l'*Homélie* attribuée à *St Augustin*, *sur la manière dont se forma le Symbole* : mais il ne

prétend pas sans doute que le *Symbole*, que nous appelons *des apôtres*, en soit moins sacré & moins véritable. Il est dit dans cette homélie, dans *Rufin* & ensuite dans *Isidore*, que dix jours après l'ascension les apôtres étant renfermés ensemble de peur des Juifs, *Pierre* dit : *Je crois en* DIEU *le père tout-puissant.* André *Et en* JESUS-CHRIST *son fils.* Jacques, *Qui a été conçu du* SAINT-ESPRIT. Et qu'ainsi chaque apôtre ayant prononcé un article, le symbole fut entièrement achevé.

Cette histoire n'étant point dans les *Actes des apôtres*, on est dispensé de la croire ; mais on n'est pas dispensé de croire au Symbole dont les apôtres ont enseigné la substance. La vérité ne doit point souffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner.

XX.

Les Constitutions apostoliques. On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Constitutions des saints apôtres*, qui passaient autrefois pour être rédigées par *St Clément* le romain. La seule lecture de quelques chapitres suffit pour faire voir que les apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chapitre IX, on ordonne aux femmes de ne se laver qu'à la neuvième heure.

Au premier chapitre du second livre, on veut que les évêques soient savans : mais du temps des apôtres il n'y avait point d'hiérarchie, point d'évêques attachés à une seule église. Ils allaient instruire de ville en ville, de bourgade en bourgade ; ils s'appelaient *apôtres*, & non pas *évêques*, & sur-tout ils ne se piquaient pas d'être savans.

Au chapitre II de ce second livre, il est dit qu'un évêque ne doit avoir *qu'une femme qui ait grand soin de sa maison* : ce qui ne sert qu'à prouver qu'à la fin du premier, & au commencement du second siècle, lorsque la hiérarchie commença à s'établir, les prêtres étaient mariés.

Dans presque tout le livre les évêques sont regardés comme les juges des fidelles ; & l'on sait assez que les apôtres n'avaient aucune juridiction.

Il est dit au chapitre XXI, qu'il faut écouter les deux parties : ce qui suppose une juridiction établie.

Il est dit au chapitre XXVI : *L'évêque est votre prince, votre roi, votre empereur, votre Dieu en terre.* Ces expressions sont bien fortes pour l'humilité des apôtres.

Au chapitre XXVIII. Il faut dans les festins des agapes donner aux diacres le double de ce qu'on donne à une vieille : au prêtre le double de ce qu'on donne au diacre ; parce qu'ils sont les conseillers de l'évêque & la couronne de l'Église. Le lecteur aura une portion en l'honneur des prophètes, aussi-bien que le chantre & le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque chose, doivent s'adresser à l'évêque par le diacre.

Jamais les apôtres ne se sont servis d'aucun terme qui répondît à *laïque*, & qui marquât la différence entre les profanes & les prêtres.

Au chapitre XXXIV. « Il faut révérer l'évêque » comme un roi, l'honorer comme le maître, » lui donner vos fruits, les ouvrages de vos » mains, vos prémices, vos décimes, vos

» épargnes,

„ épargnes, les préſens qu'on vous a faits, „ votre froment, votre vin, votre huile, „ votre laine & tout ce que vous avez. » Cet article eſt fort.

Au chapitre LVII. « Que l'égliſe ſoit longue, „ qu'elle regarde l'Orient, qu'elle reſſemble à „ un vaiſſeau, que le trône de l'évêque ſoit „ au milieu; que le lecteur liſe les livres de „ *Moïſe*, de *Joſué*, des Juges, des Rois, des „ Paralipomènes, de *Job*, &c. ».

Au chapitre XVII du livre III. « Le baptême „ eſt donné pour la mort de JESUS, l'huile „ pour le SAINT-ESPRIT. Quand on nous „ plonge dans la cuve, nous mourons; quand „ nous en ſortons, nous reſſuſcitons *Le père* „ *eſt le* DIEU *de tout*. CHRIST eſt fils unique „ DIEU, fils aimé & ſeigneur de gloire. Le „ ſaint Souffle eſt *Paraclet* envoyé de CHRIST, „ docteur enſeignant, & prédicateur de „ CHRIST. »

Cette doctrine ſerait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chap. VII du livre V, on cite des vers des ſibylles ſur l'avénement de JESUS, & ſur la réſurrection. C'eſt là première fois que les chrétiens ſuppoſèrent des vers des ſibylles, ce qui continua pendant plus de trois cents années.

Au chap. XXVIII du livre VI, la pédéraſtie & l'accouplement avec les bêtes ſont défendus aux fidelles.

Au chap. XXIX, il eſt dit « qu'un mari & „ une femme ſont purs en ſortant du lit, quoi- „ qu'ils ne ſe lavent point. »

Au chap. V du liv. VIII, on trouve ces

mots : « DIEU *tout-puissant*, donne à l'évêque » par ton CHRIST la participation du St Esprit. »

Au chap. VI. « Recommandez-vous au seul » DIEU par JESUS-CHRIST: » ce qui n'exprime pas assez la divinité de notre Seigneur.

Au chap. XII, est la constitution de *Jacques* frère de *Zébédée.*

Au chap. XV. Le diacre doit prononcer tout haut, *inclinez-vous devant* DIEU *par le* CHRIST. Ces expressions ne sont pas aujourd'hui assez correctes.

XXI.

Les canons apostoliques. Le sixième canon ordonne qu'aucun évêque ni prêtre, ne se sépare de sa femme sous prétexte de religion ; que s'il s'en sépare il soit excommunié ; que s'il persévère il soit chassé.

Le VIIe, qu'aucun prêtre ne se mêle jamais d'affaires séculières.

Le XIXe, que celui qui a épousé les deux sœurs ne soit point admis dans le clergé.

Le XXIe & XXIIe, que les eunuques soient admis à la prêtrise, excepté ceux qui se sont coupé à eux-mêmes les génitoires. Cependant *Origène* fut prêtre malgré cette loi.

Le LVe, si un évêque ou un prêtre, ou un diacre, ou un clerc, mange de la chair où il y ait encore du sang, qu'il soit déposé.

Il est assez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les apôtres.

XXII.

Les reconnaissances de St Clément à Jacques frère du Seigneur, en dix livres, traduites du grec en latin par Rufin.

Ce livre commence par un doute ſur l'immortalité de l'ame ; *Utrumne ſit mihi aliqua vita poſt mortem ; an nihil omninò poſtea ſim futurus ?* (*o*) *St Clément* agité par ce doute, & voulant ſavoir ſi le monde était éternel, ou s'il avait été créé ; s'il y avait un Tartare & un Phlégéton, un *Ixion* & un *Tantale*, &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la négromancie ; mais ayant entendu parler de *St Barnabé* qui prêchait le chriſtianiſme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le temps que *Barnabé* célébrait une fête juive. Enſuite il rencontra *St Pierre* en Céſarée avec *Simon* le magicien & *Zachée*. Ils diſputèrent enſemble, & *St Pierre* leur raconta tout ce qui s'était paſſé depuis la mort de JESUS. *Clément* ſe fit chrétien, mais *Simon* demeura magicien.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on appelait la *Lune*, & en attendant qu'il l'épouſât, il propoſa à *St Pierre*, à *Zachée*, à *Lazare*, à *Nicodème*, à *Doſithée* & à pluſieurs autres, de ſe mettre au rang de ſes diſciples. *Doſithée* lui répondit d'abord par un grand coup de bâton ; mais le bâton ayant paſſé au travers du corps de *Simon* comme au travers de la fumée, *Doſithée* l'adora & devint ſon lieutenant : après quoi *Simon* épouſa ſa maîtreſſe, & aſſura qu'elle était la Lune elle-même deſcendue du ciel pour ſe marier avec lui.

Ce n'eſt pas la peine de pouſſer plus loin les reconnaiſſances de *St Clément*. Il faut ſeulement remarquer qu'au livre IX il eſt parlé des Chinois ſous le nom de *Séres*, comme

(*o*) N°. XVII & dans l'exorde.

des plus justes & des plus sages de tous les hommes ; après eux viennent les brachmanes, auxquels l'auteur rend la justice que toute l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de sobriété, de douceur & de justice.

XXIII.

La lettre de St Pierre à St Jacques, & la lettre de St Clément au même St Jacques, frère du Seigneur, gouvernant la sainte église des Hébreux à Jérusalem & toutes les églises. La lettre de *St Pierre* ne contient rien de curieux, mais celle de *St Clément* est très-remarquable : il prétend que *St Pierre* le déclara évêque de Rome avant sa mort, & son coadjuteur ; qu'il lui imposa les mains, & qu'il le fit asseoir dans sa chaire épiscopale, en présence de tous les fidelles. *Ne manquez pas*, lui dit-il, *d'écrire à mon frère Jacques dès que je serai mort.*

Cette lettre semble prouver qu'on ne croyait pas alors que *St Pierre* eût été supplicié, puisque cette lettre attribuée à *St Clément* aurait probablement fait mention du supplice de *St Pierre.* Elle prouve encore qu'on ne comptait pas *Clet* & *Anaclet* parmi les évêques de Rome.

XXIV.

Homélies de St Clément au nombre de dix-neuf. Il raconte dans sa première homélie ce qu'il avait déjà dit dans les *reconnaissances*, qu'il était allé chercher *St Pierre* avec *St Barnabé* à Césarée, pour savoir si l'âme est immortelle, & si le monde est éternel.

On lit dans la seconde homélie, numéro 38,

un passage bien plus extraordinaire ; c'est *St Pierre* lui-même qui parle de l'ancien testament, & voici comme il s'exprime :

« La loi écrite contient certaines choses
» fausses contre la loi de DIEU créateur du ciel
» & de la terre : c'est ce que le diable a fait
» pour une juste raison, & cela est arrivé aussi
» par le jugement de DIEU afin de découvrir
» ceux qui écouteraient avec plaisir ce qui est
» écrit contre lui, &c. &c. »

Dans la sixième homélie *St Clément* rencontre *Appion*, le même qui avait écrit contre les Juifs du temps de *Tibère*; il dit à *Appion*, qu'il est amoureux d'une égyptienne, & le prie d'écrire une lettre en son nom à sa prétendue maîtresse, pour lui persuader, par l'exemple de tous les dieux, qu'il faut faire l'amour. *Appion* écrit la lettre, & *St Clément* fait sa réponse au nom de l'égyptienne ; après quoi il dispute sur la nature des dieux.

XXV.

Deux épîtres de St Clément aux Corinthiens.

Il ne paraît pas juste d'avoir rangé ces épîtres parmi les apocryphes. Ce qui a pu engager quelques savans à ne les pas reconnaître, c'est qu'il y est parlé du *Phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans, & qui se brûle en Egypte dans la ville d'Héliopolis.* Mais il se peut très-bien faire que *St Clément* ait cru cette fable que tant d'autres croyaient, & qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avoit alors une grande dispute entre l'Église de Corinthe & celle de Rome. L'Église de Corinthe, qui se disait fondée la première, se gouvernait en commun ; il n'y

avait presque point de distinction entre les prêtres & les séculiers, encore moins entre les prêtres & l'évêque; tous avaient également voix délibérative; du moins plusieurs savans le prétendent. *St Clément* dit aux Corinthiens, dans sa première épître: « Vous qui avez jeté les » premiers fondemens de la sédition, soyez » soumis aux prêtres, corrigez-vous par la » pénitence, & fléchissez les genoux de votre » cœur; apprenez à obéir. » Il n'est point du tout étonnant qu'un évêque de Rome ait employé ces expressions.

C'est dans la seconde épître qu'on trouve encore cette réponse de JESUS-CHRIST que nous avons déjà rapportée, sur ce qu'on lui demandait quand viendrait son royaume des cieux. *Ce sera*, dit-il, *quand deux feront un, quand ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera femelle, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.*

XXVI.

Lettre de St Ignace le martyr à la Vierge Marie, & la réponse de la Vierge à St Ignace.

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST, *son dévot Ignace.*

« Vous deviez me consoler, moi néophyte » & disciple de votre *Jean*. J'ai entendu plusieurs choses admirables de votre JESUS, & » j'en ai été stupéfait; je désire de tout mon » cœur d'en être instruit par vous qui avez » toujours vécu avec lui en familiarité, & » qui avez su tous ses secrets. Portez-vous » bien & confortez les néophytes qui sont » avec moi de vous & par vous, *Amen.* »

RÉPONSE DE LA STE VIERGE,

à Ignace son disciple chéri.

L'humble servante de JESUS-CHRIST.

« TOUTES les choses que vous avez apprises » de *Jean* sont vraies ; croyez-les, persistez-y, » gardez votre vœu de christianisme, con- » formez-lui vos mœurs & votre vie ; je vien- » drai vous voir avec *Jean*, vous & ceux qui » sont avec vous. Soyez ferme dans la foi, » agissez en homme ; que la sévérité de la » persécution ne vous trouble pas ; mais que » votre esprit se fortifie, & s'exulte en DIEU » votre sauveur, *Amen.* »

On prétend que ces lettres sont de l'an 116 de notre ère vulgaire ; mais elles n'en sont pas moins fausses, & moins absurdes : ce serait même une insulte à notre sainte religion, si elles n'avaient pas été écrites dans un esprit de simplicité qui peut faire tout pardonner.

XXVII.

Fragmens des apôtres. On y trouve ce passage : » *Paul* homme de petite taille, au nez » aquilin, au visage angélique, instruit dans » le ciel, a dit à *Plantilla* la romaine avant » de mourir : Adieu, *Plantilla*, petite plante » de salut éternel, connais ta noblesse, tu es » plus blanche que la neige, tu es enregistrée » parmi les soldats de CHRIST, tu es héri- » tière du royaume céleste. » Cela ne méritait pas d'être réfuté.

XXVIII.

Onze apocalypses, qui sont attribuées aux patriarches & prophètes, à *St Pierre*, à *Cérinthe*, à *St Thomas*, à *St Etienne* protomartyr, deux à *St Jean*, différentes de la canonique, & trois à *St Paul*. Toutes ces apocalypses ont été éclypsées par celle de *Jean*.

XXIX.

Les visions, les préceptes & les similitudes d'Hermas.

Hermas paraît être de la fin du premier siècle.

Ceux qui traitent son livre d'apocryphe, sont obligés de rendre justice à sa morale. Il commence par dire que son père nourricier avait vendu une fille à Rome. *Hermas* reconnut cette fille après plusieurs années, & l'aima, dit-il, comme sa sœur : il la vit un jour se baigner dans le Tibre, il lui tendit la main, & la tira du fleuve ; & il disait dans son cœur : *Que je serais heureux, si j'avais une femme semblable à elle pour la beauté & pour les mœurs !*

Aussitôt le ciel s'ouvrit, & il vit tout d'un coup cette même femme, qui lui fit une révérence du haut du ciel, & lui dit : *Bonjour, Hermas*. Cette femme était l'Église chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conseils.

Un an après, l'esprit le transporta au même endroit où il avait vu cette belle femme, qui pourtant était une vieille ; mais sa vieillesse était fraîche ; & elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde, & que le monde avait été fait pour elle.

Le

Le livre des *préceptes* contient moins d'allégories ; mais celui des *similitudes* en contient beaucoup.

Un jour que je jeûnais, dit *Hermas*, & que j'étais assis sur une colline, rendant grâces à DIEU de tout ce qu'il avait fait pour moi, un berger vint s'asseoir à mes côtés, & me dit : Pourquoi êtes-vous venu ici de si bon matin ? C'est que je suis en station, lui répondis-je. Qu'est-ce qu'une station ? me dit le berger. C'est un jeûne. Et qu'est-ce que ce jeûne ? C'est ma coutume. *Allez*, me répliqua le berger, *vous ne savez ce que c'est que de jeûner, cela ne fait aucun profit à* DIEU ; *je vous apprendrai ce que c'est que le vrai jeûne agréable à la Divinité.* (p) *Votre jeûne n'a rien de commun avec la justice & la vertu. Servez* DIEU *d'un cœur pur ; gardez ses commandemens ; n'admettez dans votre cœur aucun désir coupable. Si vous avez toujours la crainte de* DIEU *devant les yeux, si vous vous abstenez de tout mal, ce sera-là le vrai jeûne, le grand jeûne dont* DIEU *vous saura gré.*

Cette piété philosophique & sublime est un des plus singuliers monumens du premier siècle. Mais ce qui est assez étrange, c'est qu'à la fin des *similitudes* le berger lui donne des filles très-affables, *valdè affabiles*, chastes & industrieuses pour avoir soin de sa maison ; & lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de DIEU sans ces filles qui figurent visiblement les vertus.

Ne poussons pas plus loin cette liste ; elle

(p) *Similit.* 5e, liv. III.

ferait immense si on voulait entrer dans tous les détails. Finissons par les sibylles.

XXX.

Les sibylles. Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive Église, c'est la prodigieuse quantité de vers attribués aux anciennes sibylles en faveur des mystères de la religion chrétienne. (q) *Diodore* de-Sicile n'en reconnaissait qu'une, qui fut prise dans Thèbes par les Epigones, & qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troye. De cette sibylle, c'est-à-dire, de cette prophéteffe, on en fit bientôt dix. Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains, & la sibylle *Erythrée* chez les Grecs.

Comme tous les oracles se rendaient en vers, toutes les sibylles ne manquèrent pas d'en faire; & pour donner plus d'autorité à ces vers, on les fit quelquefois en acrostiches. Plusieurs chrétiens qui n'avaient pas un zèle selon la science, non-seulement détournèrent le sens des anciens vers qu'on supposait écrits par les sibylles, mais ils en firent eux-mêmes, & qui pis est, en acrostiches. Ils ne songèrent pas que cet artifice pénible de l'acrostiche ne ressemble point du tout à l'inspiration & à l'enthousiasme d'une prophéteffe. Ils voulurent soutenir la meilleure des causes par la fraude la plus mal-adroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs, dont les lettres initiales signifiaient en grec, *Jesus, Christ, Fils, Sauveur*, & ces vers disaient qu'*avec cinq pains & deux poissons il nourrirait cinq mille hommes au désert, & qu'on ramas-*

(q) *Diodore*, livre IV.

sant les morceaux qui resteront, il remplirait douze paniers.

Le règne de mille ans, & la nouvelle Jérusalem céleste, que *Justin* avait vue dans les airs pendant quarante nuits, ne manquèrent pas d'être prédits par les sibylles.

Lactance, au quatrième siècle, recueillit presque tous les vers attribués aux sibylles, & les regarda comme des preuves convaincantes. Cette opinion fut tellement autorisée, & se maintint si long-temps, que nous chantons encore des hymnes dans lesquels le témoignage des sibylles est joint aux prédictions de *David*.

Solvet sæclum in favillâ,
Teste David cum sibyllâ.

Ne poussons pas plus loin la liste de ces erreurs ou de ces fraudes, on pourrait en rapporter plus de cent : tant le monde fut toujours composé de trompeurs & de gens qui aimèrent à se tromper. Mais ne recherchons point une érudition si dangereuse. Une grande vérité approfondie vaut mieux que la découverte de mille mensonges.

Toutes ces erreurs, toute la foule des livres apocryphes, n'ont pu nuire à la religion chrétienne; parce qu'elle est fondée, comme on sait, sur des vérités inébranlables. Ces vérités sont appuyées par une Église militante & triomphante, à laquelle DIEU a donné le pouvoir d'enseigner & de réprimer. Elle unit dans plusieurs pays l'autorité spirituelle & la temporelle. La prudence, la force, la richesse sont

ſes attributs ; & quoiqu'elle ſoit diviſée, quoique ſes diviſions l'aient enſanglantée, on la peut comparer à la république romaine, toujours agitée de diſcordes civiles, mais toujours victorieuſe.

APOINTÉ, DESAPOINTÉ.

SOIT que ce mot vienne du latin *punctum*, ce qui eſt très-vraiſemblable ; ſoit qu'il vienne de l'ancienne barbarie, qui ſe plaiſait fort aux *oins*, *ſoin*, *coin*, *loin*, *foin*, *hardouin*, *albouin*, *grouin*, *poing*, &c. il eſt certain que cette expreſſion, bannie aujourd'hui mal à propos du langage, eſt très-néceſſaire. Le naïf *Amiot*, & l'énergique *Montagne* s'en ſervent ſouvent. Il n'eſt pas même poſſible juſqu'à préſent d'en employer une autre. Je lui *apointai* l'hôtel des Urſins ; à ſept heures du ſoir je m'y rendis ; je fus *déſapointé.* Comment expliquerez-vous en un ſeul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Urſins à ſept heures du ſoir, & l'embarras de celui qui eſt venu & qui ne trouve perſonne ? A-t-il été trompé dans ſon attente ? Cela eſt d'une longueur inſupportable, & n'exprime pas préciſément la choſe. Il a été *déſapointé ;* il n'y a que ce mot. Servez-vous-en donc, vous qui voulez qu'on vous entende vîte ; vous ſavez que les circonlocutions ſont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire : *vous me devez cinq piéces de douze ſous*, quand vous pouvez dire : *vous me devez un écu.*

Les Anglais ont pris de nous ces mots

apointé, désapointé, ainsi que beaucoup d'autres expressions très-énergiques : ils se sont enrichis de nos dépouilles, & nous n'osons reprendre notre bien.

APOINTER, APOINTEMENT,

Termes du palais.

Ce sont procès par écrit. On *apointe* une cause, c'est-à-dire que les juges ordonnent que les parties produisent par écrit les faits & les raisons. Le Dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les jésuites, s'exprime ainsi : *Quand les juges veulent favoriser une mauvaise cause, ils sont d'avis de l'apointer au lieu de la juger.*

Ils espéraient qu'on apointerait leur cause dans l'affaire de leur banqueroute, qui leur procura leur expulsion. L'avocat qui plaidait contr'eux trouva heureusement leur explication du mot *apointer* ; il en fit part aux juges dans une de ses oraisons. Le parlement, plein de reconnaissance, n'apointa pas leur affaire ; il fut jugé à l'audience que tous les jésuites, à commencer par le père-général, restitueraient l'argent de la banqueroute avec dépens, dommages & intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient de trop dans le royaume ; & cet arrêt, qui était pourtant un *apointé*, eut son exécution avec grands applaudissemens du public.

APOSTAT.

C'EST encore une queſtion parmi les ſavans, ſi l'empereur *Julien* était en effet apoſtat, & s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de ſix ans lorſque l'empereur *Conſtance*, plus barbare encore que *Conſtantin*, fit égorger ſon père & ſon frère, & ſept de ſes couſins germains. A peine échappa-t-il à ce carnage avec ſon frère *Gallus*: mais il fut toujours traité très-durement par *Conſtance*. Sa vie fut long-temps menacée; il vit bientôt aſſaſſiner, par les ordres du tyran, le frère qui lui reſtait. Les ſultans turcs les plus barbares n'ont jamais ſurpaſſé, je l'avoue à regret, ni les cruautés, ni les fourberies de la famille Conſtantine. L'étude fut la ſeule conſolation de *Julien* dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il voyait en ſecret les plus illuſtres philoſophes qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il eſt bien probable qu'il ne ſuivit celle de ſon oncle *Conſtance* que pour éviter l'aſſaſſinat. *Julien* fut obligé de cacher ſon eſprit, comme avait fait *Brutus* ſous *Tarquin*. Il devait être d'autant moins chrétien, que ſon oncle l'avait forcé à être moine, & à faire les fonctions de lecteur dans l'égliſe. On eſt rarement de la religion de ſon perſécuteur, ſur-tout quand il veut dominer ſur la conſcience.

Une autre probabilité, c'eſt que dans aucun de ſes ouvrages il ne dit qu'il ait été chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion. Il leur parle

dans ses lettres comme s'il avait toujours été attaché au culte du sénat. Il n'est pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du taurobole, qu'on pouvait regarder comme une espèce d'expiation, ni qu'il eût voulu laver avec du sang de taureau ce qu'il appelait si malheureusemeut *la tache de son baptême*. C'était une dévotion païenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'association aux mystères de *Cérès*. En un mot, ni ses amis, ni ses ennemis ne rapportent aucun fait, aucun discours qui puissent prouver qu'il ait jamais cru au christianisme, & qu'il ait passé de cette croyance sincère à celle des dieux de l'empire. S'il est ainsi, ceux qui ne le traitent point d'apostat, paraissent très-excusables.

La saine critique s'étant perfectionnée, tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur *Julien* était un héros & un sage, un stoïcien égal à *Marc-Aurèle*. On condamne ses erreurs, on convient de ses vertus. On pense aujourd'hui comme *Prudentius* son contemporain, auteur de l'hymne *Salvete, flores martyrum*. Il dit de *Julien* :

Ductor fortissimus armis,
Conditor & legum celeberrimus : ore manuque
Consultor patriæ, sed non consultor habendæ
Religionis ; amans tercentum millia divûm.
Perfidus ille Deo, sed non est perfidus orbi.

Fameux par ses vertus, par ses lois, par la guerre,
Il méconnut son Dieu, mais il servit la terre.

Ses détracteurs sont réduits à lui donner des ridicules ; mais il avait plus d'esprit que ceux

qui le raillent. Un historien lui reproche, d'après *St Grégoire* de Nazianze, *d'avoir porté une barbe trop grande.* Mais, mon ami, si la nature la lui donna longue, pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte? *Il branlait la tête.* Tiens mieux la tienne. *Sa démarche était précipitée.* Souviens-toi que l'abbé d'*Aubignac* prédicateur du roi, sifflé à la comédie, se moque de la démarche & de l'air du grand *Corneille.* Oserais-tu espérer de tourner le maréchal de *Luxembourg* en ridicule, parce qu'il marchait mal, & que sa taille était irrégulière? Il marchait très-bien à l'ennemi. Laissons l'ex-jésuite *Patouillet* & l'ex-jésuite *Nonotte*, &c. appeler l'empereur *Julien*, *l'apostat.* Hé, gredins! son successeur chrétien, *Jovien*, l'appela *divus Julianus.*

Traitons cet empereur comme il nous a traités lui-même. (*a*) Il disait en se trompant: *Nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre; ils sont déjà assez malheureux d'errer dans la chose la plus importante.*

Ayons pour lui la même compassion, puisque nous sommes sûrs que la vérité est de de notre côté.

Il rendait exactement justice à ses sujets: rendons-la donc à sa mémoire. Des Alexandrins s'emportent contre un évêque chrétien, méchant homme, il est vrai, élu par une brigue de scélérats. C'était le fils d'un maçon, nommé *George Biordos.* (1) Ses mœurs étaient

(*a*) Lettres LII de l'empereur *Julien.*

(1) *Biord*, fils d'un maçon, a été évêque d'Anneci au 18e. siècle. Comme il ressemblait beaucoup à *George* d'Alexandrie, M. de *Voltaire* son diocésain s'est amusé à joindre au nom de l'évêque le surnom de *Biordos.*

plus basses que sa naissance ; il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute, & la superstition à tous les vices ; avare, calomniateur, persécuteur, imposteur, sanguinaire, séditieux, détesté de tous les partis ; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur *Julien* écrit aux Alexandrins sur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en père & en juge.

« Quoi ! au lieu de me réserver la connaissance de vos outrages, vous vous êtes laissés emporter à la colère, vous vous êtes livrés aux mêmes excès que vous reprochez à vos ennemis ! *George* méritait d'être traité ainsi ; mais ce n'était pas à vous d'être ses exécuteurs. Vous avez des lois, il fallait demander justice, &c. »

On a osé flétrir *Julien* de l'infame nom d'*intolérant & de persécuteur*, lui qui voulait extirper la persécution & l'intolérance. Relisez sa lettre cinquante-deuxième, & respectez sa mémoire. N'est-il déjà pas assez malheureux de n'avoir pas été catholique, & de brûler avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques, sans que nous l'insultions encore jusqu'au point de l'accuser d'intolérance ?

Des globes de feu qu'on a prétendu être sortis de la terre pour empêcher la réédification du temple de Jérusalem, sous l'empereur Julien.

Il est très-vraisemblable que lorsque *Julien* résolut de porter la guerre en Perse, il eut

besoin d'argent ; très-vraisemblable encore que les Juifs lui en donnèrent pour obtenir la permission de rebâtir leur temple détruit en partie par *Titus*, & dont il restait les fondemens, une muraille entière & la tour Antonia. Mais est-il si vraisemblable que des globes de feu s'élançassent sur les ouvrages & sur les ouvriers, & fissent discontinuer l'entreprise ?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les historiens racontent ?

1°. Comment se peut-il faire que les Juifs commençassent par détruire (comme on le dit) les fondemens du temple qu'ils voulaient & qu'ils devaient rebâtir à la même place ? Le temple devait être nécessairement sur la montagne Moria. C'était là que *Salomon* l'avait élevé ; c'était là qu'*Hérode* l'avait rebâti avec beaucoup plus de solidité & de magnificence, après avoir préalablement élevé un beau théâtre dans Jérusalem, & un temple à *Auguste* dans Césarée. Les fondations de ce temple agrandi par *Hérode*, avaient jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur, au rapport de *Josephe*. Serait-il possible que les Juifs eussent été assez insensés, du temps de *Julien*, pour vouloir déranger ces pierres qui étaient si bien préparées à recevoir le reste de l'édifice, & sur lesquelles on a vu depuis les mahométans bâtir leur mosquée ? (*b*) Quel homme fut jamais assez fou, assez stupide pour se priver ainsi à grands frais & avec une peine extrême du plus grand avantage qu'il pût rencontrer sous ses yeux & sous ses mains ? Rien n'est plus incroyable.

(*b*) *Omar* ayant pris Jérusalem, y fit bâtir une mosquée sur les fondemens mêmes du temple d'*Hérode* &

2°. Comment des éruptions de flammes seraient-elles sorties du sein de ces pierres ? Il se pourrait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voisinage : ils sont fréquens en Syrie ; mais que de larges quartiers de pierres aient vomi des tourbillons de feu ! ne faut-il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité ?

3°. Si ce prodige, ou si un tremblement de terre, qui n'est pas un prodige, était effectivement arrivé, l'empereur *Julien* n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit qu'il a eu intention de rebâtir ce temple ? N'aurait-on pas triomphé de son témoignage ? N'est-il pas au contraire infiniment probable qu'il changea d'avis ? cette lettre ne contient-elle pas ces mots : « Que diront les Juifs de leur temple » qui a été détruit trois fois, & qui n'est point » encore rebâti ? ce n'est point un reproche » que je leur fais, puisque j'ai voulu moi-» même relever ses ruines ; je n'en parle que » pour montrer l'extravagance de leurs pro-» phètes qui trompaient de vieilles femmes » imbécilles. » *Quid de templo suo dicent, quod, cùm tertiò sit eversum, nondum ad hodiernam usquè diem instauratur? Hæc ego, non ut illis exprobrarem, in medium adduxi, utpote qui templum illud tanto intervallo à ruinis excitare*

de *Salomon* ; & ce nouveau temple fut consacré au même DIEU que *Salomon* avait adoré avant qu'il fût idolâtre, au DIEU d'*Abraham* & de *Jacob*, que JESUS-CHRIST avait adoré quand il fut à Jérusalem, & que les musulmans reconnaissent. Ce temple subsiste encore ; il ne fut jamais entièrement démoli : mais il n'est permis ni aux Juifs ni aux chrétiens d'y entrer ; ils n'y entreront que quand les Turcs en seront chassés.

voluerim ; sed ideò commemoravi, ut ostenderem delirasse prophetas istos quibus cum stolidis aniculis negotium erat.

N'est-il pas évident que l'empereur ayant fait attention aux prophéties juives, que le temple serait rebâti plus beau que jamais, & que toutes les nations y viendraient adorer, crut devoir révoquer la permission de relever cet édifice ? La probabilité historique serait donc, par les propres paroles de l'empereur, qu'ayant malheureusement en horreur les livres juifs, ainsi que les nôtres, il avait enfin voulu faire mentir les prophètes juifs.

L'abbé de *la Blétrie*, historien de l'empereur *Julien*, n'entend pas comment le temple de Jérusalem fut détruit trois fois. Il dit (*c*) qu'apparemment *Julien* compte pour une troisième destruction la catastrophe arrivée sous son règne. Voilà une plaisante destruction que des pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer ! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le temple bâti par *Salomon*, reconstruit par *Zorobabel*, détruit entièrement par *Hérode*, rebâti par *Hérode* même avec tant de magnificence, ruiné enfin par *Titus*, fait manifestement trois temples détruits ? Le compte est juste. Il n'y a pas là de quoi calomnier *Julien*. (*d*)

L'abbé de *la Blétrie* le calomnie assez en disant qu'il n'avait que (*e*) *des vertus appa-*

(*c*) Page 399.

(*d*) *Julien* pouvait même compter quatre destructions du temple, puisqu'*Antiochus Eupator* en fit abattre tous les murs.

(*e*) Préface de *la Blétrie*.

rentes & des vices réels; mais *Julien* n'était ni hypocrite, ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni ivrogne, ni débauché, ni paresseux, ni vindicatif. Quels étaient donc ses vices ?

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on se sert pour persuader que des globes de feu sortirent des pierres. *Ammien Marcellin*, auteur païen & non suspect, l'a dit. Je le veux; mais cet *Ammien* a dit aussi que lorsque l'empereur voulut sacrifier dix boeufs à ses dieux pour sa première victoire remportée contre les Perses, il en tomba neuf par terre avant d'être présentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire ? faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que *Tite-Live* rapporte ?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falsifié le texte d'*Ammien Marcellin* ? serait-ce la première fois qu'on aurait usé de cette supercherie ?

Je m'étonne que vous n'ayez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers aperçurent sur leurs corps quand ils allèrent se coucher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait est que le temple des Juifs ne fut point rebâti, & ne le sera point, à ce qu'on présume. Tenons-nous-en là, & ne cherchons point des prodiges inutiles. *Globi flammarum*, des globes de feu ne sortent ni de la pierre ni de la terre. *Ammien* & ceux qui l'ont cité n'étaient pas physiciens. Que l'abbé de *la Blétrie* regarde seulement le feu de la St Jean, il verra que la flamme monte toujours en pointe ou en onde, & qu'elle ne se forme jamais en

globe. Cela seul suffit pour détruire la sottise dont il se rend le défenseur avec une critique peu judicieuse & une hauteur révoltante.

Au reste la chose importe fort peu. Il n'y a rien là qui intéresse la foi & les mœurs ; & nous ne cherchons ici que la vérité historique. (*f*)

APOTRES.

Leurs vies, leurs femmes, leurs enfans.

APRÈS l'article *Apôtre* de l'Encyclopédie, lequel est aussi savant qu'orthodoxe, il reste bien peu de chose à dire ; mais on demande souvent : Les apôtres étaient-ils mariés ? ont-ils eu des enfans ? que sont devenus ces enfans ? où les apôtres ont-ils vécu ? où ont-ils écrit ? où sont-ils morts ? ont-ils eu un district ? ont-ils exercé un ministère civil ? avaient-ils une juridiction sur les fidelles ? étaient-ils évêques ? y avait-il une hiérarchie ? des rites, des cérémonies ?

I.

Les Apôtres étaient-ils mariés ?

IL existe une lettre attribuée à *St Ignace le martyr*, dans laquelle sont ces paroles décisives : « Je me souviens de votre sainteté » comme d'*Elie*, de *Jérémie*, de *Jean-Baptiste*, » des disciples choisis, *Timothée*, *Titus*,

(*f*) Voyez *Julien le philosophe*.

„ *Evodius*, *Clément*, qui ont vécu dans la
„ chasteté : mais je ne blâme point les autres
„ bienheureux qui ont été liés par le mariage ;
„ & je souhaite d'être trouvé digne de DIEU,
„ en suivant leurs vestiges dans son règne,
„ à l'exemple d'*Abraham*, d'*Isaac*, de *Jacob*,
„ de *Joseph*, d'*Isaïe*, des autres prophètes tels
„ que *Pierre* & *Paul*, & des autres apôtres
„ qui ont été mariés. „

Quelques savans ont prétendu que le nom de *St Paul* est interpolé dans cette lettre fameuse ; cependant *Turrien*, & tous ceux qui ont vu les lettres de *St Ignace* en latin dans la bibliothèque du Vatican, avouent que le nom de *St Paul* s'y trouve. (*a*) Et *Baronius* ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits grecs : *non negamus in quibusdam græcis codicibus* ; mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des grecs modernes.

Il y avait dans l'ancienne bibliothèque d'Oxford un manuscrit des lettres de *St Ignace* en grec, où ces mots se trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford (*b*) par *Cromwell*. Il en reste encore un latin dans la même bibliothèque ; les mots *Pauli & apostolorum* y sont effacés, mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caractères.

Il est certain que ce passage existe dans plusieurs éditions de ces lettres. Cette dispute sur le mariage de *St Paul* est peut-être assez

(*a*) 3e. *Baronius*, anno 57.

(*b*) Voyez *Cotelier*, tome II, page 242.

frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, si les autres apôtres l'ont été ? Il n'y a qu'à lire sa première Épître aux Corinthiens, (c) pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres : " N'avons-nous pas droit de „ manger & de boire chez vous ? n'avons- „ nous pas droit d'y amener notre femme, „ notre sœur, comme les autres apôtres, & „ les frères du Seigneur, & *Céphas* ? serions- „ nous donc les seuls *Barnabé* & moi qui n'au- „ rions pas ce pouvoir ? Qui va jamais à la „ guerre à ses dépens ? (*d*) „

Il est clair par ce passage que tous les apôtres étaient mariés aussi-bien que *St Pierre*. Et *St Clément* d'Alexandrie déclare (*e*) positivement que *St Paul* avait une femme.

La discipline romaine a changé : mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre usage dans les premiers temps. (Voyez *Constitutions apostoliques* au mot *Apocryphe*.)

II.

Des enfans des Apôtres.

On a très-peu de notions sur leurs familles. *St Clément* d'Alexandrie dit (*f*) que *Pierre*

(*c*) Chap. IX, verſ. 5 & 6.

(*d*) Qui ? les anciens Romains qui n'avaient point de paye ; les Grecs, les Tartares destructeurs de tant d'empires ; les Arabes ; tous les peuples conquérans.

(*e*) Stromat. liv. III.

(*f*) Stromat. liv. VII ; & *Eusèbe*, liv. III, ch. XXX.

eut

eut des enfans ; que *Philippe* eut des filles, & qu'il les maria.

Les *Actes des Apôtres* (*g*) spécifient *St Philippe* dont les quatre filles prophétisaient. On croit qu'il y en eut une de mariée, & que c'est *Ste Hermione*.

Eusèbe rapporte (*h*) que *Nicolas*, choisi par les apôtres pour coopérer au saint ministère avec *St Etienne*, avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les apôtres lui ayant reproché sa jalousie, il s'en corrigea, leur amena sa femme, & leur dit : *Je suis prêt à la céder ; que celui qui la voudra l'épouse.* Les apôtres n'acceptèrent point sa proposition. Il eut de sa femme un fils & des filles.

Cléophas, selon *Eusèbe* & *St Epiphane*, était frère de *St Joseph*, & père de *St Jacques le mineur* & de *St Jude*, qu'il avait eus de *Marie*, sœur de la Ste Vierge. Ainsi *St Jude* l'apôtre était cousin germain de JESUS-CHRIST.

Egésippe, cité par *Eusèbe*, dit que deux petits-fils de *St Jude* furent déférés à l'empereur *Domitien*, (*i*) comme descendans de *David*, & ayant un droit incontestable au trône de Jérusalem. *Domitien* craignant qu'ils ne se servissent de ce droit, les interrogea lui-même ; ils exposèrent leur généalogie ; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune ; ils répondirent qu'ils possédaient trente-neuf arpens de terre, lesquels payaient tribut, & qu'ils tra-

(*g*) Act. chap. XXI.

(*h*) *Eusèbe*, liv. III, chap. XXIX.

(*i*) *Eusèbe*, liv. III, chap. XX.

vaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de JESUS-CHRIST; ils dirent que ce ferait à la fin du monde. Après quoi *Domitien* les laiffa aller en paix : ce qui prouverait qu'il n'était pas perfécuteur.

Voilà, fi je ne me trompe, tout ce qu'on fait des enfans des apôtres.

III.

Où les Apôtres ont-ils vécu ? où font-ils morts ?

SELON *Eusèbe*, (*k*) *Jacques, furnommé le jufte*, frère de JESUS-CHRIST, fut d'abord placé le premier *fur le trône épifcopal* de la ville de Jérufalem ; ce font fes propres mots. Ainfi, felon lui, le premier évêché fut celui de Jérufalem, fuppofé que les Juifs connuffent le nom d'*évêque*. Il paraiffait en effet bien vraifemblable que le frère de JESUS fût le premier après lui, & que la ville même où s'était opéré le miracle de notre falut, fût la métropole du monde chrétien. A l'égard du *trône épifcopal*, c'eft un terme dont *Eusèbe* fe fert par anticipation. On fait affez qu'alors il n'y avait ni trône ni fiège.

Eusèbe ajoute, d'après *St Clément*, que les autres apôtres ne conteftèrent point à *St Jacques* l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'Afcenfion. *Le Seigneur*, dit-il, *avait donné à Jacques, furnommé le jufte, à Jean & à Pierre le don de la fcience;*

(*k*) Eusèbe, liv. III.

paroles bien remarquables. *Eusèbe* nomme *Jacques* le premier, *Jean* le second. *Pierre* ne vient ici que le dernier; il semble juste que le frère & le disciple bien-aimé de JESUS passent avant celui qui l'a renié. L'Église grecque toute entière, & tous les réformateurs demandent où est la primauté de *Pierre?* Les catholiques romains répondent : S'il n'est pas nommé le premier chez les pères de l'Eglise, il l'est dans les *Actes des Apôtres*. Les Grecs & les autres répliquent qu'il n'a pas été le premier évêque; & la dispute subsistera autant que ces Églises.

St Jacques, ce premier évêque de Jérusalem, frère du Seigneur, continua toujours à observer la loi mosaïque. Il était récabite, ne se fesant jamais raser, marchant pieds nus, allant se prosterner dans le temple des Juifs deux fois par jour, & surnommé par les Juifs *Oblia*, qui signifie *le juste*. Enfin ils s'en rapportèrent à lui pour savoir qui était JESUS-CHRIST : (*l*) mais ayant répondu que JESUS était *le fils de l'homme assis à la droite de* DIEU, *& qu'il viendrait dans les nuées*, il fut assommé à coups de bâton. C'est de *saint Jacques le mineur* que nous venons de parler.

St Jacques le majeur était son oncle, frère de *saint Jean* l'évangéliste, fils de *Zébédée* & de *Salomé*. (*m*) On prétend qu'*Agrippa*, roi des Juifs, lui fit couper la tête à Jérusalem.

St Jean resta dans l'Asie, & gouverna l'Église

(*l*) *Eusèbe*, *Epiphane*, *Jérôme*, *Clément* d'Alexandrie.

(*m*) *Eusèbe*, liv. III.

d'Ephèse, où il fut, dit-on, enterré. (n)

St André, frère de *St Pierre*, quitta l'école de *St Jean-Baptiste* pour celle de JESUS-CHRIST. On n'est pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares ou dans Argos. Mais pour trancher la difficulté, on a dit que c'était dans l'Epire. Personne ne sait où il fut martyrisé, ni même s'il le fut. Les actes de son martyre sont plus que suspects aux savans; les peintres l'ont toujours représenté sur une croix en sautoir, à laquelle on a donné son nom: c'est un usage qui a prévalu sans qu'on en connaisse la source.

St Pierre prêcha aux Juifs dispersés dans le Pont, la Bithynie, la Cappadoce, dans Antioche, à Babylone. Les *Actes des Apôtres* ne parlent point de son voyage à Rome. *St Paul* même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. *St Justin* est le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, sur lequel les savans ne s'accordent pas. *St Irénée*, après *St Justin*, dit expressément que *St Pierre* & *St Paul* vinrent à Rome, & qu'ils donnèrent le gouvernement à *St Lin*. C'est encore là une nouvelle difficulté. S'ils établirent *St Lin* pour inspecteur de la société chrétienne naissante à Rome, on infère qu'ils ne la conduisirent pas; & qu'ils ne restèrent point dans cette ville.

La critique a jeté sur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que *St Pierre* vint à Rome sous *Néron*, & qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, est insoutenable,

(n) *Eusèbe*, liv. III.

puisque *Néron* ne régna que treize années. La chaise de bois qui est enchâssée dans l'église à Rome, ne peut guère avoir appartenu à *St Pierre*; le bois ne dure pas si long-temps; & il n'est pas vraisemblable que *St Pierre* ait enseigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée, puisqu'il est avéré que les juifs de Rome étaient les ennemis violens des disciples de JESUS-CHRIST.

La plus forte difficulté, peut-être, est que *St Paul* dans son épître écrite de Rome aux Colossiens, (*o*) dit positivement qu'il n'a été secondé que par *Aristarque*, *Marc*, & un autre qui portait le nom de *Jesus*. Cette objection a paru insoluble aux plus savans hommes.

Dans sa lettre aux Galates, il dit (*p*) *qu'il obligea Jacques, Céphas & Jean qui étaient colonnes*, à reconnaître aussi pour colonnes lui & *Barnabé*. S'il place *Jacques* avant *Céphas*, *Céphas* n'était donc pas le chef. Heureusement ces disputes n'entament pas le fond de notre sainte religion. Que *St Pierre* ait été à Rome ou non, JESUS-CHRIST n'en est pas moins fils de DIEU & de la vierge *Marie*, & n'en est pas moins ressuscité il n'en a pas moins recommandé l'humilité, & la pauvreté qu'on néglige, il est vrai, mais sur lesquelles on ne dispute pas.

Nicéphore Caliste, auteur du quatorzième siècle, dit que *Pierre était menu, grand & droit, le visage long & pâle, la barbe & les cheveux épars, courts & crépus, les yeux noirs,*

(*o*) Coloss. ch. IV, vers. 10 & 11.

(*p*) Chap. II, vers. 9.

le nez long, plutôt camus que pointu. C'est ainsi que dom *Calmet* traduit ce passage. Voyez son *Dictionnaire de la Bible.*

St Barthélemi, mot corrompu de *Bar-Ptolomaios*, (*q*) fils de *Ptolomée.* Les *actes des apôtres* nous apprennent qu'il était de Galilée. *Eusèbe* prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie heureuse, dans la Perse & dans l'Abissinie. On croit que c'était le même que *Nathanaël.* On lui attribue un évangile; mais tout ce qu'on a dit de sa vie & de sa mort est très-incertain. On a prétendu qu'*Astyage*, frère de *Polémon* roi d'Arménie, le fit écorcher vif; mais cette histoire est regardée comme fabuleuse par tous les bons critiques.

St Philippe. Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingts-sept ans, & mourut paisiblement sous *Trajan.*

St Thomas-Didyme. *Origène*, cité par *Eusèbe*, dit qu'il alla prêcher aux Mèdes, aux Perses, aux Caramaniens, aux Bactriens & aux mages, comme si les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il baptisa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un soufflet à *St Thomas*, fut dévoré par un lion. Des auteurs portugais assurent qu'il fut martyrisé à Méliapour, dans la presqu'île de l'Inde. L'Église grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, & que de là on porta son corps à Edesse. Ce qui fait croire encore à quelques moines qu'il

(*q*) Nom grec & hébreu, ce qui est singulier, & ce qui a fait croire que tout fut écrit par des Juifs hellénistes loin de Jérusalem.

alla dans l'Inde, c'eſt qu'on y trouva, vers la côte d'Ormus, à la fin du quinzième ſiècle, quelques familles neſtoriennes établies par un marchand de Mozoul nommé *Thomas*. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, appelé *Gondafer*; mais les ſavans rejettent toutes ces hiſtoires.

St Mathias. On ne ſait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzième ſiècle, par un moine de l'abbaye de St Mathias de Trèves, qui diſait la tenir d'un juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

St Matthieu. Si l'on en croit *Rufin*, *Socrate*, *Abdias*, il prêcha & mourut en Ethiopie. *Héracléon* le fait vivre long-temps, & mourir d'une mort naturelle; mais *Abdias* dit qu'*Hirtacus* roi d'Ethiopie, frère d'*Eglipus*, voulant épouſer ſa nièce *Iphigénie*, & n'en pouvant obtenir la permiſſion de *St Matthieu*, lui fit trancher la tête, & mit le feu à la maiſon d'*Iphigénie*. Celui à qui nous devons l'évangile le plus circonſtancié que nous ayons, méritait un meilleur hiſtorien qu'*Abdias*.

St Simon Cananéen, qu'on fête communément avec *St Jude*. On ignore ſa vie. Les Grecs modernes diſent qu'il alla prêcher dans la Lybie & de là en Angleterre. D'autres le font martyriſer en Perſe.

St Thadée ou *Lébée*, le même que *St Jude*, que les Juifs appellent, dans St Matthieu, (r) *frère de* JESUS-CHRIST; & qui, ſelon *Eusèbe*, était ſon couſin-germain. Toutes ces relations, la plupart incertaines & vagues, ne

(r) Matth. ch. XIII, verſ. 55.

nous éclairent point sur la vie des apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curiosité, il reste assez pour notre instruction.

Des quatre évangiles choisis parmi les cinquante-quatre qui furent composés par les premiers chrétiens, il y en a deux qui ne sont point faits par des apôtres.

St Paul n'était pas un des douze apôtres; & cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement du christianisme. C'était le seul hommes de lettres qui fût parmi eux. Il avait étudié dans l'école de *Gamaliel. Festus* même, gouverneur de Judée, lui reproche qu'il est trop savant; & ne pouvant comprendre les sublimités de sa doctrine, il lui dit: (*s*) Tu es fou, *Paul*; tes grandes études t'ont conduit à la folie. *Insanis, Paule; multæ te litteræ ad insaniam convertunt.*

Il se qualifie *envoyé*, dans sa première épître aux Corinthiens. (*t*) « Ne suis-je pas libre, ne » suis-je pas apôtre? n'ai-je pas vu notre » Seigneur? n'êtes-vous pas mon ouvrage en » notre Seigneur? Quand je ne serais pas » apôtre à l'égard des autres, je le suis à votre » égard........ Sont-ils ministres du CHRIST? » Quand on devrait m'accuser d'impudence, je » le suis encore plus. »

Il se peut en effet qu'il eût vu JESUS, lorsqu'il étudiait à Jérusalem sous *Gamaliel*. On peut dire cependant que ce n'était point une raison qui autorisât son apostolat. Il n'avait point été au rang des disciples de JESUS; au

(*s*) Act. chap. XXVI.

(*t*) Ire aux Corint. ch. XI.

contraire

contraire, il les avait persécutés ; il avait été complice de la mort de *St Etienne*. Il est étonnant qu'il ne justifie pas plutôt son apostolat volontaire par le miracle que fit depuis JESUS-CHRIST en sa faveur, par la lumière céleste qui lui apparut en plein midi, qui le renversa de cheval ; & par son enlèvement au troisième ciel.

St Epiphane cite des *Actes des apôtres* (*u*) qu'on croit composés par les chrétiens nommés *ébionites* ou *pauvres*, & qui furent rejetés par l'Église ; actes très-anciens à la vérité, mais pleins d'outrages contre *St Paul*.

C'est là qu'il est dit que *St Paul* était né à Tarsis de parens idolâtres ; *utroque parente gentili procreatus* ; & qu'étant venu à Jérusalem, où il resta quelque temps, il voulut épouser la fille de *Gamaliel* ; que dans ce dessein, il se rendit prosélyte juif & se fit circoncire ; mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvée vierge) la colère le fit écrire contre la circoncision, le sabbat & toute la loi.

Cùmque Hierosolymam accessisset, & ibidem aliquandiù mansisset, pontificis filiam ducere in animum induxisse, & eam ob rem proselytum factum, atque circumcisum esse, postea quod virginem eam non accepisset, succensuisse, & adversus circumcisionem ac sabbathum totamque legem scripsisse.

Ces paroles injurieuses font voir que ces premiers chrétiens, sous le nom de *pauvres*, étaient attachés encore au sabbat & à la circoncision,

(*u*) *Héréfies*, liv. XXX, §. 6.

se prévalant de la circoncision de JESUS-CHRIST, & de son observance du sabbat ; qu'ils étaient ennemis de *St Paul* ; qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverser. En un mot ils étaient hérétiques ; & en conséquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation sur leurs ennemis, emportement trop ordinaire à l'esprit de parti & de superstition.

Aussi *St Paul* les traite-t-il de faux apôtres, d'ouvriers trompeurs, & les accable d'injures ; (*x*) il les appelle *chiens* dans sa lettre aux habitans de Philippes. (*y*)

St Jérôme prétend (*z*) qu'il était né à Giscala, bourg de Galilée, & non à Tarsis. D'autres lui contestent sa qualité de citoyen romain, parce qu'il n'y avait alors de citoyen romain ni à Tarsis, ni à Galgala ; & que Tarsis ne fut colonie romaine qu'environ cent ans après. Mais il en faut croire les *Actes des apôtres*, qui sont inspirés par le St Esprit, & qui doivent l'emporter sur le témoignage de *St Jérôme*, tout savant qu'il était.

Tout est intéressant de *St Pierre* & de *St Paul*. Si *Nicéphore* nous a donné le portrait de l'un, les *Actes de Ste Thècle*, qui, bien que non canoniques, sont du premier siècle, nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était, disent ces actes, de petite taille, chauve, les cuisses tortues, la jambe grosse, le nez aquilin, les sourcils joints, plein de la grâce du Seigneur. *Staturâ brevi*, &c.

(*x*) Seconde épît. aux Corinth. ch. XI, v. 13.

(*y*) Ch. III, v. 2.

(*z*) *St. Jérôme*, épître à *Philémon*.

Au reste, ces *Actes de St Paul & de Ste Thècle* rent composés, selon *Tertullien*, par un iatique, disciple de *Paul* lui-même, qui les it d'abord sous le nom de l'apôtre, & qui en it repris & même déposé, c'est-à-dire exclus e l'assemblée; car la hiérarchie n'étant pas ncore établie, il n'y avait pas de déposition roprement dite.

IV.

Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les apôtres & les premiers disciples?

Il paraît qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des esséniens, des récabites, des thérapeutes, des disciples de *Jean*, & surtout de JESUS-CHRIST qui la recommande plus d'une fois.

St Barnabé, qui n'était pas un des douze apôtres, donne sa voix avec eux. *St Paul*, qui était encore moins apôtre choisi du vivant de JESUS, non-seulement est égal à eux, mais il a une sorte d'ascendant; il tance rudement *St Pierre*.

On ne voit parmi eux aucun supérieur quand ils sont assemblés. Personne ne préside, pas même tour à tour. Ils ne s'appellent point d'abord évêques. *St Pierre* ne donne le nom d'*évêque*, ou l'épithète équivalente, qu'à JESUS-CHRIST, qu'il appelle *le surveillant des âmes*. (*a*) Ce nom de *surveillant*, d'*évêque*, est donné ensuite indifféremment aux anciens, que nous

(*a*) Epît. Ire, ch. II.

appelons *prêtres* ; mais nulle cérémonie ; nulle dignité, nulle marque distinctive de prééminence.

Les anciens ou vieillards sont chargés de distribuer les aumônes. Les plus jeunes sont élus à la pluralité des voix, (*b*) pour *avoir soin des tables*, & ils sont au nombre de sept : ce qui contraste évidemment des repas de communauté. (*c*)

De juridiction, de puissance, de commandement, on n'en voit pas la moindre trace.

Il est vrai qu'*Ananiah* & *Saphira* sont mis à mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à *St Pierre* ; pour en avoir retenu une petite partie dans la vue de subvenir à leurs besoins pressans ; pour ne l'avoir pas avoué ; pour avoir corrompu, par un petit mensonge, la sainteté de leurs largesses ; mais ce n'est pas *St Pierre* qui les condamne. Il est vrai qu'il devine la faute d'*Ananiah* ; il la lui reproche ; il lui dit : (*d*) *Vous avez menti au St Esprit*, & *Ananiah* tombe mort. Ensuite *Saphira* vient, & *Pierre* au lieu de l'avertir l'interroge ; ce qui semble une action de juge. Il la fait tomber dans le piége en lui disant : *Femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ*. La femme répond comme son mari. Il est étonnant qu'en arrivant sur le lieu, elle n'ait pas su la mort de son époux, que personne ne l'en ait avertie ; qu'elle n'ait pas vu dans l'assemblée l'effroi & le tu-

(*b*) Actes ch. VI, vers. 2.

(*c*) Voyez l'article *Eglise*.

(*d*) Actes chap. V.

multe qu'une telle mort devait causer, & surtout la crainte mortelle que la justice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il est étrange que cette femme n'ait pas rempli la maison de ses cris, & qu'on l'ait interrogée paisiblement comme dans un tribunal sévère, où les huissiers contiennent tout le monde dans le silence. Il est encore plus étonnant que *St Pierre* lui ait dit : *Femme, vois-tu les pieds de ceux qui ont porté ton mari en terre ; ils vont t'y porter.* Et dans l'instant la sentence est exécutée. Rien ne ressemble plus à l'audience criminelle d'un juge despotique.

Mais il faut considérer que *St-Pierre* n'est ici que l'organe de JESUS-CHRIST & du St Esprit ; que c'est à eux qu'*Ananiah* & sa femme ont menti ; & que ce sont eux qui les punissent par une mort subite ; que c'est même un miracle fait pour effrayer tous ceux qui en donnant leurs biens à l'Église, & qui en disant qu'ils ont tout donné, retiendront quelque chose pour des usages profanes. Le judicieux dom *Calmet* fait voir combien les pères & les commentateurs diffèrent sur le salut de ces deux premiers chrétiens, dont le péché consistait dans une simple réticence, mais coupable.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les apôtres n'avaient aucune juridiction, aucune puissance, aucune autorité que celle de la persuasion, qui est la première de toutes, & sur laquelle toutes les autres sont fondées.

D'ailleurs il paraît par cette histoire même que les chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient assemblés deux ou trois, JESUS-CHRIST était au milieu d'eux. Ils pou-

vaient tous recevoir également l'Esprit. JESUS était leur véritable, leur seul supérieur; il leur avait dit (e) *N'appelez personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui est dans le ciel. Ne désirez point qu'on vous appelle maîtres, parce que vous n'avez qu'un seul maître, & que vous êtes tous frères; ni qu'on vous appelle docteurs, car votre seul docteur est* JESUS. (f)

Il n'y avait du temps des apôtres aucun rite, point de liturgie, point d'heures marquées pour s'assembler, nulle cérémonie. Les disciples baptisaient les catéchumènes; on leur soufflait dans la bouche pour y faire entrer l'Esprit saint avec le souffle, (g) ainsi que JESUS-CHRIST avait soufflé sur les apôtres, ainsi qu'on souffle encore aujourd'hui en plusieurs églises dans la bouche d'un enfant quand on lui administre le baptême. Tels furent les commencemens du christianisme. Tout se fesait par inspiration, par enthousiasme, comme chez les thérapeutes & chez les judaïtes, s'il est permis de comparer un moment des sociétés judaïques devenues réprouvées, à des sociétés conduites par JESUS-CHRIST même du haut du ciel, où il était assis à la droite de son père.

Le temps amena des changemens nécessaires; l'Église s'étant étendue, fortifiée, enrichie, eut besoin de nouvelles lois.

(e) *St Matth.* ch. XXIII.

(f) Voyez *Eglise*.

(g) *St Jean*, ch. XX. v. 22.

APPARENCE.

TOUTES les apparences sont-elles trompeuses ? Nos sens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illusion continuelle ? Tout est-il erreur ? Vivons-nous dans un songe entourés d'ombres chimériques ? Vous voyez le soleil se coucher à l'horizon, quand il est déjà dessous. Il n'est pas encore levé, & vous le voyez paraître. Cette tour quarrée vous semble ronde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous semble courbé.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la représente derrière lui. Elle n'est ni derrière, ni devant. Cette glace, qui au toucher & à la vue est si lisse & si unie, n'est qu'un amas inégal d'aspérités & de cavités. La peau la plus fine & la plus blanche n'est qu'un réseau hérissé, dont les ouvertures sont incomparablement plus larges que le tissu, & qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs passent sans cesse sous ce réseau, & il en sort des exhalaisons continuelles, qui couvrent toute cette surface. Ce que vous appelez *grand* est très-petit pour un éléphant, & ce que vous applez *petit* est un monde pour des insectes.

Le même mouvement qui serait rapide pour une tortue, serait très-lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher, qui est impénétrable au fer de vos instrumens, est un crible percé de plus de trous qu'il n'a de matière, & de mille avenues d'une largeur prodigieuse, qui conduisent à son cen-

tre, où logent des multitudes d'animaux, qui peuvent se croire les maîtres de l'univers.

Rien n'est ni comme il vous paraît, ni à la place où vous croyez qu'il soit.

Plusieurs philosophes, fatigués d'être toujours trompés par les corps, ont prononcé de dépit que les corps n'existent pas, & qu'il n'y a de réel que notre esprit. Ils pouvaient conclure tout aussi-bien que toutes les apparences étant fausses, & la nature de l'ame étant inconnue comme la matière, il n'y avait en effet ni esprit ni corps.

C'est peut-être ce désespoir de rien connaître, qui a fait dire à certains philosophes chinois, que le néant est le principe & la fin de toutes choses.

Cette philosophie destructive des êtres était fort connue du temps de *Molière*. Le docteur *Marphurius* représente toute cette école, quand il enseigne à *Sganarelle*, qu'*il ne faut pas dire: je suis venu; mais, il me semble que je suis venu. Et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.*

Mais à présent une scène de comédie n'est pas une raison, quoiqu'elle vaille quelquefois mieux; & il y a souvent autant de plaisir à rechercher la vérité qu'à se moquer de la philosophie.

Vous ne voyez pas le réseau, les cavités, les cordes, les inégalités, les exhalaisons de cette peau blanche & fine que vous idolâtrez. Des animaux, mille fois plus petits qu'un ciron, discernent tous ces objets qui vous échappent. Ils s'y logent, ils s'y nourrissent, ils s'y promènent comme dans un vaste pays. Et ceux

qui ſont ſur le bras droit, ignorent qu'il y ait des gens de leur eſpèce ſur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voient, cette peau charmante vous ferait horreur.

L'harmonie d'un concert que vous entendez avec délices, doit faire ſur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable, & peut-être les tuer. Vous ne voyez, vous ne touchez, vous n'entendez, vous ne ſentez les choſes que de la manière dont vous devez les ſentir.

Tout eſt proportionné. Les lois de l'optique, qui vous font voir dans l'eau l'objet où il n'eſt pas, & qui briſent une ligne droite, tiennent aux mêmes lois qui vous font paraître le ſoleil ſous un diamètre de deux pieds, quoiqu'il ſoit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans ſa dimenſion véritable, il faudrait avoir un œil qui en raſſemblât les rayons ſous un angle auſſi grand que ſon diſque; ce qui eſt impoſſible. Vos ſens vous aſſiſtent donc beaucoup plus qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement, le temps, la dureté, la molleſſe, les dimenſions, l'éloignement, l'approximation, la force, la faibleſſe, les apparences de quelque genre qu'elles ſoient, tout eſt relatif. Et qui a fait ces relations?

APPARITION.

Ce n'eſt point du tout une choſe rare qu'une perſonne, vivement émue, voie ce qui n'eſt point. Une femme en 1726, accuſée à Londres d'être complice du meurtre de ſon mari, niait

le fait; on lui présente l'habit du mort qu'on secoue devant elle ; son imagination épouvantée lui fait voir son mari même ; elle se jette à ses pieds, & veut les embrasser. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu son mari.

Il ne faut pas s'étonner que *Théodoric* ait vu dans la tête d'un poisson, qu'on lui servait, celle de *Simmaque* qu'il avait assassiné, ou fait exécuter injustement ; (c'est la même chose.)

Charles IX, après la S: Barthelemi voyait des morts & du sang, non pas en songe, mais dans les convulsions d'un esprit troublé, qui cherchait en vain le sommeil. Son médecin & sa nourrice l'attestèrent. Des visions fantastiques sont très-fréquentes dans les fièvres chaudes. Ce n'est point s'imaginer voir, c'est voir en effet. Le fantôme existe pour celui qui en a la perception. Si le don de la raison, accordé à la machine humaine, ne venait pas corriger ces illusions, toutes les imaginations échauffées seraient dans un transport presque continuel, & il serait impossible de les guérir.

C'est sur-tout dans cet état mitoyen, entre la veille & le sommeil, qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, & entend des sons que personne ne prononce. La frayeur, l'amour, la douleur, le remords sont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleversées. L'œil qui est ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus, & qui voit jaillir des étincelles, n'est qu'une très-faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces causes naturelles, la volonté du maître de la nature n'ait joint quelquefois sa divine influence. L'an-

cien & le nouveau testament en font d'assez évidens témoignages. La Providence daigna employer ces apparitions, ces visions en faveur du peuple juif, qui était alors son peuple chéri.

Il se peut que dans la suite des temps, quelques ames, pieuses à la vérité, mais trompées par leur enthousiasme, aient cru recevoir d'une communication intime avec DIEU ce qu'elles ne tenaient que de leur imagination enflammée. C'est alors qu'on a besoin du conseil d'un honnête-homme, & sur-tout d'un bon médecin.

Les histoires des apparitions sont innombrables. On prétend que ce fut sur la foi d'une apparition que *St Théodore*, au commencement du quatrième siècle, alla mettre le feu au temple d'Amasée, & le réduisit en cendre. Il est bien vraisemblable que DIEU ne lui avait pas ordonné cette action, qui en elle-même est si criminelle, dans laquelle plusieurs citoyens périrent, & qui exposait tous les chrétiens à une juste vengeance.

Que *Ste Potamienne* ait apparu à *St Basilide*, DIEU peut l'avoir permis; il n'en a rien résulté qui troublât l'État. On ne niera pas que JESUS-CHRIST ait pu apparaître à *St Victor*; mais que *St Benoît* ait vu l'ame de *St Germain* de Capoue portée au ciel par des anges, & que deux moines aient vu celle de *St Benoît* marcher sur un tapis étendu depuis le ciel jusqu'au mont Cassin, cela est plus difficile à croire.

On peut douter de même, sans offenser notre auguste religion, que *St Eucher* fut mené par un ange en enfer, où il vit l'ame de *Charles Martel*; & qu'un saint ermite d'Italie ait vu des diables qui enchaînaient l'ame de *Dagobert* dans

une barque, & lui donnaient cent coups de fouet : car après tout il ne ferait pas aisé d'expliquer nettement comment une ame marche sur un tapis, comment on l'enchaîne dans un bateau, & comment on la fouette.

Mais il se peut très-bien faire que des cervelles allumées aient eu de semblables visions ; on en a mille exemples de siècle en siècle. Il faut être bien éclairé pour distinguer dans ce nombre prodigieux de visions celles qui viennent de DIEU même, & celles qui sont produites par la seule imagination.

L'illustre Bossuet rapporte, dans l'*Oraison funèbre de la princesse palatine*, deux visions qui agirent puissamment sur cette princesse, & qui déterminèrent toute la conduite de ses dernières années. Il faut croire ces visions célestes, puisqu'elles sont regardées comme telles par le disert & savant évêque de Meaux, qui pénétra toutes les profondeurs de la théologie, & qui même entreprit de lever le voile dont l'Apocalypse est couverte.

Il dit donc que la princesse palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne sa sœur, (*a*) vendu le duché de Rételois un million, marié avantageusement ses filles, étant heureuse selon le monde, mais doutant malheureusement des vérités de la religion catholique, fut rappelée à la conviction & à l'amour de ces vérités ineffables par deux visions. La première fut un rêve, dans lequel un aveugle-né lui dit qu'il n'avait aucune idée de la lumière, & qu'il fallait en croire les autres

(*a*) *Oraisons funèbres*, pages 310 & suivantes, édition de 1749.

sur les choses qu'on ne peut concevoir. La seconde fut un violent ébranlement des méninges & des fibres du cerveau dans un accès de fièvre. Elle vit une poule qui courait après un de ses poussins qu'un chien tenait dans sa gueule. La princesse palatine arrache le petit poulet au chien; une voix lui crie : *Rendez-lui son poulet ; si vous le privez de son manger, il sera mauvaise garde. Non*, s'écria la princesse, *je ne le rendrai jamais.*

Ce poulet était l'ame d'*Anne de Gonzague*, princesse palatine; La poule était l'Église; le chien était le diable. *Anne de Gonzague*, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grâce efficace.

Bossuet prêchait cette oraison funèbre aux religieuses carmélites du faubourg St Jacques à Paris devant toute la maison de *Condé*; il leur dit ces paroles remarquables : *Ecoutez, & prenez garde sur-tout de ne pas écouter avec mépris l'ordre des avertissemens divins & la conduite de la grâce.*

Les lecteurs doivent donc lire cette histoire avec le même respect que les auditeurs l'écoutèrent. Ces effets extraordinaires de la Providence sont comme les miracles des saints qu'on canonise. Ces miracles doivent être attestés par des témoins irréprochables. Hé ! quel déposant plus légal pourrions-nous avoir des apparitions & des visions de la princesse palatine, que celui qui employa sa vie à distinguer toujours la vérité de l'apparence ? Il combattit avec vigueur contre les religieuses de Port-royal sur le formulaire; contre *Paul Ferri* sur le catéchisme; contre le ministre *Claude* sur les varia-

tions de l'Église ; contre le docteur *Dupin* sur la Chine ; contre le père *Simon*, sur l'intelligence du texte sacré ; contre le cardinal *Sfrondate* sur la prédestination ; contre le pape sur les droits de l'Église gallicane ; contre l'archevêque de Cambrai sur l'amour pur & désintéressé. Il ne se laissait séduire ni par les noms ni par les titres, ni par la réputation, ni par la dialectique de ses adversaires. Il a rapporté ce fait ; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui, malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les secrets de la Providence : mais défions-nous des écarts de l'imagination, que *Mallebranche* appelait *la folle du logis*. Car les deux visions accordées à la princesse palatine ne sont pas données à tout le monde.

JESUS-CHRIST apparut à *Ste. Catherine* de Sienne ; il l'épousa ; il lui donna un anneau. Cette apparition mystique est respectable, puisqu'elle est attestée par *Raimond* de Capoue, général des dominicains, qui la confessait, & même par le pape *Urbain VI*. Mais elle est rejetée par le savant *Fleuri*, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*. Et une fille qui se vanterait aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage, pourrait avoir une place aux petites-maisons pour présent de noce.

L'apparition de la mère *Angélique*, abbesse du Port-royal, à sœur *Dorothée*, est rapportée par un homme d'un très-grand poids dans le parti qu'on nomme *janséniste*, c'est le sieur *Dufossé*, auteur des mémoires de *Pontis*. La mère *Angélique*, long-temps après sa mort, vint s'asseoir dans l'église de Port-royal à son ancienne place, avec sa crosse à la main.

Elle commanda qu'on fît venir sœur *Dorothée*, à qui elle dit de terribles secrets. Mais le témoignage de ce *Dufossé* ne vaut pas celui de *Raimond* de Capoue & du pape *Urbain VI*, lesquels pourtant n'ont pas été recevables.

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu ensuite les quatre volumes de l'abbé *Langlet* sur les apparitions, & ne croit pas devoir en rien prendre. Il est convaincu de toutes les apparitions avérées par l'Église ; mais il a quelques doutes sur les autres jusqu'à ce qu'elles soient authentiquement reconnues. Les cordeliers & les jacobins, les jansénistes & les molinistes ont eu leurs apparitions & leurs miracles. *Iliacos intrà muros peccatur & extrà.* (*)

APROPOS, L'APROPOS.

L'APROPOS est comme l'avenir, l'atour, l'ados & plusieurs termes pareils, qui ne composent plus aujourd'hui qu'un seul mot, & qui en fesaient deux autrefois.

Si vous dites : à propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire ; alors ce sont deux mots, & *à* devient une préposition. Mais si vous dites : Voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit, apropos n'est plus qu'un seul mot.

La Motte a dit dans une de ses odes :

> Le sage, le prompt apropos,
> Dieu qu'à tort oublia la fable.

Tous les heureux succès en tout genre sont fondés sur les choses dites ou faites à propos.

(*) Voyez *Vision*. & *Vampires*.

Arnaud de Breffe, *Jean Hus* & *Jérôme* de Prague ne vinrent pas affez à propos, ils furent tous trois brûlés; les peuples n'étaient pas encore affez irrités: l'invention de l'imprimerie n'avait point encore mis fous les yeux de tout le monde les abus dont on fe plaignait. Mais quand les hommes commencèrent à lire; quand la populace, qui voulait bien ne pas aller en purgatoire, mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences, commença à ouvrir les yeux, les réformateurs du feizième fiècle vinrent très *à propos* & réuffirent.

Un des meilleurs *apropos* dont l'hiftoire ait fait mention, eft celui de *Pierre Danez* au Concile de Trente. Un homme qui n'aurait pas eu l'efprit préfent, n'aurait rien répondu au froid jeu de mot de l'évêque italien: *Ce coq chante bien: ifte gallus bene cantat.* (a) *Danez* répondit par cette terrible réplique: *Plût à* DIEU *que Pierre fe repentît au chant du coq!*

La plupart des recueils de bons mots font remplis de réponfes très-froides. Celle du marquis *Mafei*, ambaffadeur de Sicile auprès du pape *Clément XI*, n'eft ni froide, ni injurieufe, ni piquante, mais c'eft un bel apropos. Le pape fe plaignait avec larmes de ce qu'on avait ouvert, malgré lui, les églifes de Sicile qu'il avait interdites: *Pleurez, faint Père*, lui dit-il, *quand on les fermera.*

Les Italiens appellent une chofe dite hors de propos, un *fpropofito*. Ce mot manque à notre langue.

(a) Les dames qui pourront lire ce morceau, fauront que *Gallus* fignifie *Gaulois* & *Coq*.

C'eft

C'est une grande leçon dans *Plutarque* que ces paroles : *Tu tiens sans propos beaucoup de bons propos*. Ce défaut se trouve dans beaucoup de nos tragédies, où les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes, qui deviennent fausses dans l'endroit où elles sont placées.

L'apropos fait tout dans les grandes affaires, dans les révolutions des États. On a déjà dit que *Cromwell*, sous *Elisabeth* ou sous *Charles II*, le cardinal de *Retz*, quand *Louis XIV* gouverna par lui-même, auraient été des hommes très-ordinaires.

César, né du temps de *Scipion l'africain*, n'aurait pas subjugué la république romaine ; & si *Mahomet* revenait aujourd'hui, il serait tout au plus chérif de la Mecque. Mais si *Archimède* & *Virgile* renaissaient, l'un serait encore le meilleur mathématicien, l'autre le meilleur poëte de son pays.

ARABES,

Et par occasion, du livre de Job.

SI quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes, il est à présumer qu'il n'en sera pas plus instruit que de celles de l'Auvergne & du Poitou. Il est pourtant certain que les Arabes étaient quelque chose longtemps avant *Mahomet*. Les Juifs eux-mêmes disent que *Moïse* épousa une fille arabe, & son beau-père *Jéthro* paraît un homme de fort bon sens.

Mecka ou la Mecque passa, & non sans vraisemblance, pour une des plus anciennes villes du monde; & ce qui prouve son ancienneté, c'est qu'il est impossible qu'une autre cause que la superstition seule ait fait bâtir une ville en cet endroit: elle est dans un désert de sable, l'eau y est saumâtre, on y meurt de faim & de soif. Le pays à quelques milles vers l'orient, est le plus délicieux de la terre, le plus arrosé, le plus fertile. C'était-là qu'il fallait bâtir, & non à la Mecque. Mais il suffit d'un charlatan, d'un fripon, d'un faux prophète qui aura débité ses rêveries, pour faire de la Mecque un lieu sacré & le rendez-vous des nations voisines. C'est ainsi que le temple de *Jupiter Ammon* était bâti au milieu des sables, &c. &c.

L'Arabie s'étend du désert de Jérusalem jusqu'à Aden ou Eden, vers le quinzième degré, en tirant droit du nord-est au sud-est. C'est un pays immense, environ trois fois grand comme l'Allemagne. Il est très-vraisemblable que ses déserts de sable ont été apportés par les eaux de la mer, & que ses golfes maritimes ont été des terres fertiles autrefois.

Ce qui semble déposer en faveur de l'antiquité de cette nation, c'est qu'aucun historien ne dit qu'elle ait été subjuguée; elle ne le fut pas même par *Alexandre*, ni par aucun roi de Syrie, ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont subjugué cent peuples, depuis l'Inde jusqu'à la Garonne; & ayant ensuite perdu leurs conquêtes, ils se sont retirés dans leur pays sans s'être mêlés avec d'autres peuples. N'ayant jamais été ni asservis, ni mélangés,

il eſt plus que probable qu'ils ont conſervé leurs mœurs & leur langage : auſſi l'arabe eſt-il en quelque façon la langue-mère de toute l'Aſie juſqu'à l'Inde, & juſqu'au pays habité par les Scythes, ſuppoſé qu'il y ait en effet des langues-mères ; mais il n'y a que des langues dominantes. Leur génie n'a point changé, ils font encore des *mille & une nuits*, comme ils en feſaient du temps qu'ils imaginaient un *Bach* ou *Bacchus*, qui traverſait la mer rouge avec trois millions d'hommes, de femmes & d'enfans ; qui arrêtait le ſoleil & la lune ; qui feſait jaillir des fontaines le vin avec une baguette, laquelle il changeait en ſerpent quand il voulait.

Une nation ainſi iſolée, & dont le ſang eſt ſans mélange, ne peut changer de caractère. Les Arabes qui habitent les déſerts ont toujours été un peu voleurs. Ceux qui habitent les villes ont toujours aimé les fables, la poéſie & l'aſtronomie.

Il eſt dit dans la *préface hiſtorique de l'Alcoran*, que lorſqu'ils avaient un bon poëte dans une de leurs tribus, les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui DIEU avait fait la grâce de lui donner un poëte.

Les tribus s'aſſemblaient tous les ans par repréſentans, dans une place nommée *Ocad*, où l'on récitait des vers à peu près comme on fait aujourd'hui à Rome, dans le jardin de l'académie des Arcades ; & cette coutume dura juſqu'à *Mahomet*. De ſon temps chacun affichait ſes vers à la porte du temple de la Mecque.

Labid, fils de *Rabia*, passait pour l'*Homère* des Mecquois; mais ayant vu le second chapitre de l'Alcoran que *Mahomet* avait affiché, il se jeta à ses genoux, & lui dit : *O Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Motaleb, fils d'Achem, vous êtes un plus grand poëte que moi, vous êtes sans doute le prophète de* DIEU.

Autant les arabes du désert étaient voleurs, autant ceux de Maden, de Naïd, de Sanaa étaient généreux. Un ami était déshonoré dans ces pays quand il avait refusé des secours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Tograïd*, il est rapporté qu'un jour dans la cour du temple de la Mecque, trois arabes disputaient sur la générosité & l'amitié, & ne pouvaient convenir qui méritait la préférence de ceux qui donnaient alors les plus grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour *Abdallah*, fils de *Giafar*, oncle de *Mahomet*; les autres pour *Kaïs*, fils de *Saad*, & d'autres pour *Arabad* de la tribu d'As. Après avoir bien disputé, ils convinrent d'envoyer un ami d'*Abdallah* vers lui, un ami de *Kaïs* vers *Kaïs*, & un ami d'*Arabad* vers *Arabad* pour les éprouver tous trois, & venir ensuite faire leur rapport à l'assemblée.

L'ami d'*Abdallah* courut donc à lui, & lui dit : Fils de l'oncle de *Mahomet*, je suis en voyage & je manque de tout. *Ardallah* était monté sur son chameau chargé d'or & de soie; il en descendit au plus vîte, lui donna son chameau & s'en retourna à pied dans sa maison.

Le second alla s'adresser à son ami *Kaïs*, fils de *Saad*. *Kaïs* dormait encore; un de ses

domeſtiques demande au voyageur ce qu'il déſire. Le voyageur répond qu'il eſt l'ami de *Kaïs*, & qu'il a beſoin de ſecours. Le domeſtique lui dit : Je ne veux pas éveiller mon maître ; mais voilà ſept mille pièces d'or, c'eſt tout ce que nous avons à préſent dans la maiſon ; prenez encore un chameau dans l'écurie avec un eſclave, je crois que cela vous ſuffira juſqu'à ce que vous ſoyez arrivé chez vous. Lorſque *Kaïs* fut éveillé, il gronda beaucoup le domeſtique de n'avoir pas donné davantage.

Le troiſième alla trouver ſon ami *Arabad* de la tribu d'As. *Arabad* était aveugle, & il ſortait de ſa maiſon appuyé ſur deux eſclaves, pour aller prier DIEU au temple de la Mecque : dès qu'il eut entendu la voix de l'ami, il lui dit : Je n'ai de bien que mes deux eſclaves, je vous prie de les prendre & de les vendre ; j'irai au temple comme je pourrai avec mon bâton.

Les trois diſputeurs étant revenus à l'aſſemblée, racontèrent fidellement ce qui leur était arrivé. On donna beaucoup de louanges à *Abdallah*, fils de *Giafar*, à *Kaïs*, fils de *Saad*, & à *Arabad* de la tribu d'As ; mais la préférence fut pour *Arabad*.

Les Arabes ont pluſieurs contes de cette eſpèce. Nos nations occidentales n'en ont point ; nos romans ne ſont pas dans ce goût. Nous en avons pluſieurs qui ne roulent que ſur des friponneries, comme ceux de *Bocace*, *Guſman d'Alfarache*, *Gilblas*, &c.

De l'arabe Job.

IL eſt clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles & élevées. Les hommes les plus ſavans dans les langues orientales penſent que le livre de *Job*, qui eſt de la plus haute antiquité, fut compoſé par un arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire & la plus indubitable, c'eſt que le traducteur hébreu a laiſſé dans ſa traduction plus de cent mots arabes qu'apparemment il n'entendait pas.

Job, le héros de la pièce, ne peut avoir été un hébreu; car il dit, dans le quarante-deuxième chapitre, qu'ayant recouvré ſon premier état, il partagea ſes biens également à ſes fils & à ſes filles: ce qui eſt directement contraire à la loi hébraïque.

Il eſt très-vraiſemblable que ſi ce livre avait été compoſé après le temps où l'on place l'époque de *Moïſe*, l'auteur qui parle de tant de choſes, & qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quelqu'un des étonnans prodiges opérés par *Moïſe*, & connus ſans doute de toutes les nations de l'Aſie.

Dès le premier chapitre, *Sathan* paraît devant DIEU, & lui demande la permiſſion d'affliger *Job*; on ne connaît point *Sathan* dans le Pentateuque. c'était un mot chaldéen. Nouvelle preuve que l'auteur arabe était voiſin de la Chaldée.

On a cru qu'il pouvait être juif, parce qu'au douzième chapitre le traducteur hébreu a mis *Jehova* à la place d'*El* ou de *Bel*, ou de *Sadaï*. Mais quel eſt l'homme un peu inſ-

truit qui ne fache que le mot de *Jehova* était commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Egyptiens, & à tous les peuples des contrées voisines ?

Une preuve plus forte encore, & à laquelle on ne peut rien répliquer, c'est la connaissance de l'astronomie, qui éclate dans le livre de *Job*. Il est parlé des constellations que nous nommons (*a*) l'*Arcture*, l'*Orion*, les *Hyades*, & même de celles *du midi qui sont cachées*. Or, les Hébreux n'avaient aucune connaissance de la sphère, n'avaient pas même de terme pour exprimer l'astronomie ; & les Arabes ont toujours été renommés pour cette science ainsi que les Chaldéens.

Il paraît donc très-bien prouvé que le livre de *Job* ne peut être d'un juif, & est antérieur à tous les livres juifs. *Philon* & *Josephe* sont trop avisés pour le compter dans le canon hébreu : c'est incontestablement une parabole, une allégorie arabe.

Ce n'est pas tout ; on y puise des connaissances des usages de l'ancien monde, & surtout de l'Arabie. (*b*) Il y est question du commerce des Indes, commerce que les Arabes firent dans tous les temps, & dont les Juifs n'entendirent seulement pas parler.

On y voit que l'art d'écrire était très-cultivé, & qu'on fesait déjà de gros livres. (*c*)

On ne peut dissimuler que le commentateur

(*a*) Chap. IX, verf. 9.

(*b*) Chap. XXVIII, verf. &c.

(*c*) Chap. XXXI.

Calmet, tout profond qu'il eſt, manque à toutes les règles de la logique, en prétendant que *Job* annonce l'immortalité de l'ame & la réſurrection du corps, quand il dit : *Je ſais que* DIEU *qui eſt vivant, aura pitié de moi, que je me relèverai un jour de mon fumier, que ma peau reviendra, que je reverrai* DIEU *dans ma chair. Pourquoi donc dites-vous à préſent, perſécutons-le, cherchons des paroles contre lui? Je ſerai puiſſant à mon tour, craignez mon épée, craignez que je ne me venge, ſachez qu'il y a une juſtice.*

Peut-on entendre par ces paroles autre choſe que l'eſpérance de la guériſon? L'immortalité de l'ame & la réſurrection des corps au dernier jour ſont des vérités ſi indubitablement annoncées dans le nouveau teſtament, ſi clairement prouvées par les pères & par les conciles, qu'il n'eſt pas beſoin d'en attribuer la première connaiſſance à un arabe. Ces grands myſtères ne ſont expliqués dans aucun endroit du Pentateuque hébreu; comment le feraient-ils dans ce ſeul verſet de *Job*, & encore d'une manière ſi obſcure? *Calmet* n'a pas plus de raiſon de voir l'immortalité de l'ame & la réſurrection dans les diſcours de *Job*, que d'y voir la vérole dans la maladie dont il eſt attaqué. Ni la logique, ni la phyſique ne ſont d'accord avec ce commentateur.

Au reſte, ce livre allégorique de *Job* étant manifeſtement arabe, il eſt permis de dire qu'il n'y a ni méthode, ni juſteſſe, ni préciſion. Mais c'eſt peut-être le monument le plus précieux & le plus ancien des livres qui aient été écrits en-deçà de l'Euphrate.

ARANDA.

A R A N D A.

Droits royaux, jurisprudence, inquisition.

Quoique les noms propres ne soient pas l'objet de nos questions encyclopédiques, notre société littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'*Aranda*, président du conseil suprême en Espagne, & capitaine-général de la Castille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquisition.

Il était bien juste qu'un espagnol délivrât la terre de ce monstre, puisqu'un espagnol l'avait fait naître. Ce fut un saint, à la vérité, ce fut *St Dominique l'encuirassé*, (1) qui étant illuminé d'en-haut, & croyant fermement que l'Église catholique, apostolique & romaine ne pouvait se soutenir que par des moines & des bourreaux, jeta les fondemens de l'inquisition au treizième siècle, & lui soumit les rois, les ministres & les magistrats : mais il arrive quelquefois qu'un grand-homme est plus qu'un saint dans les choses purement civiles, & qui con-

(1) *Dominique* fondateur de l'ordre de *St Jacques Clément*, & inventeur de l'inquisition, est différent du *Dominique* surnommé l'*encuirassé*, parce qu'il s'était endurci la peau à force de se donner la discipline. On voit dans la suite de cet article que M. de *Voltaire* connaissait très-bien la différence de ces deux saints. Mais le fondateur de l'inquisition ne mérite-t-il pas bien aussi l'épithète d'*encuirassé*? *Illi robur & æs triplex circà pectus erat.*

cernent directement la majesté des couronnes, la dignité du conseil des rois, les droits de la magistrature, la sureté des citoyens.

La conscience, le for intérieur (comme l'appelle l'université de Salamanque) est d'une autre espèce; elle n'a rien de commun avec les lois de l'État. Les inquisiteurs, les théologiens doivent prier DIEU pour les peuples; & les ministres, les magistrats établis par les rois sur les peuples, doivent juger.

Un soldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre, au commencement de l'année 1770, & le St Office ayant prétendu que c'était à lui seul qu'il appartenait de juger ce soldat, le roi d'Espagne a décidé que cette cause devait uniquement ressortir au tribunal du comte d'*Aranda*, capitaine-général, par un arrêt solennel du 5 février de la même année.

L'arrêt porte que le très-révérend archevêque de Pharsale, ville qui appartient aux Turcs, inquisiteur-général des Espagnols, doit observer les lois du royaume, respecter les juridictions royales, se tenir dans ses bornes, & ne se point mêler d'emprisonner les sujets du roi.

On ne peut pas tout faire à la fois; *Hercule* ne put nettoyer en un jour les écuries du roi *Augias*. Les écuries d'Espagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cents ans; c'était grand dommage de voir de si beaux chevaux, si fiers, si légers, si courageux, si brillans, n'avoir pour palefreniers que des moines qui leur appesantis-

taient la bouche par un vilain mors, & qui les fesaient croupir dans la fange.

Le comte d'*Aranda*, qui est un excellent écuyer, commence à mettre la cavalerie espagnole sur un autre pied, & les écuries d'*Augias* seront bientôt de la plus grande propreté.

Nous saisissons cette occasion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquisition, parce qu'il est d'usage dans les dictionnaires, quand on parle de la mort des gens, de faire mention de leur naissance & de leurs dignités.

Nous commençons par cette patente curieuse donnée par *St Dominique*.

« Moi, (*a*) frère *Dominique*, je réconcilie » à l'Église le nommé *Roger*, porteur des présentes, à condition qu'il se fera fouetter par » un prêtre trois dimanches consécutifs, depuis l'entrée de la ville jusqu'à la porte de » l'église; qu'il fera maigre toute sa vie; qu'il » jeûnera trois carêmes dans l'année; qu'il ne » boira jamais de vin; qu'il portera le *san-benito* avec des croix; qu'il récitera le bré» viaire tous les jours, dix *Pater* dans la » journée, & vingt à l'heure de minuit; qu'il » gardera désormais la continence, & qu'il se » présentera tous les mois au curé de sa pa» roisse, sous peine d'être traité comme hé» rétique, parjure & impénitent. »

(*a*) Ce témoignage de la toute-puissance de *saint Dominique* se trouve dans *Louis de Paramo*, l'un des plus grands théologiens d'Espagne. Elle est citée dans le *Manuel de l'inquisition*, ouvrage d'un théologien français qui est d'une autre espèce. Il écrit à la manière de *Pascal*.

Il faudrait savoir si ce n'est pas un autre saint du même nom qui donna cette patente; il faudrait diligemment rechercher si du temps de *St Dominique* on fesait porter le *san-benito* aux pécheurs, & si ce *san-benito* n'était pas une chemise bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent qu'on leur prenait. Mais étant retirés au milieu des neiges au pied du mont Crapak, qui sépare la Pologne de la Hongrie, nous n'avons qu'une bibliothèque médiocre.

La disette des livres dont nous gémissons, vers ce mont Crapak ou nous sommes, nous empêche aussi d'examiner si *St Dominique* assista en qualité d'inquisiteur à la bataille de Muret, ou en qualité de prédicateur, ou en celle d'officier volontaire; & si le titre d'*encuirassé* lui fut donné aussi-bien qu'à l'ermite *Dominique*; je crois qu'il était à la bataille de Muret, mais qu'il ne porta point d'armes.

Quoique *Dominique* soit le véritable fondateur de l'inquisition, cependant *Louis de Paramo*, l'un des plus respectables écrivains & l'une des plus brillantes lumières du St Office, rapporte, au titre second de son second livre, que DIEU fut le premier instituteur du St Office, & qu'il exerça le pouvoir des frères prêcheurs contre *Adam*. D'abord *Adam* est cité au tribunal, *Adam ubi es*? & en effet, ajoute-t-il, le défaut de citation aurait rendu la procédure de DIEU nulle. . . . .

Les habits de peau que DIEU fit à *Adam* & à *Eve* furent le modèle du *san-benito* que le St Office fait porter aux hérétiques. Il est vrai que par cet argument on prouve que DIEU

fut le premier tailleur ; mais il n'eſt pas moins évident qu'il fut le premier inquiſiteur.

Adam fut privé de tous les biens immeubles qu'il poſſédait dans le paradis terreſtre, c'eſt de-là que le St Office confiſque les biens de tous ceux qu'il a condamnés.

Louis de Paramo remarque que les habitans de Sodôme furent brûlés comme hérétiques, parce que la ſodomie eſt une héréſie formelle. De-la il paſſe à l'*hiſtoire des Juifs* ; il y trouve par-tout le St Office.

JESUS-CHRIST eſt le premier inquiſiteur de la nouvelle loi ; les papes furent inquiſiteurs de droit divin, & enfin ils communiquèrent leur puiſſance à *St Dominique*.

Il fait enſuite le dénombrement de tous ceux que l'inquiſition a mis à mort, & il en trouve beaucoup au-delà de cent mille.

Son livre fut imprimé en 1589 à Madrid, avec l'approbation des docteurs, les éloges de l'évêque & privilége du roi. Nous ne concevons pas aujourd'hui des horreurs ſi extravagantes à la fois & ſi abominables ; mais alors rien ne paraiſſait plus naturel & plus édifiant. Tous les hommes reſſemblent à *Louis de Paramo quand ils ſont fanatiques.*

Ce *Paramo* était un homme ſimple, très-exact dans les dates, n'omettant aucun fait intéreſſant, & ſupputant avec ſcrupule le nombre des victimes humaines que le St Office a immolées dans tous les pays.

Il raconte avec la plus grande naïveté l'établiſſement de l'inquiſition en Portugal, & il

eſt parfaitement d'accord avec quatre autres hiſtoriens qui ont tous parlé comme lui. Voici ce qu'ils rapportent unanimement.

Établiſſement curieux de l'inquiſition en Portugal.

Il y avait long-temps que le pape *Boniface IX*, au commencement du quinzième ſiècle, avait délégué des frères prêcheurs qui allaient en Portugal de ville en ville brûler les hérétiques, les muſulmans & les juifs; mais ils étaient ambulans, & les rois mêmes ſe plaignirent quelquefois de leurs vexations. Le pape *Clément VII* voulut leur donner un établiſſement fixe en Portugal comme ils en avaient en Arragon & en Caſtille. Il y eut des difficultés entre la cour de Rome & celle de Lisbonne; les eſprits s'aigrirent, l'inquiſition en ſouffrait & n'était point établie parfaitement.

En 1539 il parut à Lisbonne un légat du pape, qui était venu, diſait-il, pour établir la ſainte inquiſition ſur des fondemens inébranlables. Il apporte au roi *Jean III* des lettres du pape *Paul III*. Il avait d'autres lettres de Rome pour les principaux officiers de la cour; ſes patentes de légat étaient dûment ſcellées & ſignées; il montra les pouvoirs les plus amples de créer un grand-inquiſiteur & tous les juges du St Office. C'était un fourbe nommé *Savedra* qui ſavait contrefaire toutes les écritures, fabriquer & appliquer de faux ſceaux & de faux cachets. Il avait appris ce métier à Rome, & s'y était perfectionné à Séville dont il arrivait avec deux autres fripons.

Son train était magnifique ; il était composé de plus de cent vingt domestiques. Pour subvenir à cette énorme dépense, lui & ses deux confidens empruntèrent à Séville des sommes immenses au nom de la chambre apostolique de Rome ; tout était concerté avec l'artifice le plus éblouissant.

Le roi de Portugal fut étonné d'abord que le pape lui envoyât un légat *à Latere* sans l'en avoir prévenu. Le légat répondit fièrement que dans une chose aussi pressante que l'établissement fixe de l'inquisition, sa sainteté ne pouvait souffrir les délais, & que le roi était assez honoré que le premier courrier qui lui en apportait la nouvelle fût un légat du saint père. Le roi n'osa répliquer. Le légat dès le jour même établit un grand-inquisiteur, envoya par-tout recueillir des décimes ; & avant que la cour pût avoir des réponses de Rome, il avait déjà fait brûler deux cents personnes, & recueilli plus de deux cents mille écus.

Cependant le marquis de *Villanova*, seigneur espagnol, de qui le légat avait emprunté à Séville une somme très-considérable sur de faux billets, jugea à propos de se payer par ses mains, au lieu d'aller se compromettre avec le fourbe à Lisbonne. Le légat fesait alors sa tournée sur les frontières de l'Espagne. Il y marche avec cinquante hommes armés, l'enlève & le conduit à Madrid.

La friponnerie fut bientôt découverte à Lisbonne ; le conseil de Madrid condamna le légat *Savèdra* au fouet & à dix ans de galère ; mais ce qu'il y eut d'admirable, c'est que le pape *Paul IV* confirma depuis tout

ce qu'avait établi ce fripon; il rectifia par la plénitude de sa puissance divine toutes les petites irrégularités des procédures, & rendit sacré ce qui avait été purement humain :

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir.

Voilà comme l'inquisition devint sédentaire à Lisbonne, & tout le royaume admira la Providence.

Au reste on connaît assez toutes les procédures de ce tribunal, on sait combien elles étaient opposées à la fausse équité & à l'aveugle raison de tous les autres tribunaux de l'univers. On était emprisonné sur la simple dénonciation des personnes les plus infames; un fils pouvait dénoncer son père, une femme son mari; on n'était jamais confronté avec ses accusateurs, les biens étaient confisqués au profit des juges. C'est ainsi du moins que l'inquisition s'est conduite jusqu'à nos jours; il y a là quelque chose de divin : car il est incompréhensible que les hommes aient souffert ce joug patiemment. (*b*)

Bénissons le comte d'*Aranda*. (2)

(*b*) Consultez, si vous voulez, sur la jurisprudence de l'inquisition, le révérend père *Yvonet*, le docteur *Chastillon*, & sur-tout magister *Grillandus*; beau nom pour un inquisiteur!

Et vous, rois de l'Europe, princes souverains, républiques, souvenez vous à jamais que les moines inquisiteurs se sont intitulés *inquisiteurs par la grâce de* DIEU.

(2) Depuis que M. le comte d'*Aranda* a cessé de gouverner l'Espagne, l'inquisition y a repris toute sa splendeur & toute sa force pour abrutir les hommes; mais par l'effet infaillible du progrès des lumières, même sur les ennemis de la raison, elle a perdu un peu de sa férocité.

ARARAT.

Déluge.

MONTAGNE d'Arménie, sur laquelle s'arrêta l'arche. On a long-temps agité la question sur l'universalité du déluge, s'il inonda toute la terre sans exception, ou seulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agissait que des peuplades qui existaient alors, se sont fondés sur l'inutilité de noyer des terres non peuplées, & cette raison a paru assez plausible. Nous nous en tenons au texte de l'Écriture, sans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec *Bérose*, ancien auteur chaldéen, dont on trouve des fragmens conservés par *Abidène*, cités dans *Eusèbe*, rapportés mot à mot par *George le* sincelle.

On voit par ces fragmens que les Orientaux, qui bordent le Pont-Euxin, fesaient anciennement de l'Arménie la demeure des dieux. Et c'est en quoi les Grecs les imitèrent. Ils placèrent les dieux sur le mont Olympe. Les hommes transportent toujours les choses humaines aux choses divines. Les princes bâtissaient leurs citadelles sur des montagnes : donc les dieux y avaient aussi leurs demeures : elles devenaient donc sacrées. Les brouillards dérobent aux yeux le sommet du mont Ararat : donc les dieux se cachaient dans ces brouillards, & ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau temps.

Un dieu de ce pays, qu'on croit être *Saturne*, apparut un jour à *Xixutre*, dixième roi de la Chaldée, suivant la supputation d'*Afriquain*, d'*Abidène* & d'*Apollodore*. Ce dieu lui dit : *Le quinze du mois d'Oesi le genre-humain sera détruit par le déluge. Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, la ville du soleil, afin que la mémoire des choses ne se perde pas. Bâtissez un vaisseau ; entrez-y avec vos parens & vos amis ; faites-y entrer des oiseaux, des quadrupèdes ; mettez-y des provisions ; & quand on vous demandera, où voulez-vous aller avec votre vaisseau, répondez : vers les dieux, pour les prier de favoriser le genre-humain.*

Xixutre bâtit son vaisseau, qui était large de deux stades, & long de cinq ; c'est-à-dire que sa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques, & sa longueur de six cents vingt-cinq. Ce vaisseau, qui devait aller sur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé, *Xixutre* lâcha quelques-uns de ses oiseaux, qui ne trouvant point à manger, revinrent au vaisseau. Quelques jours après il lâcha encore ses oiseaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. *Xixutre* en fit autant : il sortit de son vaisseau, qui était perché sur une montagne d'Arménie ; & on ne le vit plus ; les dieux l'enlevèrent.

Dans cette fable il y a probablement quelque chose d'historique. Le Pont-Euxin franchit ses bornes, & inonda quelques terrains. Le roi de Chaldée courut réparer le désordre. Nous avons dans *Rabelais* des contes non moins ridicules, fondés sur quelques vérités. Les

anciens historiens sont pour la plupart des *Rabelais* sérieux.

Quant à la montagne d'Ararat, on a prétendu qu'elle était une des montagnes de la Phrygie; & qu'elle s'appelait d'un nom qui répond à celui d'*arche*, parce qu'elle était enfermée par trois rivières.

Il y a trente opinions sur cette montagne. Comment démêler le vrai? Celle que les moines arméniens appellent aujourd'hui *Ararat* était, selon eux, une des bornes du paradis terrestre, paradis dont il reste peu de traces. C'est un amas de rochers & de précipices couverts d'une neige éternelle. *Tournefort* y alla chercher des plantes par ordre de *Louis XIV*; il dit *que tous les environs en sont horribles, & la montagne encore plus; qu'il trouva des neiges de quatre pieds d'épaisseur, & toutes cristallisées; que de tous les côtés il y a des précipices taillés à-plomb.*

Le voyageur *Jean Struis* prétend y avoir été aussi. Il monta, si on l'en croit, jusqu'au sommet, pour guérir un ermite affligé d'une descente. (*a*) *Son ermitage*, dit-il, *était si éloigné de terre, que nous n'y arrivâmes qu'au bout de sept jours, & chaque jour nous fesions cinq lieues.* Si dans ce voyage il avait toujours monté, ce mont Ararat serait haut de trente-cinq lieues. Du temps de la guerre des géans, en mettant quelques Ararats l'un sur l'autre on aurait été à la lune fort commodément. *Jean Struis* assure encore que l'ermite qu'il guérit lui fit présent d'une croix faite du bois

(*a*) *Voyage de Jean Struis*, in 4°. page 208.

de l'arche de *Noé*; *Tournefort* n'a pas eu tant d'avantage.

ARBRE A PAIN.

L'ARBRE à pain croît dans les îles Philippines, & principalement dans celles de Gaam & de Ténian, comme le coco croît dans l'inde. Ces deux arbres seuls, s'ils pouvaient se multiplier dans les autres climats, serviraient à nourrir & à désaltérer le genre-humain.

L'arbre à pain est plus gros & plus élevé que nos pommiers ordinaires; les feuilles sont noires, le fruit est jaune & de la dimension de la plus grosse pomme de calville; son écorce est épaisse & dure, le dedans est une espèce de pâte blanche & tendre qui a le goût des meilleurs petits pains au lait, mais il faut le manger frais; il ne se garde que vingt-quatre heures, après quoi il se sèche, s'aigrit & devient désagréable; mais en récompense ces arbres en sont chargés huit mois de l'année. Les naturels du pays n'ont point d'autre nourriture; ils sont tous grands, robustes, bien faits, d'un embonpoint médiocre, d'une santé vigoureuse, telle que la doit procurer l'usage unique d'un aliment salubre; & c'est à des nègres que la nature a fait ce présent.

Le voyageur *Dampierre* fut le premier qui en parla. Il reste encore quelques officiers qui ont mangé de ce pain quand l'amiral *Anson* y a relâché, & qui l'ont trouvé d'un goût supérieur. Si cet arbre était transplanté comme l'a

été l'arbre à café, il pourrait tenir lieu en grande partie de l'invention de *Triptolème*, qui coûte tant de soins & de peines multipliées. Il faut travailler une année entière avant que le blé puisse être changé en pain, & quelquefois tous ces travaux sont inutiles.

Le blé n'est pas assurément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs, la cassave nourrissent toute l'Amérique. Nous avons des provinces entières où les paysans ne mangent que du pain de châtaignes, plus nourrissant & d'un meilleur goût que celui de seigle ou d'orge dont tant de gens s'alimentent, & qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au soldat. (1) Toute l'Afrique australe ignore le pain. L'immense archipel des Indes, Siam, le Laos, le Pégu, la Cochinchine, le Tunquin, une partie de la Chine, le Japon, les côtes de Malabar & de Coromandel, les bords du Gange fournissent un riz dont la culture est beaucoup plus aisée que celle du froment, & qui le fait négliger. Le blé est absolument inconnu dans l'espace de quinze cents lieues sur les côtes de la mer Glaciale. Cette nourriture, à laquelle nous sommes accoutumés, est parmi nous si précieuse, que la crainte seule de la voir manquer cause des séditions chez les peuples les plus soumis. Le commerce

(1) En France une société de physiciens éclairés s'occupe depuis quelques années à perfectionner l'art de fabriquer le pain : grâce à ses soins, celui des hôpitaux & de la plupart des prisons de Paris est devenu meilleur que celui dont se nourrissent les habitans aisés de la plupart des provinces.

du blé est par-tout un des grands objets du gouvernement ; c'est une partie de notre être, & cependant on prodigue quelquefois ridiculement cette denrée essentielle.

Les amidonniers emploient la meilleure farine pour couvrir la tête de nos jeunes gens & de nos femmes.

Le Dictionnaire encyclopédique remarque, avec très-grande raison, que le pain bénit, dont on ne mange presque point, & dont la plus grande partie est perdue, monte en France à quatre millions de livres par an. Ainsi, de ce seul article, l'Angleterre est au bout de l'année plus riche de quatre millions que la France.

Les missionnaires ont éprouvé quelquefois de grandes angoisses dans des pays où l'on ne trouve ni pain ni vin. Les habitans leur disaient par interprètes : Vous voulez nous baptiser avec quelques gouttes d'eau, dans un climat brûlant où nous sommes obligés de nous plonger tous les jours dans les fleuves. Vous voulez nous confesser, & vous n'entendez pas notre langue ; vous voulez nous communier, & vous manquez des deux ingrédiens nécessaires, le pain & le vin : il est donc évident que votre religion universelle n'a pu être faite pour nous. Les missionnaires répondaient très-justement que la bonne volonté suffit, qu'on les plongerait dans l'eau sans aucun scrupule, qu'on ferait venir du pain & du vin de Goa ; & quant à la langue, que les missionnaires l'apprendraient dans quelques années.

ARBRE A SUIF.

On nomme dans l'Amérique *chandel-berri-trée*, ou *bai-berri-trée*, ou *l'arbre à suif* une espèce de bruyère dont la baie donne une graisse propre à faire des chandelles. Elle croît en abondance dans un terrain bas & bien homecté; il paraît qu'elle se plaît sur les rivages maritimes. Cet arbuste est couvert de baies d'où semble suinter une substance blanche & farineuse; on les cueille à la fin de l'automne lorsqu'elles sont mûres; on les jette dans une chaudière qu'on remplit d'eau bouillante; la graisse se fond & s'élève au-dessus de l'eau: on met dans un vase à part cette graisse refroidie, qui ressemble à du suif ou à de la cire; sa couleur est communément d'un vert sale. On la purifie, & alors elle devient d'un assez beau vert. Ce suif est plus cher que le suif ordinaire, & coûte moins que la cire. Pour en former des chandelles, on le mêle souvent avec du suif commun; alors elles ne sont pas si sujettes à couler. Les pauvres se servent volontiers de ce suif végétal qu'ils recueillent eux-mêmes, au lieu qu'il faudrait acheter l'autre.

On en fait aussi du savon & des savonettes d'une odeur assez agréable.

Les médecins & les chirurgiens en font usage pour les plaies.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce suif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'espoir d'en débiter beaucoup pour des cierges; mais les prêtres refusèrent de s'en servir.

Dans la Caroline on en a fait aussi une sorte de cire à cacheter.

On indique enfin la racine du même arbuste comme un remède contre les fluxions des gencives, remède usité chez les sauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre à cire, il est assez connu. Que de plantes utiles à tout le genre-humain la nature a prodiguées aux Indes orientales & occidentales! le quinquina seul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont servi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

A R C.

Jeanne d'Arc dite la Pucelle d'Orléans.

IL convient de mettre le lecteur au fait de la véritable histoire de *Jeanne d'Arc* surnommée *la Pucelle*. Les particularités de son aventure sont très-peu connues, & pourront faire plaisir aux lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que, le courage des Français fut animé par cette fille, & se garde bien de la croire inspirée. Ni *Robert Gagain*, ni *Paul Emile*, ni *Polydore Virgile*, ni *Genebrar*, ni *Philippe de Bergame*, ni *Papire Masson*, ni même *Mariana*, ne disent qu'elle était envoyée de DIEU ; & quand *Mariana* le jésuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en imposerait pas.

Mézerai conte que le prince de la milice céleste lui apparut ; j'en suis fâché pour *Mézerai*, & j'en demande pardon au prince de la milice céleste.

La plupart de nos historiens, qui se copient tous

tous les uns les autres, supposent que la *pucelle* fit des prédictions & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire *qu'elle chassera les Anglais hors du royaume*, & ils y étaient encore cinq ans après sa mort. On lui fit écrire une longue lettre au roi d'Angleterre, & assurément elle ne savait ni lire ni écrire; on ne donnait pas cette éducation à une servante d'hôtellerie dans le Barois, & son procès porte qu'elle ne savait pas signer son nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lis d'or gravées; & cette épée était cachée dans l'église de Ste Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle!

La pauvre *Jeanne d'Arc* ayant été prise par les Anglais, en dépit de ses prédictions & de ses miracles, soutint d'abord dans son interrogatoire que *Ste Catherine* & *Ste Marguerite* l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ses conversations avec le prince de la milice céleste. Apparemment que ces deux saintes aimaient plus à parler que *St Michel*. Ses juges la crurent sorcière, elle se crut inspirée, & c'est-là le cas de dire :

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de *Charles VII* employaient le merveilleux pour encourager les soldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'est que *Saintrailles* avait son berger, comme le comte de *Dunois* avait sa bergère. Ce berger fesait ses prédic-

tions d'un côté, tandis que la bergère les fesait de l'autre.

Mais malheureusement la prophéteſſe du comte de *Dunois* fut priſe au ſiége de Compiégne par un bâtard de *Vendôme*, & le prophête de *Saintrailles* fut pris par *Talbot*. Le brave *Talbot* n'eut garde de faire brûler le berger. Ce *Talbot* était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les ſuperſtitions, qui n'ont pas le fanatiſme de punir les fanatiques.

Voilà, ce me ſemble, ce que les hiſtoriens auraient dû obſerver, & ce qu'ils ont négligé.

La *pucelle* fut amenée à *Jean de Luxembourg* comte de Ligny. On l'enferma dans la fortereſſe de Beaulieu, enſuite dans celle de Beaurevoir, & de là dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord *Pierre Cauchon* évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre ſon roi légitime, revendique la *pucelle* comme une ſorcière arrêtée ſur les limites de ſon diocèſe. Il veut la juger en qualité de ſorcière. Il appuyait ſon prétendu droit d'un inſigne menſonge. *Jeanne* avait été priſe ſur le territoire de l'évêché de Noyon : & ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon n'avaient aſſurément le droit de condamner perſonne, & encore moins de livrer à la mort une ſujette du duc de Lorraine, & une guerrière à la ſolde du roi de France.

Il y avait alors, qui le croirait! un vicaire-général de l'inquiſition en France, nommé frère *Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la ſubverſion totale de ce malheureux pays. Frère *Martin* réclama la priſonnière comme *ſentant l'héréſie, odorantem hæreſim.*

Il somma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, *par le droit de son office; & de l'autorité à lui commise par le St Siége, de livrer Jeanne à la sainte inquisition.*

La sorbonne se hâta de seconder frère *Martin* : elle écrivit au duc de Bourgogne & à *Jean de Luxembourg* : « Vous avez employé » votre noble puissance à appréhender icelle » femme qui se dit *la pucelle*, au moyen de » laquelle l'honneur de DIEU a été sans mesure » offensé, la foi excessivement blessée; & » l'Église trop fort déshonorée; car par son » occasion, idolâtrie, erreurs, mauvaise doc- » trine & autres maux inestimables se sont en- » suivis en ce royaume.... mais peu de chose » serait avoir fait telle prinse, si ne s'ensuivait » ce qu'il appartient pour satisfaire l'offense par » elle perpétrée contre notre doux Créateur » & sa foi, & la sainte Église, avec ses autres » méfaits innumérables.... & si, serait intolé- » rable offense contre la majesté divine s'il » arrivait qu'icelle femme fût délivrée. » (*a*)

Enfin la *pucelle* fut adjugée à *Pierre Cauchon* qu'on appelait l'indigne évêque, l'indigne Français & l'indigne homme. *Jean de Luxembourg* vendit la *pucelle* à *Cauchon* & aux Anglais pour dix mille livres, & le duc de *Bedfort* les paya. La sorbonne, l'évêque & frère *Martin* présentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de *Bedfort* régent de France : *En l'honneur de notre Seigneur & Sauveur* JESUS-CHRIST, *pour qu'icelle Jeanne fût brièvement mise ès mains*

(*a*) C'est une traduction du latin de la sorbonne; faite long-temps après.

de la justice de l'Eglise. Jeanne fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais, de *besogner* dans la ville. (C'est le terme dont on se servit.) Il choisit pour ses assesseurs neuf docteurs de sorbonne avec trente-cinq autres assistans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquisition, *Martin*, présidait avec *Cauchon*; & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la seconde place.

Jeanne subit quatorze interrogatoires; ils sont singuliers. Elle dit qu'elle a vu *Ste Catherine* & *Ste Marguerite* à Poitiers. Le docteur *Baupère* lui demanda à quoi elle a reconnu les deux saintes? Elle répond que c'est à leur manière de faire la révérence. *Beaupère* lui demande si elles sont bien jaseuses? Allez, dit-elle, le voir sur le registre. *Beaupère* lui demande si quand elle a vu *St Michel* il était tout nu? elle répond: Pensez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir?

Les curieux observeront ici soigneusement que *Jeanne* avait été long-temps dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé *Richard*, qui fesait des miracles, & qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la communion trois fois de suite à *Jeanne*, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'usage dans les grandes affaires & dans les grands périls. Les chevaliers fesaient dire trois messes, & communiaient trois fois quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'est ce qu'on a remarqué du bon chevalier *Bayard*.

Les feseuses de miracles, compagnes de

Jeanne, (b) & soumises à frère *Richard*, se nommaient *Pierrone* & *Catherine*: *Pierrone* affirmait qu'elle avait vu que DIEU apparaissait à elle en humanité comme ami fait à ami; DIEU était long vêtu de robe blanche avec huque vermeil dessous, &c.

Voilà jusqu'à présent le ridicule; voici l'horrible.

Un des juges de *Jeanne*, docteur en théologie & prêtre nommé *Nicolas l'oiseleur*, vient la confesser dans la prison. Il abuse du sacrement jusqu'au point de cacher derrière un morceau de serge deux prêtres qui transcrivent la confession de *Jeanne d'Arc*. Ainsi les juges employèrent le sacrilége pour être homicides. Et une malheureuse idiote, qui avait eu assez de courage pour rendre de très-grands services au roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On sait assez comment on eut la bassesse artificieuse de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle absurde barbarie on prétexta cette prétendue transgression pour la condamner aux flammes, comme si c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur, & fait frémir le sens commun. On ne conçoit pas comment nous osons, après les horreurs sans nombre dont nous avons été

(b) Mémoires pour servir à l'*Histoire de France & Bourgogne*, tome Ier.

coupables, appeler aucun peuple du nom de *barbare*.

La plupart de nos historiens, plus amateurs des prétendus embelliſſemens de l'hiſtoire que de la vérité, diſent que *Jeanne* alla au ſupplice avec intrépidité; mais comme le portent les chroniques du temps, & comme l'avoue l'hiſtorien *Villaret*, elle reçut ſon arrêt avec des cris & avec des larmes; faibleſſe pardonnable à ſon ſexe & peut-être au nôtre, & très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre: car on peut être hardi dans les combats, & ſenſible ſur l'échafaud.

Je dois ajouter ici que pluſieurs perſonnes ont cru ſans aucun examen que la *pucelle d'Orléans* n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayons le procès-verbal de ſon exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore d'une avanturière qui prit le nom de la *pucelle*, trompa les frères de *Jeanne d'Arc*, & à la faveur de cette impoſture épouſa en Lorraine un gentilhomme de la maiſon des *Armoiſes*. Il y eut deux autres friponnes qui ſe firent auſſi paſſer pour la *pucelle d'Orléans*. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé *Jeanne*, & qu'on lui avait ſubſtitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

ARDEUR.

Le Dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine & de l'ardeur d'un

cheval, il paraît expédient de citer aussi d'autres ardeurs; celle du feu, celle de l'amour. Nos poëtes français, italiens, espagnols, parlent beaucoup des ardeurs des amans: l'opéra n'a presque jamais été sans ardeurs *parfaites*. Elles sont moins *parfaites* dans les tragédies; mais il y a toujours beaucoup d'ardeurs.

Le dictionnaire de Trévoux dit qu'ardeur en général signifie une *passion amoureuse*. Il cite pour exemple ce vers:

C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née.

Et on ne pouvait guère en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce dictionnaire est fécond en citations de vers détestables. Il tire tous ses exemples de je ne sais quel nouveau choix de vers, parmi lesquels il serait très-difficile d'en trouver un bon. Il donne pour exemple de l'emploi du mot d'*ardeur* ces deux vers de *Corneille*:

Une première ardeur est toujours la plus forte;
Le temps ne l'éteint point, la mort seule l'emporte.

Et celui-ci de *Racine*:

Rien ne peut modérer mes ardeurs insensées.

Si les compilateurs de ce dictionnaire avaient eu du goût, ils auraient donné pour exemple du mot *ardeur* bien placé cet excellent morceau de *Mithridate*:

J'ai su, par une longue & pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie,

Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage & plus heureux
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années!

C'est ainsi qu'on peut donner une nouvelle énergie à une expression ordinaire & faible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec *cœur*, & qui parlent de leur vive ardeur ou de leur tendre ardeur, & qui joignent encore à cela les *alarmes* ou les *charmes* qui leur ont coûté tant de *larmes*, & qui, lorsque toutes ces platitudes sont arrangées en douze syllabes, croient avoir fait des vers, & qui, après avoir écrit quinze cents lignes remplies de ces termes oiseux en tout genre, croient avoir fait une tragédie, il faut les renvoyer au nouveau choix de vers, ou au recueil en douze volumes des meilleures pièces de théâtre, parmi lesquelles on n'en trouve pas une seule qu'on puisse lire.

ARGENT.

Mot dont on se sert pour exprimer de l'or. Monsieur, voudriez-vous me prêter cent louis d'or? Monsieur, je le voudrais de tout mon cœur; mais je n'ai point d'argent; je ne suis pas en argent comptant: l'Italien vous dirait: *ignore, non ho di danari.* je n'ai point de deniers.

Harpagon demande à maître *Jacques*: Me feras-tu bonne chère? Oui, si vous me donnez beaucoup d'argent.

On

On demande tous les jours quel est le pays de l'Europe le plus riche en argent? on entend par-là quel est le peuple qui possède le plus de métaux représentatifs des objets de commerce. On demande par la même raison quel est le plus pauvre? & alors trente nations se présentent à l'envi; le vestphatien, le limousin, le basque, l'habitant du Tirol, celui du Valais, le grison, l'istrien, l'écossais & l'irlandais du nord, le suisse d'un petit canton, & sur-tout le sujet du pape.

Pour deviner qui en a davantage, on balance aujourd'hui entre la France, l'Espagne & la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois, dans le treizième, quatorzième & quinzième siècles, c'était la province de la daterie qui avait sans contredit le plus d'argent comptant : aussi fesait-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela?* disait-on à un marchand. Il répondait : *Autant que les gens sont sots.*

Toute l'Europe envoyait alors son argent à la cour romaine, qui rendait en échange des grains bénis, des agnus, des indulgences plénières ou non plénières, des dispenses, des confirmations, des exemptions, des bénédictions, & même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas assez bien en cour de Rome, & à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela; mais ils fesaient le commerce de tout l'Occident par Alexandrie; on n'avait que par eux du poivre & de la cannelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie venait à eux, un peu aux Toscans & aux Génois. Tous les autres royaumes

étaient si pauvres en argent comptant que *Charles VIII* fut obligé d'emprunter les pierreries de la duchesse de Savoie, & de les mettre en gage pour aller conquérir Naples qu'il perdit bientôt : les Vénitiens soudoyèrent des armées plus fortes que la sienne. Un noble vénitien avait plus d'or dans son coffre, & plus de vaisselle d'argent sur sa table, que l'empereur *Maximilien* surnommé *Pochi danari.*

Les choses changèrent quand les Portugais allèrent trafiquer aux Indes, en conquérans, & que les Espagnols eurent subjugué le Mexique & le Pérou, avec six ou sept cents hommes. On sait alors que le commerce de Venise, celui des autres villes de d'Italie, tout tomba. *Philippe II*, maître de l'Espagne, du Portugal, des Pays-Bas, des deux Siciles, du Milanais, de quinze cents lieues de côtes dans l'Asie, & des mines d'or & d'argent dans l'Amérique, fut le seul riche, & par conséquent le seul puissant en Europe. Les espions qu'il avait gagnés en France baisaient à genoux les doublons catholiques; & le petit nombre d'angélots & de carolus qui circulaient en France n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique & l'Asie lui valurent à peu près dix millions de ducats de revenu. Il eût en effet acheté l'Europe avec son argent, sans le fer de *Henri IV* & les flottes de la reine *Elisabeth.*

Le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Argent*, cite l'*Esprit des lois*, dans lequel il est dit : « J'ai ouï déplorer plusieurs fois l'aveu-
» glement du conseil de *François I*, qui rebuta
» *Christophe Colomb* qui lui proposait les Indes

» en vérité, on fit peut-être par imprudence
» une chose bien sage. »

Nous voyons, par l'énorme puissance de *Philippe*, que le conseil prétendu de *François I* n'aurait pas fait *une chose si sage*. Mais contentons-nous de remarquer que *François I* n'était pas né, quand on prétend qu'il refusa les offres de *Christophe Colomb*; ce génois aborda en Amérique en 1492, & *François I* naquit en 1494, & ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de *Henri III*, de *Henri IV* & de la reine *Elisabeth*, avec celui de *Philippe II*; le subside ordinaire d'*Elisabeth* n'était que de cent mille livres sterling; & avec l'extraordinaire, il fut, année commune, d'environ quatre cents mille; mais il fallait qu'elle employât ce surplus à se défendre de *Philippe II*. Sans une extrême économie elle était perdue, & l'Angleterre avec elle.

Le revenu de *Henri III* se montait à la vérité à trente millions de livres de son temps; cette somme était à la seule somme que *Philippe II* retirait des Indes, comme trois à dix; mais il n'entrait pas le tiers de cet argent dans les coffres de *Henri III* très-prodigue, très-volé, & par conséquent très-pauvre : il se trouve que *Philippe II* était d'un seul article dix fois plus riche que lui.

Pour *Henri IV*, ce n'est pas la peine de comparer ses trésors avec ceux de *Philippe II*. Jusqu'à la paix de Vervins il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de son épée, & il vécut en chevalier errant

jusqu'au temps qu'il devint le premier roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toujours été si pauvre que le roi *Edouard III* fut le premier qui fit battre de la monnaie d'or.

On veut savoir ce que devient l'or & l'argent qui affluent continuellement du Mexique & du Pérou en Espagne ? Il entre dans les poches des Français, des Anglais, des Hollandais qui font le commerce de Cadix sous des noms espagnols, & qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries, du coton, du salpêtre, du sucre-candi, du thé, des toiles, des diamans & des magots.

On demande ensuite ce que deviennent tous ces trésors des Indes ; je réponds que *Sha Thamas-Koulikan* ou *Sha-Nadir* a emporté tout celui du grand-mogol avec ses pierreries. Vous voulez savoir où sont ces pierreries, cet or, cet argent que *Sha-Nadir* a emportés en Perse ? une partie a été enfouïe dans la terre pendant les guerres civiles ; des brigands se sont servis de l'autre pour se faire des partis. « Car, comme » dit fort bien *César*, avec de l'argent on a des » soldats, & avec des soldats on vole de » l'argent. »

Votre curiosité n'est point encore satisfaite ; vous êtes embarrassé de savoir où sont les trésors de *Sésostris*, de *Crésus*, de *Cyrus*, de *Nabuchodonosor*, & sur-tout de *Salomon* qui avait, dit-on, vingt milliars & plus de nos livres de compte, à lui tout seul dans sa cassette ?

Je vous dirai que tout cela s'est répandu par

le monde. Soyez sûr que du temps de *Cyrus*, les Gaules, la Germanie, le Danemarck, la Pologne, la Russie, n'avaient pas un écu. Les choses se sont mises au niveau avec le temps, sans ce qui s'est perdu en dorure, ce qui reste enfoui à Notre-Dame de Lorette & autres lieux, & ce qui a été englouti dans l'*avare* mer.

Comment fesaient les Romains sous leur grand *Romulus*, fils de *Mars* & d'une religieuse, & sous le dévot *Numa Pompilius ?* Ils avaient un *Jupiter* de bois de chêne mal taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendard, & une pièce d'argent de douze sous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or que les sept rois de Rome, les *Camilles*, les *Manlius*, les *Fabius* n'auraient pu payer.

Si par hasard la femme d'un receveur-général des finances se fesait lire ce chapitre à sa toilette par le bel esprit de la maison, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers siècles, & ne voudrait pas laisser entrer dans son antichambre un *Manlius*, un *Curius*, un *Fabius*, qui viendraient à pied, & qui n'auraient pas de quoi faire sa partie de jeu.

Leur argent comptant était du cuivre. Il servait à la fois d'armes & de monnaie. On se battait, & on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces payaient un bœuf. On achetait le nécessaire au marché comme on l'achète aujourd'hui ; & les hommes avaient comme de tout temps la nourriture, le vêtement & le couvert. Les Romains, plus

pauvres que leurs voisins, les subjuguèrent, & augmentèrent toujours leur territoire dans l'espace de près de cinq cents années, avant de frapper de la monnaie d'argent.

Les soldats de *Gustave-Adolphe* n'avaient en Suède que de la monnaie de cuivre pour leur solde, avant qu'il fît des conquêtes hors de son pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choses nécessaires à la vie, le commerce se fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange soit de coquilles ou de papier. L'or & l'argent à la longue n'ont prévalu par-tout que parce qu'ils sont plus rares.

C'est en Asie que commencèrent les premières fabriques de monnaie de ces deux métaux, parce que l'Asie fut le berceau de tous les arts.

Il n'est point question de monnaie dans la guerre de Troye; on y pèse l'or & l'argent. *Agamemnon* pouvait avoir un trésorier, mais point de cour des monnaies.

Ce qui a fait soupçonner à plusieurs savans téméraires que le Pentateuque n'avait été écrit que dans le temps où les Hébreux commencèrent à se procurer quelques monnaies de leurs voisins, c'est que dans plus d'un passage il est parlé de sicles. On y dit qu'*Abraham* qui était étranger, qui n'avait pas un pouce de terre dans le pays de Canaan, y acheta un champ & une caverne pour enterrer sa femme, quatre cents sicles d'argent monnayé de bon aloi : (*a*) *Quadringentos siclos argenti*

(*a*) Genèse, chap. XXIII, vers. 16.

probatæ monetæ publicæ. Le judicieux *dom Calmet* évalue cette somme à quatre cents quarante-huit livres six sous neuf deniers, selon les anciens calculs imaginés assez au hasard, quand le marc d'argent était à vingt-six livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent est augmenté de moitié, la somme vaudrait huit cents quatre-vingt-seize livres.

Or, comme en ce temps-là il n'y avait point de monnaie marquée au coin, qui répondît au mot *pecunia*, cela fait une petite difficulté dont il est aisé de se tirer. (*b*)

Une autre difficulté, c'est que dans un endroit il est dit qu'*Abraham* acheta ce champ en Hébron, & dans un autre en Sichem. (*c*) Consultez sur cela le vénérable *Bède*, *Raban Maure* & *Emmanuel Sa.*

Nous pourrions parler ici des richesses que laissa *David* à *Salomon* en arrgent monnayé. Les uns les font monter à vingt & un, vingt-deux milliards tournois, les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de gardes du trésor royal,

(*b*) Ces hardis savans, qui, sur ce prétexte & sur plusieurs autres, attribuent le Pentateuque à d'autres qu'à *Moïse*, se fondent encore sur les témoignages de *St Théodoret*, de *Mazius*, &c. Ils disent : Si *St Théodoret* & *Mazius* affirment que le livre de *Josué* n'a pas été écrit par *Josué*, & n'en est pas moins admirable, ne pouvons-nous pas croire aussi que le Pentateuque est très-admirable sans être de *Moïse* ? Voyez sur cela le premier livre de l'*Histoire critique du vieux testament*, par le révérend père *Simon* de l'oratoire. Mais quoi qu'en aient dit tant de savans, il est clair qu'il faut s'en tenir au sentiment de la sainte Église apostolique & romaine, la seule infaillible.

(*c*) Actes, chap. VII, v. 16.

ni de tefterdar du grand-turc, qui puiſſe ſupputer au juſte le tréſor du roi *Salomon*. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford & de ſorbonne font ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables aventures qui ſont arrivées à l'argent depuis qu'il a été frappé, marqué, évalué, altéré, prodigué, reſſerré, volé, ayant dans toutes ſes tranſmigrations demeuré conſtamment l'amour du genre-humain. On l'aime au point que chez tous les princes chrétiens, il y a encore une vieille loi qui ſubſiſte, c'eſt de ne point laiſſer ſortir d'or & d'argent de leurs royaumes. Cette loi ſuppoſe de deux choſes l'une, ou que ces princes règnent ſur des fous à lier qui ſe défont de leurs eſpèces en pays étranger pour leur plaiſir, ou qu'il ne faut pas payer ſes dettes à un étranger. Il eſt clair pourtant que perſonne n'eſt aſſez inſenſé pour donner ſon argent ſans raiſon, & que quand on doit à l'étranger, il faut payer ſoit en lettres de change, ſoit en denrées, ſoit en eſpèces ſonnantes. Auſſi cette loi n'eſt pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux, & il n'y a pas long-temps qu'ils ſont ouverts.

Il y aurait beaucoup de choſes à dire ſur l'argent monnayé, comme ſur l'augmentation injuſte & ridicule des eſpèces, qui fait perdre tout d'un coup des ſommes conſidérables à un État, ſur la refonte ou la remarque, avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voiſins, tous vos ennemis à remarquer votre monnaie & à gagner à vos dépens; enfin ſur vingt autres tours d'adreſſe inventés pour ruiner. Pluſieurs livres nouveaux ſont pleins

de réflexions judicieuses sur cet article. Il est plus aisé d'écrire sur l'argent que d'en avoir ; & ceux qui en gagnent se moquent beaucoup de ceux qui ne savent qu'en parler.

En général l'art du gouvernement consiste à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens, pour le donner à une autre partie.

On demande s'il est possible de ruiner radicalement un royaume, dont en général la terre est fertile ; on répond que la chose n'est pas praticable, attendu que depuis la guerre de 1689 jusqu'à la fin de 1769 où nous écrivons, on a fait presque sans discontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la France sans ressource, & qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'est un bon corps qui a eu la fièvre pendant quatre-vingts ans avec des redoublemens, & qui a été entre les mains des charlatans, mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux & bien fait sur l'argent de différens pays, adressez-vous à l'article *Monnaie*, de M. le chevalier de *Jaucour*, dans l'Encyclopédie ; on ne peut en parler plus savamment & avec plus d'impartialité. Il est beau d'approfondir un sujet qu'on méprise.

ARIANISME.

TOUTES les grandes disputes théologiques pendant douze cents ans ont été grecques. Qu'auraient dit *Homère*, *Sophocle*, *Démosthènes*, *Archimède*, s'ils avaient été témoins

de ces ſubtils ergotiſmes qui ont coûté tant de ſang ?

Arius a l'honneur encore aujourd'hui de paſſer pour avoir inventé ſon opinion, comme *Calvin* paſſe pour être fondateur du calviniſme. La vanité d'être chef de ſecte eſt la ſeconde de toutes les vanités de ce monde ; car celle des conquérans eſt, dit-on, la première. Cependant ni *Calvin* ni *Arius* n'ont certainement pas la triſte gloire de l'invention.

On ſe querellait depuis long-temps ſur la Trinité, lorſqu'*Arius* ſe mêla de la querelle dans la diſputeuſe ville d'Alexandrie, où *Euclide* n'avait pu parvenir à rendre les eſprits tranquilles & juſtes. Il n'y eut jamais de peuple plus frivole que les Alexandrins ; les Pariſiens même n'en approchent pas.

Il fallait bien qu'on diſputât déjà vivement ſur la Trinité, puiſque le patriarche auteur de la *Chronique d'Alexandrie*, conſervée à Oxford, aſſure qu'il y avait deux mille prêtres qui ſoutenaient le parti qu'*Arius* embraſſa.

Mettons ici, pour la commodité du lecteur, ce qu'on dit d'*Arius* dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas ſous la main.

Voici une queſtion incompréhenſible qui a exercé depuis plus de ſeize cents ans la curioſité, la ſubtilité ſophiſtique, l'aigreur, l'eſprit de cabale, la fureur de dominer, la rage de perſécuter, le fanatiſme aveugle & ſanguinaire, la crédulité barbare, & qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes, qui pourtant en a produit beaucoup. JESUS eſt-il verbe ? S'il eſt verbe eſt-il émané de DIEU dans le temps ou avant le temps ; s'il eſt émané de

DIEU ; eſt-il coéternel & consubſtantiel avec lui ? ou eſt-il d'une ſubſtance ſemblable ? eſt-il diſtinct de lui, ou ne l'eſt-il pas ? eſt-il fait ou engendré ? Peut-il engendrer à ſon tour ? a-t-il la paternité ou la vertu productive ſans paternité ? Le St Eſprit eſt-il fait ou engendré, ou produit, ou procédant du père, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux ? Peut-il engendrer, peut-il produire ? Son hypoſtaſe eſt-elle conſubſtantielle avec l'hypoſtaſe du père & du fils ? & comment, ayant préciſément la même nature, la même eſſence que le père & le fils, peut-il ne pas faire les mêmes choſes que ces deux perſonnes qui ſont lui-même ?

Ces queſtions ſi au-deſſus de la raiſon avaient certainement beſoin d'être décidées par une Égliſe infaillible.

On ſophiſtiquait, on ergotait, on ſe haïſſait, on s'excommuniait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inacceſſibles à l'eſprit humain avant les temps d'*Arius* & d'*Athanaſe*. Les Grecs égyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre, mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. *Alexandros* évêque d'Alexandrie s'aviſe de prêcher que DIEU étant néceſſairement individuel, ſimple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade eſt trine.

Le prêtre *Arious*, que nous nommons *Arius*, eſt tout ſcandaliſé de la monade d'*Alexandros* ; il explique la choſe différemment ; il ergote en partie comme le prêtre *Sabellious*, qui avait ergoté comme le phrygien *Praxeas*, grand ergoteur. *Alexandros* aſſemble vîte un petit

concile de gens de ſon opinion, & excommunie ſon prêtre. *Euſebios*, évêque de Nicomédie, prend le parti d'*Arious*, voilà toute l'Égliſe en feu.

L'empereur *Conſtantin* était un ſcélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé ſa femme dans un bain, égorgé ſon fils, aſſaſſiné ſon beau-père, ſon beau-frère & ſon neveu, je ne le nie pas; un homme bouffi d'orgueil & plongé dans les plaiſirs, je l'accorde; un déteſtable tyran ainſi que ſes enfans, *tranſeat*: mais il avait du bon ſens. On ne parvient point à l'empire, on ne ſubjugue pas tous ſes rivaux ſans avoir raiſonné juſte.

Quand il vit la guerre civile des cervelles ſcolaſtiques allumée, il envoya le célèbre évêque *Ozius* avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes. (a) *Vous êtes de grands fous*, leur dit-il expreſſément dans ſa lettre, *de vous quereller pour des choſes que vous n'entendez pas. Il eſt indigne de la gravité de vos*

(a) Un profeſſeur de l'univerſité de Paris, nommé *le Beau*, qui a écrit l'*Hiſtoire du bas empire*, ſe garde bien de rapporter la lettre de *Conſtantin* telle qu'elle eſt, & telle que la rapporte le ſavant auteur du dictionnaire des héréſies. *Ce bon prince*, dit-il, *animé d'une tendreſſe paternelle, finiſſait en ces termes : Rendez-moi des jours ſereins & des nuits tranquilles.* Il rapporte les complimens de *Conſtantin* aux évêques, mais il devait auſſi rapporter le reproche. L'épithète de *bon prince* convient à *Titus*, à *Trajan*, à *Marc-Antonin*, à *Marc-Aurèle*, & même à *Julien le philoſophe*, qui ne verſa jamais que le ſang des ennemis de l'empire en prodiguant le ſien, & non pas à *Conſtantin* le plus ambitieux des hommes, le plus vain, le plus voluptueux, & en même temps le plus perfide & le plus ſanguinaire. Ce n'eſt pas écrire l'hiſtoire, c'eſt la défigurer.

ministères de faire tant de bruit sur un sujet si mince.

Constantin n'entendait pas par *mince sujet* ce qui regarde la Divinité ; mais la manière incompréhensible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche arabe qui a écrit l'*Histoire de l'Eglise d'Alexandrie*, fait parler à peu près ainsi *Ozius* en présentant la lettre de l'empereur :

« Mes frères, le christianisme commence à » peine à jouir de la paix, & vous allez le » plonger dans une discorde éternelle. L'em» pereur n'a que trop raison de vous dire que » vous vous *querellez pour un sujet fort mince*. » Certainement si l'objet de la dispute était » essentiel, JESUS-CHRIST, que nous recon» naissons tous pour notre législateur, en au» rait parlé ; DIEU n'aurait pas envoyé son » fils sur la terre pour ne nous pas apprendre » notre catéchisme. Tout ce qu'il ne nous a » pas dit expressément est l'ouvrage des hom» mes, & l'erreur est leur partage. JESUS vous » a commandé de vous aimer, & vous com» mencez par lui désobéir en vous haïssant, » en excitant la discorde dans l'empire. L'or» gueil seul fait naître les disputes, & JESUS » votre maître vous a ordonné d'être humbles. » Personne de vous ne peut savoir si JESUS » est fait ou engendré. Et que vous importe » sa nature pourvu que la vôtre soit d'être » justes & raisonnables ? Qu'a de commun une » vaine science de mots avec la morale qui » doit conduire vos actions ? Vous chargez » la doctrine de mystères, vous qui n'êtes faits » que pour affermir la religion par la vertu.

» Voulez-vous que la religion chrétienne ne
» soit qu'un amas de sophismes ? est-ce pour
» cela que le CHRIST est venu ? Cessez de
» disputer, adorez, édifiez, humiliez-vous,
» nourrissez les pauvres, apaisez les querelles
» des familles au lieu de scandaliser l'empire
» entier par vos discordes. »

Ozius parlait à des opiniâtres. On assembla le concile de Nicée, & il y eut une guerre civile spirituelle dans l'empire romain. Cette guerre en amena d'autres, & de siècle en siècle on s'est persécuté mutuellement jusqu'à nos jours.

Ce qu'il y eut de triste, c'est que la persécution commença dès que le concile fut terminé ; mais lorsque *Constantin* en avait fait l'ouverture, il ne savait encore quel parti prendre, ni sur qui il ferait tomber la persécution. Il n'était point chrétien, (*) quoiqu'il fût à la tête des chrétiens ; le baptême seul constituait alors le christianisme, & il n'était point baptisé ; il venait même de faire rebâtir à Rome le temple de la Concorde. Il lui était sans doute fort indifférent qu'*Alexandre* d'Alexandrie, ou *Eusèbe* de Nicomédie, & le prêtre *Arius* eussent raison ou tort ; il est assez évident par la lettre ci-dessus rapportée, qu'il avait un profond mépris pour cette dispute.

Mais il arriva ce qu'on voit, & ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis *Ariens*, accusèrent *Eusèbe* de Nicomédie d'avoir pris

(*) Voyez l'article *Vision de Constantin*.

autrefois le parti de *Licinius* contre l'empereur : *J'en ai des preuves*, dit *Constantin* dans sa lettre à l'église de Nicomédie, *par les prêtres & les diacres de sa suite que j'ai pris*, *&c.*

Ainsi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la persécution sont établies avec le dogme sans pouvoir en affaiblir la sainteté. *Constantin* donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la consubstantiabilité à ceux qui la croyaient, confisqua les biens des diffidens a son profit, & se servit de son pouvoir despotique pour exiler *Arius* & ses partisans qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même que de son autorité privée il condamna à mort quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'*Arius* : mais ce fait n'est pas vrai. *Constantin*, tout prodigue qu'il était du sang des hommes, ne poussa pas la cruauté jusqu'à cet excès de démence absurde de faire assassiner par ses bourreaux celui qui garderait un livre hérétique, pendant qu'il laissait vivre l'hérésiarque.

Tout change bientôt à la cour ; plusieurs évêques inconsubstantiels, des eunuques, des femmes parlèrent pour *Arius*, & obtinrent la révocation de la lettre de cachet. C'est ce que nous avons vu arriver plusieurs fois dans nos cours modernes en pareille occasion.

Le célèbre *Eusèbe*, évêque de Césarée, connu par ses ouvrages qui ne sont pas écrits avec un grand discernement, accusait fortement *Eustate*, évêque d'Antioche, d'être sabellien ; & *Eustate* accusait *Eusèbe* d'être arien. On assembla un concile à Antioche ; *Eusèbe* gagna sa cause ; on déposa *Eustate* ; on offrit le siége

d'Antioche à *Eusèbe* qui n'en voulut point; les deux partis s'armèrent l'un contre l'autre: ce fut le prélude des guerres de controverse. *Constantin*, qui avait exilé *Arius* pour ne pas croire le fils consubstantiel, exila *Eustate* pour le croire. De telles révolutions sont communes.

St Athanase était alors évêque d'Alexandrie; il ne voulut point recevoir dans la ville *Arius* que l'empereur y avait envoyé, disant qu'*Arius était excommunié; qu'un excommunié ne devait plus avoir ni maison, ni patrie, qu'il ne pouvait ni manger, ni coucher nulle part & qu'il vaut mieux obéir à* DIEU *qu'aux hommes.* Aussitôt nouveau concile à Tyr, & nouvelles lettres de cachet. *Athanase* est déposé par les pères de Tyr, exilé à Trèves par l'empereur. Ainsi *Arius & Athanase* son plus grand emnemi, sont condamnés tour à tour par un homme qui n'était pas encore chrétien.

Les deux factions employèrent également l'artifice, la fraude, la calomnie selon l'ancien & l'éternel usage. *Constantin* les laissa disputer & cabaler; il avait d'autres occupations. Ce fut dans ce temps-là que ce *bon prince fit* assassiner son fils, sa femme, son neveu le jeune *Licinius*, l'espérance de l'empire, qui n'avait pas encore douze ans.

Le parti d'*Arius* fut toujours victorieux sous *Constantin*. Le parti opposé n'a pas rougi d'écrire qu'un jour *St Macaire*, l'un des plus ardens sectateurs d'*Athanase*, sachant qu'*Arius* s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Constantinople, suivi de plusieurs de ses confrères, pria DIEU si ardemment de confondre cet hérésiarque,

ſiarque, que DIEU ne put réſiſter à la prière de *Macaire*; que ſur le champ tous les boyaux d'*Arius* lui ſortirent par le fondement, ce qui eſt impoſſible; mais enfin *Arius* mourut.

Conſtantin le ſuivit une année après, en 337 de l'ère vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lèpre. L'empereur *Julien* dans ſes *Céſars* dit, que le baptême que reçut cet empereur quelques heures avant ſa mort ne guérit perſonne de cette maladie.

Comme ſes enfans régnèrent après lui, la flatterie des peuples romains, devenus eſclaves depuis long-temps, fut portée à un tel excès, que ceux de l'ancienne religion en firent un dieu, & ceux de la nouvelle en firent un ſaint. On célébra long-temps ſa fête avec celle de ſa mère.

Après ſa mort, les troubles occaſionnés par le ſeul mot *conſubſtantiel*, agitèrent l'empire avec violence. *Conſtance*, fils & ſucceſſeur de *Conſtantin*, imita toutes les cruautés de ſon père, & tint des conciles comme lui; ces conciles s'anathématisèrent réciproquement. *Athanaſe* courut l'Europe & l'Aſie pour ſoutenir ſon parti. Les Euſébiens l'accablèrent. Les exils, les priſons, les tumultes, les meurtres, les aſſaſſinats ſignalèrent la fin du règne de *Conſtance*. L'empereur *Julien*, fatal ennemi l'Égliſe, fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'Égliſe, & n'en put venir à bout. *Jovien*, & après lui *Valentinien*, donnèrent une liberté entière de conſcience: mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haine & leur fureur.

Théodose se déclara pour le concile de Nicée: mais l'impératrice *Justine*, qui régnait en Italie, en Illyrie, en Afrique comme tutrice du jeune *Valentinien*, proscrivit le grand concile de Nicée; & bientôt les Goths, les Vandales, les Bourguignons, qui se répandirent dans tant de provinces, y trouvant l'arianisme établi, l'embrassèrent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois, *Clovis*, leur vainqueur, suivit leur communion par la même raison que les autres barbares avaient professé la foi arienne.

Le grand *Théodoric* en Italie entretint la paix entre les deux partis; & enfin, la formule nicéenne prévalut dans l'Occident & dans l'Orient.

L'arianisme reparut vers le milieu du seizième siècle, à la faveur de toutes les disputes de religion qui partageaient alors l'Europe: mais il reparut armé d'une force nouvelle & d'une plus grande incrédulité. Quarante Gentilshommes de Vicence formèrent une académie, dans laquelle on n'établit que les seuls dogmes qui parurent nécessaires pour être chrétiens. JESUS fut reconnu pour verbe, pour sauveur & pour juge: mais on nia sa divinité, sa consubstantiabilité, & jusqu'à la Trinité.

Les principaux de ces dogmatiseurs furent *Lélius Socin*, *Okin*, *Pazuta*, *Gentilis*. *Servet* se joignit à eux. On connaît sa malheureuse dispute avec *Calvin*; ils eurent quelque temps ensemble un commerce d'injures par lettres. *Servet* fut assez imprudent pour passer par Ge-

nève, dans un voyage qu'il fesait en Allemagne. *Calvin* fut assez lâche pour le faire arrêter, & assez barbare pour le faire condamner à être brûlé à petit feu, c'est-à-dire, au même supplice auquel *Calvin* avait à peine échappé en France. Presque tous les théologiens d'alors étaient tour à tour persécuteurs & persécutés, bourreaux ou victimes.

Le même *Calvin* sollicita dans Genève la mort de *Gentilis*. Il trouva cinq avocats qui signèrent que *Gentilis* méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs sont dignes de cet abominable siècle. *Gentilis* fut mis en prison, & allait être brûlé comme *Servet* : mais il fut plus avisé que cet espagnol ; il se rétracta, donna les louanges les plus ridicules à *Calvin*, & fut sauvé. Mais son malheur voulut ensuite que n'ayant pas assez ménagé un bailli du canton de Berne, il fut arrêté comme arien. Des témoins déposèrent qu'il avait dit que les mots de *trinité*, d'*essence*, d'*hypostase* ne se trouvaient pas dans l'écriture sainte ; & sur cette déposition, les juges, qui ne savaient pas plus que lui ce que c'est qu'une hypostase, le condamnèrent sans raisonner à perdre la tête.

Faustus Socin, neveu de *Lélius Socin*, & ses compagnons furent plus heureux en Allemagne ; ils pénétrèrent en Silésie & en Pologne ; ils y fondèrent des églises, ils écrivirent, ils prêchèrent, ils réussirent ; mais à la longue, comme leur religion était dépouillée de presque tous les mystères, & plutôt une secte philosophique paisible qu'une secte militante, ils furent abandonnés ; les jésuites, qui avaient plus de

crédit qu'eux, les poursuivirent & les dispersèrent.

Ce qui reste de cette secte en Pologne, en Allemagne, en Hollande, se tient caché & tranquille. La secte a reparu en Angleterre avec plus de force & d'éclat. Le grand *Newton* & *Locke* l'embrassèrent; *Samuel Clarke*, célèbre curé de St James, auteur d'un si bon livre sur l'existence de DIEU, se déclara hautement arien, & ses disciples sont très-nombreux. Il n'allait jamais à sa paroisse le jour qu'on y récitait le *symbole de St Athanase.* On pourra voir, dans le cours de cet ouvrage, les subtilités que tous ces opiniâtres, plus philosophes que chrétiens, opposent à la pureté de la foi catholique.

Quoiqu'il y eût un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par *Newton*, & la sagesse métaphysique de *Locke* ont plus occupé les esprits. Les disputes sur la consubstantiabilité ont paru très-fades aux philosophes. Il est arrivé à *Newton* en Angleterre la même chose qu'à *Corneille* en France : on oublia *Perthavite*, *Théodore* & son recueil de vers; on ne pensa qu'à *Cinna. Newton* fut regardé comme l'interprète de DIEU dans le calcul des fluxions, dans les lois de la gravitation, dans la nature de la lumière. Il fut porté à sa mort par les pairs & le chancelier du royaume près des tombeaux des rois, & plus révéré qu'eux. *Servet* qui découvrit, dit-on, la circulation du sang, avait été brûlé à petit feu dans une petite ville des Allobroges, maîtrisée par un théologien de Picardie.

ARISTÉE.

QUOI ? l'on voudra toujours tromper les hommes sur les choses les plus indifférentes, comme sur les plus sérieuses ! Un prétendu *Aristée* veut faire croire qu'il a fait traduire l'ancien testament en grec, pour l'usage de *Ptolomée Philadelphe*, comme le duc de *Montausier* a réellement fait commenter les meilleurs auteurs latins à l'usage du dauphin qui n'en fesait aucun usage.

Si on en croit cet *Aristée*, *Ptolomée* brûlait d'envie de connaître les lois juives ; & pour connaître ces lois que le moindre juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus, il se proposa d'envoyer une ambassade solennelle au grand-prêtre des Juifs de Jérusalem, de délivrer six vingts mille esclaves juifs que son père *Ptolomée Soter* avait pris prisonniers en Judée, & de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnaie pour leur aider à faire le voyage agréablement : ce qui fait quatorze millions quatre cents mille de nos livres.

Ptolomée ne se contenta pas de cette libéralité inouïe. Comme il était fort dévot sans doute au judaïsme, il envoya au temple à Jérusalem une grande table d'or massif, enrichie par-tout de pierres précieuses ; & il eut soin de faire graver sur cette table la carte du Méandre, fleuve de Phrygie. (*a*) Le cours de

(*a*) Il se peut très-bien pourtant que ce ne fût pas un plan du cours du Méandre, mais ce qu'on appelait

cette rivière était marqué par des rubis & par des émeraudes. On sent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée de deux immenses vases d'or encore mieux travaillés ; il donna trente autres vases d'or & une infinité de vases d'argent. On n'a jamais payé si chèrement un livre ; on aurait toute la bibliothèque du vatican à bien meilleur marché.

Eléazar, prétendu grand-prêtre de Jérusalem, lui envoya à son tour des ambassadeurs qui ne présentèrent qu'une lettre en beau vélin, écrite en caractères d'or. C'était agir en dignes juifs que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

Ptolomée fut si content du style d'*Eléazar*, qu'il en versa des larmes de joie.

Les ambassadeurs dînèrent avec le roi & les principaux prêtres d'Egypte. Quand il fallut bénir la table, les Egyptiens cédèrent cet honneur aux Juifs.

Avec ces ambassadeurs arrivèrent soixante & douze interprètes, six de chacune des douze tribus, tous ayant appris le grec en perfection dans Jérusalem. C'est dommage, à la vérité, que de ces douze tribus il y en eût dix d'absolument perdues, & disparues de la face de la terre depuis tant de siècles : mais le grand-prêtre *Eléazar* les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à *Ptolomée*.

Les soixante & douze interprètes furent enfermés dans l'île de Pharos ; chacun d'eux fit

en grec un *méandre*, un lacis, un nœud de pierres précieuses. C'était toujours un fort beau présent.

ſa traduction à part en ſoixante & douze jours, & toutes les traductions ſe trouvèrent ſemblables mot pour mot : c'eſt ce qu'on appelle la *traduction des ſeptante*, qui devrait être nommée la *traduction des ſeptante-deux*.

Dès que le roi eut reçu ces livres, il les adora, tant il était bon juif. Chaque interprète reçut trois talens d'or, & on envoya encore au grand-ſacrificateur pour ſon parchemin dix lits d'argent, une couronne d'or, des encenſoirs & des coupes d'or, un vaſe de trente talens d'argent, c'eſt-à-dire, du poids d'environ ſoixante mille écus, avec dix robes de pourpre, & cent pièces de toile du plus beau lin.

Preſque tout ce beau conte eſt fidellement rapporté par l'hiſtorien *Joſephe*, qui n'a jamais rien exagéré. *St Juſtin* a enchéri ſur *Joſephe* ; il dit que ce fut au roi *Hérode* que *Ptolomée* s'adreſſa, & non pas au grand-prêtre *Eléazar*. Il fait envoyer deux ambaſſadeurs de *Ptolomée* à *Hérode* : c'eſt beaucoup ajouter au merveilleux ; car on ſait qu'*Hérode* ne naquit que long-temps après le règne de *Ptolomée Philadelphe*.

Ce n'eſt pas la peine de remarquer ici la profuſion d'anacroniſmes qui règne dans ces romans & dans tous leurs ſemblables, la foule des contradictions & les énormes bévues dans leſquelles l'auteur juif tombe à chaque phraſe : cependant cette fable a paſſé pendant des ſiècles pour une vérité inconteſtable. Et pour mieux exercer la crédulité de l'eſprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à ſa manière ; de ſorte qu'en croyant cette aventure, il fallait la croire de cent manières

différentes. Les uns rient de ces abſurdités dont les nations ont été abreuvées, les autres gémiſſent de ces impoſtures ; la multitude infinie des menſonges fait des *Démocrites* & des *Héraclites*.

ARISTOTE

Il ne faut pas croire que le précepteur d'*Alexandre*, choiſi par *Philippe*, fût un pédant & un eſprit faux. *Philippe* était aſſurément un bon juge, étant lui-même très-inſtruit, & rival de *Démoſthène* en éloquence.

De ſa logique.

La *logique* d'*Ariſtote*, ſon art de raiſonner, eſt d'autant plus eſtimable qu'il avait à faire aux Grecs, qui s'exerçaient continuellement à des argumens captieux ; & ſon maître *Platon* était moins exempt qu'un autre de ce défaut.

Voici, par exemple, l'argument par lequel *Platon* prouve dans le *Phédon* l'immortalité de l'ame.

« Ne dites-vous pas que la mort eſt le contraire de la vie ? -- Oui. -- Et qu'elles naiſſent l'une de l'autre ? -- Oui. -- Qu'eſt-ce donc qui naît du vivant ? -- Le mort. -- Et qui naît du mort ? -- Le vivant. -- C'eſt donc des morts que naiſſent toutes les choſes vivantes. Par conſéquent les ames exiſtent dans les enfers après la mort. »

Il fallait des règles ſûres pour démêler cet épouvantable galimatias, par lequel la réputation de *Platon* faſcinait les eſprits.

Il

Il était nécessaire de démontrer que *Platon* donnait un sens louche à toutes ses paroles.

Le mort ne naît point du vivant ; mais l'homme vivant a cessé d'être en vie.

Le vivant ne naît point du mort ; mais il est né d'un homme en vie qui est mort depuis.

Par conséquent, votre conclusion que toutes les choses vivantes naissent des mortes est ridicule. De cette conclusion vous en tirez une autre qui n'est nullement renfermée dans les prémisses. *Donc les ames sont dans les enfers après la mort.*

Il faudrait avoir prouvé auparavant que les corps morts sont dans les enfers, & que l'ame accompagne les corps morts.

Il n'y a pas un mot dans votre argument qui ait la moindre justesse. Il fallait dire : Ce qui pense est sans parties, ce qui est sans parties est indestructible ; donc ce qui pense en nous étant sans parties est indestructible.

Ou bien, le corps meurt parce qu'il est divisible, l'ame n'est point divisible ; donc elle ne meurt pas. Alors du moins on vous aurait entendu.

Il en est de même de tous les raisonnemens captieux des Grecs. Un maître enseigne la rhétorique à son disciple, à condition que le disciple le payera à la première cause qu'il aura gagnée.

Le disciple prétend ne le payer jamais. Il intente un procès à son maître ; il lui dit : Je ne vous devrai jamais rien ; car si je perds ma cause je ne devais vous payer qu'après l'avoir gagnée ; & si je gagne, ma demande est de ne vous point payer.

Le maître rétorquait l'argument, & disait : Si vous perdez, payez ; & si vous gagnez, payez, puisque notre marché est que vous me payerez après la première cause que vous aurez gagnée.

Il est évident que tout cela roule sur une équivoque. *Aristote* enseigne à la lever en mettant dans l'argument les termes nécessaires.

On ne doit payer qu'à l'échéance ;
L'échéance est ici une cause gagnée.
Il n'y a point eu encore de cause gagnée ;
Donc il n'y a point eu encore d'échéance,
Donc le disciple ne doit rien encore.

Mais *encore* ne signifie pas *jamais*. Le disciple fesait donc un procès ridicule.

Le maître de son côté n'était pas en droit de rien exiger, puisqu'il n'y avait pas encore d'échéance.

Il fallait qu'il attendît que le disciple eût plaidé quelque autre cause.

Qu'un peuple vainqueur stipule qu'il ne rendra au peuple vaincu que la moitié de ses vaisseaux ; qu'il les fasse scier en deux ; & qu'ayant ainsi rendu la moitié juste il prétende avoir satisfait au traité, il est évident que voilà une équivoque très-criminelle.

Aristote, par les règles de sa *logique*, rendit donc un grand service à l'esprit humain en prévenant toutes les équivoques ; car ce sont elles qui font tous les mal-entendus en philosophie, en théologie & en affaires.

La malheureuse guerre de 1756 a eu pour prétexte une équivoque sur l'Acadie,

Il eſt vrai que le bon ſens naturel & l'habitude de raiſonner ſe paſſent des règles d'*Ariſtote*. Un homme qui a l'oreille & la voix juſte, peut bien chanter ſans les règles de la muſique ; mais il vaut mieux la ſavoir.

De ſa phyſique.

On ne la comprend guère ; mais il eſt plus que probable qu'*Ariſtote* s'entendait, & qu'on l'entendait de ſon temps. Le grec eſt étranger pour nous. On n'attache plus aujourd'hui aux mêmes mots les mêmes idées.

Par exemple, quand il dit dans ſon chapitre ſept, que les principes des corps ſont *la matière*, *la privation*, *la forme* ; il ſemble qu'il diſe une bêtiſe énorme ; ce n'en eſt pourtant point une. La matière, ſelon lui, eſt le premier principe de tout, le ſujet de tout, indifférent à tout. La forme lui eſt eſſentielle pour devenir une certaine choſe. La privation eſt ce qui diſtingue un être de toutes les choſes qui ne ſont point en lui. La matière eſt indifférente à devenir roſe ou poirier. Mais quand elle eſt poirier ou roſe, elle eſt privée de tout ce qui la ferait argent ou plomb. Cette vérité ne valait peut-être pas la peine d'être énoncée ; mais enfin il n'y a rien là que de très-intelligible, & rien qui ſoit impertinent.

L'*acte de ce qui eſt en puiſſance* paraît ridicule, & ne l'eſt pas davantage. La matière peut devenir tout ce qu'on voudra, feu, terre, eau, vapeur, métal, minéral, animal, arbre, fleur. C'eſt tout ce que cette expreſſion d'*acte en puiſſance* ſignifie. Ainſi il n'y avait point de

ridicule chez les Grecs à dire que le mouvement était un acte de puissance, puisque la matière peut être mue. Et il est fort vraisemblable qu'*Aristote* entendait par-là que le mouvement n'est pas essentiel à la matière.

Aristote dut faire nécessairement une très-mauvaise physique de détail ; & c'est ce qui lui a été commun avec tous les philosophes, jusqu'au temps où les *Galilée*, les *Toricelli*, les *Gueric*, les *Drebellius*, les *Boïles*, l'académie *del Cimento*, commencèrent à faire des expériences. La physique est une mine dans laquelle on ne peut descendre qu'avec des machines, que les anciens n'ont jamais connues. Ils sont restés sur le bord de l'abyme, & ont raisonné sur ce qu'il contenait sans le voir.

Traité d'Aristote sur les animaux.

SES *Recherches sur les animaux*, au contraire, ont été le meilleur livre de l'antiquité, parce qu'*Aristote* se servit de ses yeux. *Alexandre* lui fournit tous les animaux rares de l'Europe, de l'Afrique & de l'Asie. Ce fut un fruit de ses conquêtes. Ce héros y dépensa des sommes qui effrayeraient tous les gardes du trésor-royal d'aujourd'hui, & c'est ce qui doit immortaliser la gloire d'*Alexandre* dont nous avons déjà parlé.

De nos jours un héros, quand il a le malheur de faire la guerre, peut à peine donner quelque encouragement aux sciences ; il faut qu'il emprunte de l'argent d'un juif, & qu'il consulte continuellement des ames juives pour faire couler la substance de ses sujets dans son coffre

des Danaïdes, dont elle sort le moment d'après par cent ouvertures. *Alexandre* fesait venir chez *Aristote*, éléphans, rhinocéros, tigres, lions, crocodiles, gazelles, aigles, autruches. Et nous autres, quand par hasard on nous amène un animal rare dans nos foires, nous allons l'admirer pour vingt sous; & il meurt avant que nous ayons pu le connaître.

Du monde éternel.

Aristote soutient expressément dans son livre du *ciel*, chap. XI., que le monde est éternel; c'était l'opinion de toute l'antiquité, excepté des épicuriens. Il admettait un DIEU, un premier moteur, & il le définit, (a) *Un, éternel, immobile, indivisible, sans qualités.*

Il fallait donc qu'il regardât le monde émané de DIEU, comme la lumière émanée du soleil, & aussi ancienne que cet astre.

A l'égard des sphères célestes, il est aussi ignorant que tous les autres philosophes. *Copernic* n'était pas venu.

De sa métaphysique.

DIEU étant le premier moteur, il fait mouvoir l'ame; mais qu'est-ce que DIEU selon lui, & qu'est-ce que l'ame? L'ame est une entéléchie. Mais que veut dire entéléchie? (b) C'est, dit-il, un principe & un acte, une puissance nutritive, sentante & raisonnable. Cela ne veut

(a) Liv, VII, chap. XII.

(b) Liv. II, chap. II.

dire autre chose, sinon que nous avons la faculté de nous nourrir, de sentir & de raisonner. Le comment & le pourquoi sont un peu difficiles à saisir. Les Grecs ne savaient pas plus ce que c'est qu'une entéléchie, que les topinambous & nos docteurs ne savent ce que c'est qu'une ame.

De sa morale.

La morale d'*Aristote* est, comme toutes les autres, fort bonne, car il n'y a pas deux morales. Celles de *Confutzée*, de *Zoroastre*, de *Pythagore*, d'*Aristote*, d'*Epictète*, de *Marc-Antonin*, sont absolument les mêmes. DIEU a mis dans tous les cœurs la connaissance du bien avec quelque inclination pour le mal.

Aristote dit qu'il faut trois choses pour être vertueux, la nature, la raison & l'habitude; rien n'est plus vrai. Sans un bon naturel la vertu est trop difficile; la raison le fortifie, & l'habitude rend les actions honnêtes aussi familières qu'un exercice journalier auquel on s'est accoutumé.

Il fait le dénombrement de toutes les vertus, entre lesquelles il ne manque pas de placer l'amitié. Il distingue l'amitié entre les égaux, les parens, les hôtes & les amans. On ne connaît plus parmi nous l'amitié qui naît des droits de l'hospitalité. Ce qui était le sacré lien de la société chez les anciens, n'est parmi nous qu'un compte de cabaretier. Et à l'égard des amans, il est rare aujourd'hui qu'on mette de la vertu dans l'amour. On croit ne devoir rien à une femme à qui on a mille fois tout promis.

Il eſt triſte que nos premiers docteurs n'aient preſque jamais mis l'amitié au rang des vertus, n'aient preſque jamais recommandé l'amitié; au contraire, ils ſemblèrent inſpirer ſouvent l'inimitié. Ils reſſemblaient aux tyrans qui craignent les aſſociations.

C'eſt encore avec très-grande raiſon qu'*Ariſtote* met toutes les vertus entre les extrêmes oppoſés. Il eſt peut-être le premier qui leur ait aſſigné cette place.

Il dit expreſſément que la piété eſt le milieu entre l'athéiſme & la ſuperſtition.

De ſa rhétorique.

C'EST probablement ſa *rhétorique* & ſa *poétique* que *Cicéron* & *Quintilien* ont en vue. *Cicéron*, dans ſon livre de l'*orateur*, dit, *perſonne n'eut plus de ſcience, plus de ſagacité, d'invention & de jugement*: *Quintilien* va juſqu'à louer non ſeulement l'étendue de ſes connaiſſances, mais encore la ſuavité de ſon élocution, *eloquendi ſuavitatem*.

Ariſtote veut qu'un orateur ſoit inſtruit des lois, des finances, des traités, des places de guerre, des garniſons, des vivres, des marchandiſes. Les orateurs des parlemens d'Angleterre, des diètes de Pologne, des états de Suède, des pregadi de Veniſe, &c. ne trouveront pas ces leçons d'*Ariſtote* inutiles; elles le ſont peut-être à d'autres nations.

Il veut que l'orateur connaiſſe les paſſions des hommes, les mœurs, & les humeurs de chaque condition.

Je ne crois pas qu'il y ait une ſeule fineſſe

de l'art qui lui échappe. Il recommande sur-tout qu'on apporte des exemples quand on parle d'affaires publiques ; rien ne fait un plus grand effet sur l'esprit des hommes.

On voit, par ce qu'il dit sur cette matière, qu'il écrivait sa rhétorique long-temps avant qu'*Alexandre* fût nommé capitaine général de la Grèce contre le grand roi.

Si quelqu'un, dit-il, avait à prouver aux Grecs qu'il est de leur intérêt de s'opposer aux entreprises du roi de Perse, & d'empêcher qu'il ne se rende maître de l'Egypte, il devrait d'abord faire souvenir que *Darius Ochus* ne voulut attaquer la Grèce qu'après que l'Egypte fut en sa puissance ; il remarquerait que *Xerxès* tint la même conduite. Il ne faut point douter, ajouterait-il, que *Darius Codoman* n'en use ainsi. Gardez-vous de souffrir qu'il s'empare de l'Egypte.

Il va jusqu'à permettre, dans les discours devant les grandes assemblées, les paraboles & les fables. Elles saisissent toujours la multitude ; il en rapporte de très-ingénieuses, & qui sont de la plus haute antiquité, comme celle du cheval qui implora le secours de l'homme pour se venger du cerf, & qui devint esclave pour avoir cherché un protecteur.

On peut remarquer que dans le livre second, où il traite des argumens du plus au moins, il rapporte un exemple qui fait bien voir quelle était l'opinion de la Grèce, & probablement de l'Asie, sur l'étendue de la puissance des dieux.

S'il est vrai, dit-il, *que les dieux mêmes ne peuvent pas tout savoir, quelqu'éclairés qu'ils*

soient, à plus forte raison les hommes. Ce passage montre évidemment qu'on n'attribuait pas alors l'omniscience à la Divinité. On ne concevait pas que les dieux pussent savoir ce qui n'est pas : or l'avenir n'étant pas, il leur paraissait impossible de le connaître. C'est l'opinion des sociniens d'aujourd'hui ; mais revenons à la rhétorique d'*Aristote*.

Ce que je remarquerai le plus dans son chapitre de l'*élocution* & de la *diction*, c'est le bon sens avec lequel il condamne ceux qui veulent être poëtes en prose. Il veut du pathétique, mais il bannit l'enflure ; il proscrit les épithètes inutiles. En effet, *Démosthènes* & *Cicéron*, qui ont suivi ses préceptes, n'ont jamais affecté le style poétique dans leurs discours. Il faut, dit *Aristote*, que le style soit toujours conforme au sujet.

Rien n'est plus déplacé que de parler de physique poétiquement, & de prodiguer les figures, les ornemens quand il ne faut que méthode, clarté & vérité. C'est le charlatanisme d'un homme qui veut faire passer de faux systèmes à la faveur d'un vain bruit de paroles. Les petits esprits sont trompés par cet appât, & les bons esprits le dédaignent.

Parmi nous, l'oraison funèbre s'est emparé du style poétique en prose : mais ce genre consistant presque tout entier dans l'exagération, il semble qu'il lui soit permis d'emprunter ses ornemens de la poésie.

Les auteurs des romans se sont permis quelquefois cette licence. *La Calprenède* fut le premier, je pense, qui transposa ainsi les limites des arts, & qui abusa de cette facilité.

On fit grâce à l'auteur du *Télémaque* en faveur d'*Homère* qu'il imitait sans pouvoir faire de vers, & plus encore en faveur de sa morale, dans laquelle il surpasse infiniment *Homère* qui n'en a aucune. Mais ce qui lui donna le plus de vogue, ce fut la critique de la fierté de *Louis XIV*, & de la dureté de *Louvois* qu'on crut apercevoir dans le *Télémaque*.

Quoi qu'il en soit, rien ne prouve mieux le grand sens & le bon goût d'*Aristote*, que d'avoir assigné sa place à chaque chose.

Poétique.

OU trouver dans nos nations modernes un physicien, un géomètre, un métaphycien, un moraliste même qui ait bien parlé de la poésie ? Ils sont accablés des noms d'*Homère*, de *Virgile*, de *Sophocle*, de l'*Arioste*, du *Tasse*, & de tous ceux qui ont enchanté la terre par les productions harmonieuses de leur génie. Ils n'en sentent pas les beautés, ou s'ils les sentent, ils voudraient les anéantir.

Quel ridicule dans *Pascal* de dire : « Comme » on dit *beauté poétique*, on devrait dire aussi » *beauté géométrique*, & *beauté médicinale*. » Cependant on ne le dit point ; & la raison » en est qu'on sait bien quel est l'objet de la » géométrie, & quel est l'objet de la méde- » cine ; mais on ne sait pas en quoi consiste » l'agrément qui est l'objet de la poésie. On » ne sait ce que c'est que ce modèle naturel » qu'il faut imiter ; & faute de cette con- » naissance on a inventé de certains termes » bizarres, *siècle d'or*, *merveilles de nos*

» *jours, fatal laurier, bel astre*, &c. Et on
» appelle ce jargon *beauté poétique.* »

On sent assez combien ce morceau de *Pascal* est pitoyable. On sait qu'il n'y a rien de beau ni dans une médecine, ni dans les propriétés d'un triangle, & que nous n'appelons *beau* que ce qui cause à notre ame & à nos sens du plaisir & de l'admiration. C'est ainsi que raisonne *Aristote* : & *Pascal* raisonne ici fort mal. *Fatal laurier*, *bel astre*, n'ont jamais été des beautés poétiques. S'il avait voulu savoir ce que c'est, il n'avait qu'à lire dans *Malherbe* :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est soumis à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du louvre
N'en défend pas les rois.

Il n'avait qu'à lire dans *Racan* :

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
Où la gloire te mène ?
Cette mort qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort, qu'avec bien moins de peine
L'on trouve en son foyer.
Que sert à ces héros ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole ?
La gloire qui les suit après tant de travaux,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Il n'avait fur-tout qu'à lire les grands traits d'*Homère*, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, &c.

Nicole écrivit contre le théâtre dont il n'avait pas la moindre teinture, & il fut fecondé par un nommé *Dubois*, qui était aussi ignorant que lui en belles lettres.

Il n'y a pas jufqu'à *Montefquieu*, qui, dans fon livre amufant des lettres perfanes, a la petite vanité de croire qu'*Homère* & *Virgile* ne font rien en comparaifon d'un homme qui imite avec efprit & avec fuccès le *Siamois* de *Dufréni*, & qui remplit fon livre de chofes hardies, fans lefquelles il n'aurait pas été lu. *Qu'eft-ce que les poëmes épiques?* dit-il, *je n'en fais rien; je méprife les lyriques autant que j'eftime les tragiques.* Il devait pourtant ne pas tant méprifer *Pindare* & *Horace*. *Ariftote* ne méprifait point *Pindare*.

Defcartes fit à la vérité pour la reine *Chriftine* un petit divertiffement en vers, mais digne de fa matière cannelée.

Mallebranche ne diftinguait pas le *qu'il mourût* de *Corneille*, d'un vers de *Jodèle* ou de *Garnier*.

Quel homme qu'*Ariftote* qui trace les règles de la tragédie de la même main dont il a donné celles de la dialectique, de la morale, de la politique, & dont il a levé, autant qu'il a pu, le grand voile de la nature!

C'eft dans le chapitre quatrième de fa *poëtique* que *Boileau* a puifé ces beaux vers:

Il n'eft point de ferpent ni de monftre odieux,
Qui par l'art imité ne puiffe plaire aux yeux;
D'un pinceau délicat l'artifice agréable,

Du plus affreux objet fait un objet aimable:
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs,
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs.

Voici ce que dit *Aristote* : « L'imitation & „ l'harmonie ont produit la poésie.... nous „ voyons avec plaisir dans un tableau des ani- „ maux affreux, des hommes morts ou mourans „ que nous ne regarderions qu'avec chagrin „ & avec frayeur dans la nature. Plus ils sont „ bien imités, plus ils vous causent de satis- „ faction. „

Ce quatrième chapitre de la poétique d'*Aristote* se retrouve presque tout entier dans *Horace* & dans *Boileau*. Les lois qu'il donne dans les chapitres suivans sont encore aujourd'hui celles de nos bons auteurs, si vous en exceptez ce qui regarde les chœurs & la musique. Son idée que la tragédie est instituée pour purger les passions, a été fort combattue; mais s'il entend, comme je le crois, qu'on peut dompter un amour incestueux en voyant le malheur de *Phèdre*, qu'on peut réprimer sa colère en voyant le triste exemple d'*Ajax*, il n'y a plus aucune difficulté.

Ce que ce philosophe recommande expressément, c'est qu'il y ait toujours de l'héroïsme dans la tragédie, & du ridicule dans la comédie. C'est une règle dont on commence peut-être trop aujourd'hui à s'écarter.

ARMES, ARMÉES, &c.

C'EST une chose très-digne de considération qu'il y ait encore sur la terre des sociétés sans armées. Les brachmanes qui gouvernèrent long-temps presque toute la grande Chersonnèse de l'Inde ; les primitifs nommés *Quakers*, qui gouvernent la Pensilvanie ; quelques peuplades de l'Amérique, quelques-unes même du centre de l'Afrique ; les Samoïèdes, les Lapons, les Kamshatkadiens n'ont jamais marché en front de bandière pour détruire leurs voisins.

Les brachmanes furent les plus considérables de tous ces peuples pacifiques ; leur caste qui est si ancienne, qui subsiste encore, & devant qui toutes les autres institutions sont nouvelles, est un prodige qu'on ne sait pas admirer. Leur police & leur religion se réunirent toujours à ne verser jamais de sang, pas même celui des moindres animaux. Avec un tel régime on est aisément subjugué : ils l'ont été & n'ont point changé.

Les Pensilvains n'ont jamais eu d'armée, & ils ont constamment la guerre en horreur.

Plusieurs peuplades de l'Amérique ne savaient ce que c'était qu'une armée avant que les Espagnols vinssent les exterminer tous. Les habitans des bords de la mer Glaciale ignorent & armes & dieux des armées, & bataillons & escadrons.

Outre ces peuples, les prêtres, les religieux ne portent les armes en aucun pays,

u moins quand ils ſont fidelles à leur inſti-
ution.

Ce n'eſt que chez les chrétiens qu'on a vu es ſociétés religieuſes établies pour combattre, omme templiers, chevaliers de St Jean, chevaliers teutons, chevaliers porte-glaives. Ces rdres religieux furent inſtitués à l'imitation es lévites qui combattirent comme les autres ribus juives.

Ni les armées ni les armes ne furent les nêmes dans l'antiquité. Les Egyptiens n'eurent preſque jamais de cavalerie ; elle eût été ſſez inutile dans un pays entre-coupé de anaux, inondé pendant cinq mois, & fangeux endant cinq autres. Les habitans d'une grande artie de l'Aſie employèrent les quadriges de uerre. Il en eſt parlé dans les annales de la hine. *Confutzée* dit (*a*) qu'encore de ſon temps haque gouverneur de province fourniſſait à empereur mille chars de guerre à quatre hevaux. Les Troyens & les Grecs combattaient ſur des chars à deux chevaux.

La cavalerie & les chars furent inconnus à a nation juive dans un terrain montagneux, ù leur premier roi n'avait que des âneſſes quand l fut élu. Trente fils de *Jaïr*, princes de rente villes, à ce que dit le texte, (*b*) étaient nontés chacun ſur un âne. *Saül*, depuis roi e Juda, n'avait que des âneſſes ; & les fils e *David* s'enfuirent tous ſur des mules lorſ-u'*Abſalon* eut tué ſon frère *Ammon*. *Abſalon* 'était monté que ſur une mule dans la bataille

(*a*) *Confucius*, liv. III, part. I.

(*b*) Juges ch. X, v. 4.

qu'il livra contre les troupes de son père ; ce qui prouve selon les histoires juives, que l'on commençait alors à se servir de jumens en Palestine, ou bien qu'on y était déjà assez riche pour acheter des mules des pays voisins.

Les Grecs se servirent peu de cavalerie; ce fut principalement avec la phalange macédonienne qu'*Alexandre* gagna les batailles qui lui assujettirent la Perse.

C'est l'infanterie romaine qui subjugua la plus grande partie du monde. *César*, à la bataille de Pharsale, n'avait que mille hommes de cavalerie.

On ne sait point en quel temps les Indiens & les Africains commencèrent à faire marcher les éléphans à la tête de leurs armées. Ce n'est pas sans surprise qu'on voit les éléphans d'*Annibal* passer les Alpes, qui étaient beaucoup plus difficiles à franchir qu'aujourd'hui.

On a disputé long-temps sur les dispositions des armées romaines & grecques, sur leurs armes, sur leurs évolutions.

Chacun a donné son plan des batailles de Zama & de Pharsale.

Le commentateur *Calmet*, bénédictin, a fait imprimer trois gros volumes du dictionnaire de la Bible, dans lesquels, pour mieux expliquer les commandemens de DIEU, il a inséré cent gravures où se voient des plans de batailles & des siéges en taille-douce. Le Dieu des Juifs était le Dieu des armées, mais *Calmet* n'était pas son secrétaire : il n'a pu savoir que par révélation comment les armées des Amalécites, des Moabites, des Syriens, des Philistins furent arrangées pour les jours de meurtre général.

général. Ces estampes de carnage, dessinées au hasard, enchérirent son livre de cinq ou six louis d'or, & ne le rendirent pas meilleur.

C'est une grande question si les Francs, que le jésuite *Daniel* appelle *Français* par anticipation, se servaient de flèches dans leurs armées, s'ils avaient des casques & des cuirasses.

Supposé qu'ils allassent au combat presque nus & armés seulement, comme on le dit, d'une petite hache de charpentier, d'une épée & d'un couteau, il en résultera que les Romains, maîtres des Gaules si aisément vaincus par *Clovis*, avaient perdu toute leur ancienne valeur, & que les Gaulois aimèrent autant devenir les sujets d'un petit nombre de Francs, que d'un petit nombre de Romains.

L'habillement de guerre changea ensuite, ainsi que tout change.

Dans les temps des chevaliers, écuyers & varlets, on ne connut plus que la gendarmerie à cheval en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Espagne. Cette gendarmerie était couverte de fer ainsi que les chevaux. Les fantassins étaient des serfs qui fesaient plutôt les fonctions de pionniers que de soldats. Mais les Anglais eurent toujours dans leurs gens de pied de bons archers, & c'est en grande partie ce qui leur fit gagner presque toutes les batailles.

Qui croirait qu'aujourd'hui les armées ne font guère que des expériences de physique ? un soldat serait bien étonné si quelque savant lui disait : « Mon ami, tu es un meilleur » machiniste qu'*Archimède*. Cinq parties de

» salpêtre, une partie de soufre, une partie » de *carbo ligneus*, ont été préparées chacune » à part. Ton salpêtre dissous, bien filtré, » bien évaporé, bien cristallisé, bien remué, » bien séché, s'est incorporé avec le soufre » purifié & d'un beau jaune. Ces deux ingré- » diens, mêlés avec le charbon pilé, ont » formé de grosses boules par le moyen d'un » peu de vinaigre, ou de dissolution de sel » ammoniac, ou d'urine. Ces boules ont été » réduites *in pulverem pyrium* dans un moulin. » L'effet de ce mélange est une dilatation qui » est à peu près comme quatre mille est à » l'unité, & le plomb qui est dans ton tuyau » fait un autre effet qui est le produit de sa » masse multiplié par sa vîtesse.

» Le premier qui devina une grande partie » de ce secret de mathématique, fut un béné- » dictin nommé *Roger Bacon*. Celui qui l'in- » venta tout entier fut un autre bénédictin » allemand nommé *Shwartz*, au quatorzième » siècle. Ainsi, c'est à deux moines que tu » dois l'art d'être un excellent meurtrier, si » tu tires juste & si ta poudre est bonne.

» C'est en vain que *du Cange* a prétendu » qu'en 1338 les registres de la chambre des » comptes de Paris font mention d'un mémoire » payé pour de la poudre à canon : n'en crois » rien, il s'agit là de l'artillerie, nom affecté » aux anciennes machines de guerre & aux » nouvelles.

» La poudre à canon fit oublier entièrement » le feu grégeois dont les Maures fesaient » encore quelque usage. Te voilà enfin dépo- » sitaire d'un art qui non-seulement imite le

» tonnerre, mais qui eſt beaucoup plus ter-
» rible. »

Ce diſcours qu'on tiendrait à un ſoldat, ferait de la plus grande vérité. Deux moines ont en effet changé la face de la terre.

Avant que les canons fuſſent connus, les nations hyperborées avaient ſubjugué preſque tout l'hémiſphère, & pourraient revenir encore, comme des loups affamés, dévorer les terres qui l'avaient été autrefois par leurs ancêtres.

Dans toutes les armées c'était la force du corps, l'agilité, une eſpèce de fureur ſanguinaire, un acharnement d'homme à homme qui décidaient de la victoire, & par conſéquent du deſtin les États. Des hommes intrépides prenaient des villes avec des échelles. Il n'y avait guère plus de diſcipline dans les armées du Nord, au temps de la décadence de l'empire romain, que dans les bêtes carnaſſières qui fondent ſur leur proie.

Aujourd'hui une ſeule place frontière, munie de canon, arrêterait les armées des *Attila* & des *Gengis*.

On a vu, il n'y a pas long-temps, une armée de Ruſſes victorieux, ſe conſumer inutilement devant Cuſtrin, qui n'eſt qu'une petite forteresſe dans un marais.

Dans les batailles, les hommes les plus faibles de corps peuvent l'emporter ſur les plus robuſtes, avec une artillerie bien dirigée. Quelques canons ſuffirent à la bataille de Fontenoi pour faire retourner en arrière toute la colonne anglaiſe déjà maîtreſſe du champ de bataille.

Les combattans ne s'approchent plus : le

ſoldat n'a plus cette ardeur, cet emportement qui redouble dans la chaleur de l'action lorſque l'on combat corps à corps. La force, l'adreſſe, la trempe des armes même, ſont inutiles. A peine une ſeule fois dans une guerre ſe ſert-on de la baïonnette au bout du fuſil, quoiqu'elle ſoit la plus terrible de armes.

Dans une plaine ſouvent entourée de redoutes munies de gros canons, deux armées s'avancent en ſilence; chaque bataillon mène avec ſoi des canons de campagne; les premières lignes tirent l'une contre l'autre, & l'une après l'autre. Ce ſont des victimes qu'on préſente tour à tour au coup de feu. On voit ſouvent ſur les ailes, des eſcadrons expoſés continuellement aux coups de canon en attendant l'ordre du général. Les premiers qui ſe laſſent de cette manœuvre, laquelle ne laiſſe aucun lieu à l'impétuoſité du courage, ſe débandent & quittent le champ de bataille. On va les rallier, ſi on peut, à quelques milles de là. Les ennemis victorieux aſſiégent une ville qui leur coûte quelquefois plus de temps, plus d'hommes, plus d'argent, que pluſieurs batailles ne leur auraient coûté. Les progrès ſont très-rarement rapides: & au bout de cinq ou ſix ans, les deux parties également épuiſées ſont obligées de faire la paix.

Ainſi, à tout prendre, l'invention de l'artillerie & la méthode nouvelle ont établi entre les puiſſances une égalité qui met le genre-humain à l'abri des anciennes dévaſtations, & qui par-là rend les guerres moins funeſtes, quoiqu'elles le ſoient encore prodigieuſement.

Les Grecs dans tous les temps, les Romains

On aurait beau lire tout l'Alcoran, on n'y trouvera pas un ſeul mot de ce conte abſurde & de cette prétendue raiſon de *Mahomet*, de défendre le vin à ſes ſectateurs. *Mahomet* ne proſcrit l'uſage du vin qu'au ſecond & au cinquième ſura., ou chapitre : *Ils t'interrogeront ſur le vin & ſur les liqueurs fortes : tu répondras que c'eſt un grand péché.*

On ne doit point imputer aux juſtes qui croient & qui font de bonnes œuvres, d'avoir bu du vin & d'avoir joué aux jeux de haſard avant que les jeux de haſard fuſſent défendus.

Il eſt avéré chez tous les mahométans, que leur prophète ne défendit le vin & les liqueurs que pour conſerver leur ſanté, & pour prévenir les querelles dans le climat brûlant de l'Arabie. L'uſage de toute liqueur fermentée porte facilement à la tête, & peut détruire la ſanté & la raiſon.

La fable d'*Arot* & de *Marot* qui deſcendirent du ciel & qui voulurent coucher avec une femme arabe, après avoir bu du vin avec elle, n'eſt dans aucun auteur mahométan. Elle ne ſe trouve que parmi les impoſtures que pluſieurs auteurs chrétiens, plus indiſcrets qu'éclairés, ont imprimées contre la religion muſulmane, par un zèle qui n'eſt pas ſelon la ſcience. Les noms d'*Arot* & de *Marot*, ne ſont dans aucun endroit de l'Alcoran. C'eſt un nommé *Silburgius* qui dit, dans un vieux livre que perſonne ne lit, qu'il anathématiſe les anges *Arot* & *Marot*, *Safa* & *Merwa*.

Remarquez, cher lecteur, que Safa & Merwa ſont deux petites monticules auprès de la Mecque, & qu'ainſi notre docte *Silburgius* a

pris deux collines pour deux anges. C'eſt ainſi qu'en ont uſé preſque ſans exception tous ceux qui ont écrit parmi nous ſur le mahométiſme, juſqu'au temps où le ſage *Réland* nous a donné des idées nettes de la croyance muſulmane, & où le ſavant *Sale*, après avoir demeuré vingt-quatre ans vers l'Arabie, nous a enfin éclairés par une traduction fidelle de l'Alcoran, & par la préface la plus inſtructive.

Gagnier lui-même, tout profeſſeur qu'il était en langue orientale à Oxford, s'eſt plu à nous débiter quelques fauſſetés ſur *Mahomet*, comme ſi on avait beſoin du menſonge pour ſoutenir la vérité de notre religion contre ce faux prophète. Il nous donne tout au long le voyage de *Mahomet* dans les ſept cieux ſur la jument *Alborac* : il oſe même citer le ſura ou chapitre LIII ; mais ni dans ce ſura LIII, ni dans aucun autre, il n'eſt queſtion de ce prétendu voyage au ciel.

C'eſt *Aboulfeda* qui plus de ſept cents ans après *Mahomet* rapporte cette étrange hiſtoire. Elle eſt tirée, à ce qu'il dit, d'anciens manuſcrits qui eurent cours du temps de *Mahomet* même. Mais il eſt viſible qu'ils ne ſont point de *Mahomet*, puiſqu'après ſa mort *Abubeker* recueillit tous les feuillets de l'Alcoran en préſence de tous les chefs des tribus, & qu'on n'inſéra dans la collection que ce qui parut authentique.

De plus, non-ſeulement le chapitre concernant le voyage au ciel n'eſt point dans l'Alcoran ; mais il eſt d'un ſtyle bien différent, & cinq fois plus long au moins qu'aucun des chapitres reconnus. Que l'on compare tous les

les chapitres de l'Alcoran avec celui-là, on y trouvera une prodigieuse différence. Voici comme il commence :

« Une certaine nuit je m'étais endormi entre » les deux collines de Safa & de Merwa. » Cette nuit était très-obscure & très-noire, » mais si tranquille qu'on n'entendait ni les » chiens aboyer, ni les coqs chanter. Tout » d'un coup l'ange *Gabriel* se présenta devant » moi dans la forme en laquelle le DIEU très-» haut l'a créé. Son teint était blanc comme » la neige, ses cheveux blonds, tressés d'une » façon admirable, lui tombaient en boucles » sur les épaules; il avait un front majes-» tueux, clair & serein, les dents belles & » luisantes, & les jambes teintes d'un jaune » de saphir; ses vêtemens étaient tout tissus » de perles & de fil d'or très-pur. Il portait » sur son front une lame sur laquelle étaient » écrites deux lignes toutes brillantes & » éclatantes de lumière; sur la première il y » avait ces mots : *Il n'y a point de Dieu que* » DIEU; & sur la seconde ceux-ci : *Maho-* » *met est l'apôtre de* DIEU. A cette vue » je demeurai le plus surpris & le plus confus » de tous les hommes. J'aperçus autour de lui » soixante & dix mille cassolettes ou petites » bourses pleines de musc & de safran. Il » avait cinq cents paires d'ailes, & d'une aile » à l'autre il y avait la distance de cinq cents » années de chemin.

» C'est dans cet état que *Gabriel* se fit voir » à mes yeux. Il me poussa & me dit : *Lève-* » *toi, ô homme endormi*. Je fus saisi de frayeur » & de tremblement, & je lui dis en m'éveil-

» lant en surfaut : *Qui es-tu?* DIEU *veuille* » *te faire miséricorde. Je suis ton frère Ga-* » *briel*, me répondit-il. *O mon cher bien-* » *aimé Gabriel*, lui dis-je, *je te demande par-* » *don. Est-ce une révélation de quelque chose* » *de nouveau, ou bien une menace affligeante* » *que tu viens m'annoncer? C'est quelque chose* » *de nouveau*, reprit-il : *lève-toi, mon cher* » *& bien-aimé. Attache ton manteau sur tes* » *épaules, tu en auras besoin : car il faut que* » *tu rendes visite à ton seigneur cette nuit*. En » même temps *Gabriel* me prit par la main; » il me fit lever, & m'ayant fait monter sur » la jument *Alborac*, il la conduisit lui-même » par la bride, &c. »

Enfin, il est avéré chez les musulmans que ce chapitre, qui n'est d'aucune authenticité, fut imaginé par *Abu-Horaïra*, qui était, dit-on, contemporain du prophète. Que dirait-on d'un turc qui viendrait aujourd'hui insulter notre religion, & nous dire que nous comptons parmi nos livres consacrés les *lettres de St Paul à Sénèque*, & les *lettres de Sénèque à Paul*, les *actes de Pilate*, la *vie de la femme de Pilate*, les *lettres du prétendu Abgare à* JESUS-CHRIST, & *la réponse de* JESUS-CHRIST *à ce roitelet*, l'*histoire du défi de St Pierre à Simon le magicien*, les *prédictions des sibylles*, le *testament des douze patriarches*, & tant d'autres livres de cette espèce?

Nous répondrions à ce turc qu'il est fort mal instruit, & qu'aucun de ces ouvrages n'est regardé par nous comme authentique. Le turc nous fera la même réponse, quand pour le confondre nous lui reprocherons le voyage de

Mahomet dans les sept cieux. Il nous dira que ce n'est qu'une fraude pieuse des derniers temps, & que ce voyage n'est point dans l'Alcoran. Je ne compare point sans doute ici la vérité avec l'erreur, le christianisme avec le mahométisme, l'Évangile avec l'Alcoran; mais je compare fausse tradition à fausse tradition, abus à abus, ridicule à ridicule.

Ce ridicule a été poussé si loin, que *Grotius* impute à *Mahomet* d'avoir dit que les mains de DIEU sont froides; qu'il le sait parce qu'il les a touchées, que DIEU se fait porter en chaise; que dans l'arche de Noé, le rat naquit de la fiente de l'éléphant, & le chat de l'haleine du lion.

Grotius reproche à *Mahomet* d'avoir imaginé que JESUS avait été enlevé au ciel, au lieu de souffrir le supplice. Il ne songe pas que ce sont des communions entières des premiers chrétiens *hérétiques*, qui répandirent cette opinion conservée dans la Syrie & dans l'Arabie jusqu'à *Mahomet*.

Combien de fois a-t-on répété que *Mahomet* avait accoutumé un pigeon à venir manger du grain dans son oreille, & qu'il fesait accroire à ses sectateurs que ce pigeon venait lui parler de la part de DIEU?

N'est ce pas assez que nous soyons persuadés de la fausseté de sa secte, & que la foi nous ait invinciblement convaincus de la vérité de la nôtre, sans que nous perdions notre temps à calomnier les mahométans qui sont établis du mont Caucase au mont Atlas, & des confins de l'Epire aux extrémités de l'Inde. Nous écrivons sans cesse de mauvais livres

contr'eux, & ils n'en savent rien. Nous crions que leur religion n'a été embrassée par tant de peuples que parce qu'elle flatte les sens. Où est donc la sensualité qui ordonne l'abstinence du vin & des liqueurs dont nous fesons tant d'excès, qui prononce l'ordre indispensable de donner tous les ans aux pauvres deux & demi pour cent de son revenu, de jeûner avec la plus grande rigueur, de souffrir dans les premiers temps de la puberté une opération douloureuse, de faire au milieu des sables arides un pélerinage qui est quelquefois de cinq cents lieues, & de prier DIEU cinq fois par jour, même en fesant la guerre ?

Mais, dit-on, il leur est permis d'avoir quatre épouses dans ce monde, ils auront dans l'autre des femmes célestes. *Grotius* dit en propres mots : *Il faut avoir reçu une grande mesure de l'esprit d'étourdissement pour admettre des rêveries aussi grossières & aussi sales.*

Nous convenons avec *Grotius* que les mahométans ont prodigué des rêveries. Un homme qui recevait continuellement les chapitres de son Koran des mains de l'ange *Gabriel*, était pis qu'un rêveur ; c'était un impôsteur qui soutenait ses séductions par son courage. Mais certainement il n'y avait rien ni d'étourdi, ni de sale à réduire au nombre de quatre le nombre indéterminé de femmes que les princes, les satrapes, les nababs, les omras de l'Orient nourrissaient dans leurs sérails. Il est dit que *Salomon* avait trois cents femmes & sept cents concubines. Les Arabes, les Juifs pouvaient épouser les deux sœurs ; *Mahomet* fut le premier qui défendit ces mariages dans le sura

ou chapitre quatre. Où est donc la saleté ?

A l'égard des femmes célestes, où est la saleté ? Certes il n'y a rien de sale dans le mariage que nous reconnaissons ordonné sur la terre & béni par DIEU même. Le mystère incompréhensible de la génération est le sceau de l'être éternel. C'est la marque la plus chère de sa puissance d'avoir créé le plaisir, & d'avoir par ce plaisir même perpétué tous les êtres sensibles.

Si on ne consulte que la simple raison, elle nous dira qu'il est vraisemblable que l'être éternel, qui ne fait rien en vain, ne nous fera pas renaître en vain avec nos organes. Il ne sera pas indigne de la majesté suprême, de nourrir nos estomacs avec des fruits délicieux, s'il nous fait renaître avec des estomacs. Nos saintes écritures nous apprennent que DIEU mit d'abord le premier homme & la première femme dans un paradis de délices. Il était alors dans un état d'innocence & de gloire, incapable d'éprouver les maladies & la mort. C'est à peu près l'état où seront les justes, lorsqu'après leur résurrection, ils seront pendant l'éternité ce qu'ont été nos premiers parens pendant quelques jours. Il faut donc pardonner à ceux qui ont cru qu'ayant un corps, ce corps sera continuellement satisfait. Nos pères de l'Église n'ont point eu d'autre idée de la Jérusalem céleste. *St Irénée* dit (*a*) que chaque sep de vigne y portera dix mille branches, chaque branche dix mille grappes, & chaque grappe dix mille raisins, &c.

Plusieurs pères de l'Église en effet ont pensé

(*a*) Liv. V, ch. XXXIII.

que les bienheureux dans le ciel jouiraient de tous leurs sens. *St Thomas* dit (*b*) que le sens de la vue sera infiniment perfectionné, que tous les élémens le seront aussi, que la superficie de la terre sera diaphane comme le verre, l'eau comme le cristal, l'air comme le ciel, le feu comme les astres.

St Augustin dans sa *doctrine chrétiene* dit (*c*) que le sens de l'ouïe goûtera le plaisir des sens, du chant & du discours.

Un de nos grands théologiens italiens nommé *Plazza*, dans sa *dissertation sur le paradis*, (*d*) nous apprend que les élus ne cesseront jamais de jouer de la guitare & de chanter : ils auront, dit-il, trois *nobilités*, trois *avantages*; des plaisirs sans chatouillement, des caresses sans mollesse, des voluptés sans excès : *tres nobilitates ; illecebra sine titillatione, blanditia sine mollitudine & voluptas sine exuberantiâ.*

St Thomas assure que l'odorat des corps glorieux sera parfait, & que l'humide ne l'affaiblira pas : *in corporibus gloriosis erit odor in suâ ultimâ perfectione, nullo modo per humidum repressus.* (*e*) Un grand nombre d'autres docteurs traitent à fond cette question.

Suarez, dans sa *sagesse*, s'exprime ainsi sur le goût : Il n'est pas difficile à DIEU de faire que quelque humeur sapide agisse dans l'organe du goût, & l'affecte intentionellement : *non est Deo difficile facere ut sapidus humor*

(*b*) *Commentaire sur la Genèse*, tome II, liv. IV.

(*c*) Ch. II & III, n. 149.

(*d*) Page 506.

(*e*) *Supplément*, part. III, quest. 84.

sapintra organum gustûs, qui sensum illum possit intentionaliter afficere. (*f*)

Enfin, *St. Prosper*, en résumant tout, prononce que les bienheureux seront rassasiés sans dégoût, & qu'ils jouiront de la santé sans maladie; *saturitas sine fastidio & tota sanitas sine morbo.* (*g*)

Il ne faut donc pas tant s'étonner que les mahométans aient admis l'usage des cinq sens dans leur paradis. Il disent que la première béatitude sera l'union avec DIEU : elle n'exclut pas le reste.

Le paradis de *Mahomet* est une fable; mais, encore une fois, il n'y a ni contradiction ni saleté.

La philosophie demande des idées nettes & précises, *Grotius* ne les avait pas. Il citait beaucoup, & il étalait des raisonnemens apparens, dont la fausseté ne peut soutenir un examen réfléchi.

On pourrait faire un très-gros livre de toutes les imputations injustes dont on a chargé les mahométans. Ils ont subjugué une des plus belles & des plus grandes parties de la terre. Il eût été plus beau de les chasser, que de leur dire des injures.

L'impératrice de Russie donne aujourd'hui un grand exemple : elle leur enlève Azoph & Taganrok, la Moldavie, la Valachie, la Georgie; elle pousse ses conquêtes jusqu'aux remparts d'Erzerum : elle envoie contr'eux, par une entreprise inouie, des flottes qui partent

(*f*) Liv. XVI, ch. XX.

(*g*) N. 232.

du fond de la mer Baltique, d'autres qui couvrent le Pont-Euxin; mais elle ne dit point, dans ses manifestes, qu'un pigeon soit venu parler à l'oreille de *Mahomet*.

ARRÊTS NOTABLES,

Sur la liberté naturelle.

ON a fait en plusieurs pays, & sur-tout en France, des recueils de ces meurtres juridiques que la tyrannie, le fanatisme, ou même l'erreur & la faiblesse ont commis avec le glaive de la justice.

Il y a des arrêts de mort que des années entières de vengeance pourraient à peine expier, & qui feront frémir tous les siècles à venir. Tels sont les arrêts rendus contre le légitime roi de Naples & de Sicile, par le tribunal de *Charles d'Anjou*; contre *Jean Hus* & *Jérôme* de Prague, par des prêtres & des moines; contre le roi d'Angleterre *Charles I*, par des bourgeois fanatiques.

Après ces attentats énormes, commis en cérémonie, viennent les meurtres juridiques commis par la lâcheté, la bêtise, la superstition; & ceux-là sont innombrables. Nous en rapporterons quelques-uns dans d'autres chapitres.

Dans cette classe, il faut ranger principalement les procès de sortilége, & ne jamais oublier qu'encore de nos jours, en 1750, la justice sacerdotale de l'évêque de Vurtzbourg a

condamné, comme sorcière, une religieuse fille de qualité, au supplice du feu. C'est afin qu'on ne l'oublie pas, que je répète ici cette aventure dont j'ai parlé ailleurs. On oublie trop & trop vîte.

Je voudrais que chaque jour de l'année, un crieur public, au lieu de brailler, comme en Allemagne & en Hollande, quelle heure il est, (ce qu'on sait très-bien sans lui) criât: C'est aujourd'hui que dans les guerres de religion Magdebourg & tous ses habitans furent réduits en cendres. C'est ce 14 mai, à quatre heures & demie du soir, que *Henri IV* fut assassiné pour cette seule raison qu'il n'était pas assez soumis au pape; c'est à tel jour qu'on a commis dans votre ville telle abominable cruauté sous le nom de *justice*.

Ces avertissemens continuels seraient fort utiles.

Mais il faudrait crier à plus haute voix les jugemens rendus en faveur de l'innocence contre les persécuteurs. Par exemple, je propose que chaque année les plus forts gosiers qu'on puisse trouver à Paris & à Toulouse, prononcent dans tous les carrefours ces paroles: « C'est » à pareil jour que cinquante magistrats du » conseil rétablirent la mémoire de *Jean Calas*, » d'une voix unanime; & obtinrent pour la famille des libéralités du roi même, au nom duquel *Jean Calas* avait été injustement condamné au plus horrible supplice. »

Il ne serait pas mal qu'à la porte de tous les ministres il y eût un autre crieur, qui dît à tous ceux qui viennent demander des lettres,

de cachet pour s'emparer des biens de leurs parens & alliés, ou dépendans :

« Messieurs, craignez de séduire le ministre
» par de faux exposés, & d'abuser du nom
» du roi. Il est dangereux de le prendre en
» vain. Il y a dans le monde un maître *Ger-*
» *bier* qui défend la cause de la veuve & de
» l'orphelin opprimés sous le poids d'un nom
» sacré. C'est celui-là même qui a obtenu au
» barreau du parlement de Paris l'abolisse-
» ment de la société de JESUS. Écoutez atten-
» tivement la leçon qu'il a donnée à la société
» de St. Bernard, conjointement avec maître
» *Loiseau*, autre protecteur des veuves.

» Il faut d'abord que vous sachiez que les
» révérends pères bernardins de Clervaux pos-
» sèdent dix-sept mille arpens de bois, sept gros-
» ses forges, quatorze grosses métairies, quan-
» tité de fiefs, de bénéfices, & même des droits
» dans les pays étrangers. Le revenu du couvent
» va jusqu'à deux cents mille livres de rente.
» Le trésor est immense; le palais abbatial est
» celui d'un prince; rien n'est plus juste; c'est un
» faible prix des grands services que les ber-
» nardins rendent continuellement à l'État.

» Il arriva qu'un jeune homme de dix-sept
» ans, nommé *Castille*, dont le nom de bap-
» tême était *Bernard*, crut par cette raison
» qu'il devait se faire bernardin; c'est ainsi
» qu'on raisonne à dix-sept ans, & quelque-
» fois à trente : il alla faire son noviciat en
» Lorraine dans l'abbaye d'Orval. Quand il fal-
» lut prononcer ses vœux, la grâce lui manqua;
» il ne les signa point, s'en alla & redevint
» homme. Il s'établit à Paris, & au bout de

trente ans, ayant fait une petite fortune ; il se maria, & eut des enfans.

» Le révérend père procureur de Clervaux nommé *Mayeur*, digne procureur, frère de l'abbé, ayant appris à Paris d'une fille de joie que ce *Castille* avait été autrefois bernardin, complote de le revendiquer en qualité de déserteur, quoiqu'il ne fût point réellement engagé ; de faire passer sa femme pour une concubine, & de placer ses enfans à l'hôpital en qualité de bâtards. Il s'associe avec un autre fripon pour partager les dépouilles. Tous deux vont au bureau des lettres de cachet, exposent leurs griefs au nom de *St Bernard*, obtiennent la lettre, viennent saisir *Bernard Castille*, sa femme & leurs enfans, s'emparèrent de tout le bien, & vont le manger où vous savez.

» *Bernard Castille* est enfermé à Orval dans un cachot, où il meurt au bout de six mois, de peur qu'il ne demande justice. Sa femme est conduite dans un autre cachot à Ste Pélagie, maison de force des filles débordées. De trois enfans l'un meurt à l'hôpital.

» Les choses restent dans cet état pendant trois ans. Au bout de ce temps la dame *Castille* obtient son élargissement DIEU est juste ; il donne un second mari à cette veuve. Ce mari, nommé *Launai*, se trouve un homme de tête qui développe toutes les fraudes, toutes les horreurs, toutes les scélératesses employées contre sa femme. Ils intentent tous deux un procès aux moines. (*a*) Il est

(*a*) L'arrêt est de 1764.

» vrai que frère *Mayeur*, qu'on appelle dom
» *Mayeur*, n'a pas été pendu; mais le couvent
» de Clervaux en a été pour quarante mille
» écus. Et il n'y a point de couvent qui n'aime
» mieux voir pendre son procureur que de per-
» dre son argent.

» Que cette histoire vous apprenne, Mes-
» sieurs, à user de beaucoup de sobriété en
» fait de lettres de cachet. Sachez que maître
» *Elie de Beaumont*, (*b*) ce célèbre défenseur
» de la mémoire de *Calas*, & maître *Target*,
» cet autre protecteur de l'innocence opprimée,
» ont fait payer vingt mille francs d'amende à
» celui qui avait arraché par ses intrigues une
» lettre de cachet pour faire enlever la com-
» tesse de *Lancize* mourante, la traîner hors
» du sein de sa famille, & lui dérober tous
» ses titres.

» Quand les tribunaux rendent de tels arrêts,
» on entend des battemens de mains du fond
» de la grand'chambre aux portes de Paris.
» Prenez garde à vous, Messieurs; ne deman-
» dez pas légérement des lettres de cachet. »

Un Anglais, en lisant cet article, a demandé: Qu'est-ce qu'une lettre de cachet? on n'a jamais pu le lui faire comprendre.

ARRÊTS DE MORT.

En lisant l'histoire, & en voyant cette suite presque jamais interrompue de calamités sans

(*b*) L'arrêt est de 1770. Il y a d'autres arrêts pareils prononcés par les parlemens des provinces.

nombre, entassées sur ce globe que quelques-uns appellent le *meilleur des mondes possibles*, j'ai été frappé sur-tout de la grande quantité d'hommes considérables dans l'État, dans l'Église, dans la société, qu'on a fait mourir comme des voleurs de grand chemin. Je laisse à part les assassinats, les empoisonnemens; je ne parle que des massacres en forme juridique, faits avec loyauté & cérémonie. Je commence par les rois & les reines; l'Angleterre seule en fournit une liste assez ample. Mais pour les chanceliers, chevaliers, écuyers, il faudrait des volumes.

De tous ceux qu'on a fait périr ainsi par justice, je ne crois pas qu'il y en ait un sur quatre dans toute l'Europe qui eût subi son arrêt, si son procès eût duré quelque temps de plus, ou si leur partie adverse était morte d'apoplexie pendant l'instruction.

Que la fistule eût gangrené le *rectum* du cardinal de *Richelieu* quelques mois plutôt, les de *Thou*, les *Cinq-Mars* & tant d'autres étaient en liberté. Si *Barneveldt* avait eu pour juges autant d'arminiens que de gomaristes, il serait mort dans son lit.

Si le connétable de *Luynes* n'avait pas demandé la confiscation de la maréchale d'*Ancre*, elle n'eût pas été brûlée comme sorcière. Qu'un homme réellement criminel, un assassin, un voleur public, un empoisonneur, un parricide soit arrêté, & que son crime soit prouvé, il est certain que dans quelque temps, & par quelques juges qu'il soit jugé, il sera un jour condamné. Mais il n'en est pas de même des hommes d'État; donnez-leur seulement d'au-

tres juges, ou attendez que le temps ait changé les intérêts, refroidi les passions, amené d'autres sentimens, leur vie sera en sureté.

Imaginez que la reine *Elisabeth* meurt d'une indigestion la veille de la condamnation de *Marie Stuart*; alors *Marie Stuart* sera sur le trône d'Ecosse, d'Angleterre & d'Irlande, au lieu de mourir par la main d'un bourreau dans une chambre tendue de noir. Que *Cromwell* tombe seulement malade, on se gardera bien de couper la tête à *Charles I*. Ces deux assassinats, revêtus, je ne sais comment, de la forme des lois, n'entrent guère dans la liste des injustices ordinaires. Figurez-vous des voleurs de grand chemin, qui, ayant garrotté & volé deux passans, se plairaient à nommer dans la troupe un procureur-général, un président, un avocat, des conseillers, & qui, ayant signé une sentence, feraient pendre les deux passans en cérémonie: c'est ainsi que la reine d'Écosse & son petit-fils furent jugés.

Mais des jugemens ordinaires, prononcés par les juges compétens contre des princes ou des hommes en place, y en a-t-il un seul qu'on eût ou exécuté, ou même rendu, si on avait eu un autre temps à choisir? Y a-t-il un seul des condamnés immolés sous le cardinal de *Richelieu*, qui n'eût été en faveur, si leur procès avait été prolongé jusqu'à la régence d'*Anne d'Autriche*? Le prince de *Condé* est arrêté sous *François II*; il est jugé à mort par des commissaires: *François II* meurt, & le prince de *Condé* redevient un homme puissant.

Ces exemples sont innombrables. Il faut sur-

tout confidérer l'efprit du temps. On a brûlé *Vanini* fur une accufation vague d'athéifme. S'il y avait aujourd'hui quelqu'un d'affez pédant & d'affez fot pour faire les livres de *Vanini*, on ne les lirait pas, & c'eft tout ce qui en arriverait.

Un efpagnol paffe par Genève au milieu du feizième fiècle; le picard *Jean Chauvin* apprend que cet efpagnol eft logé dans une hôtellerie; il fe fouvient que cet efpagnol a difputé contre lui fur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendaient. Voilà mon théologien *Jean Chauvin* qui fait arrêter le paffant, malgré toutes les lois divines & humaines, malgré le droit des gens reçu chez toutes les nations; il le fait plonger dans un cachot, & le fait brûler à petit feu avec des fagots verts, afin que le fupplice dure plus long-temps. Certainement cette manœuvre infernale ne tomberait aujourd'hui dans la tête de perfonne; & fi ce fou de *Servet* était venu dans le bon temps, il n'aurait eu rien à craindre.

Ce qu'on appelle la *juftice* eft donc auffi arbitraire que les modes. Il y a des temps d'horreurs & de folie chez les hommes, comme des temps de pefte; & cette contagion a fait le tour de la terre.

ART DRAMATIQUE.

Ouvrages dramatiques, tragédie, comédie, opéra.

PANEM & circenses est la devise de tous les peuples. Au lieu de tuer tous les Caraïbes, il fallait peut-être les séduire par des spectacles, par des funambules, des tours de gibecière, & de la musique. On les eût aisément subjugués. Il y a des spectacles pour toutes les conditions humaines; la populace veut qu'on parle à ses yeux; & beaucoup d'hommes d'un rang supérieur sont peuple. Les ames cultivées & sensibles veulent des tragédies & des comédies.

Cet art commença en tout pays par les charrettes des *Thespis*, ensuite on eut ses *Eschyles*, & l'on se flatta bientôt d'avoir ses *Sophocles* & ses *Euripides*; après quoi tout dégénéra : c'est la marche de l'esprit humain.

Je ne parlerai point ici du théâtre des Grecs. On a fait dans l'Europe moderne plus de commentaires sur ce théâtre, qu'*Euripide*, *Sophocle*, *Eschyle*, *Ménandre* & *Aristophane* n'ont fait d'œuvres dramatiques : je viens d'abord à la tragédie moderne.

C'est aux Italiens qu'on la doit, comme on leur doit la renaissance de tous les autres arts. Il est vrai qu'ils commencèrent dès le treizième siècle, & peut-être auparavant, par des farces malheureusement tirées de l'ancien & du nouveau

veau teſtament; indigne abus qui paſſa bientôt en Eſpagne & en France : c'était une imitation vicieuſe des eſſais que *St Grégoire de Nazianze* avait faits en ce genre, pour oppoſer un théâtre chrétien au théâtre païen de *Sophocle* & d'*Euripide*. *St Grégoire de Nazianze* mit quelque éloquence & quelque dignité dans ces pièces; les Italiens & leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes & des bouffonneries.

Enfin, vers l'an 1514, le prélat *Triſſino*, auteur du poëme épique intitulé l'*Italia liberata da' Gothi* donna ſa tragédie de *Sophonisbe*, la première qu'on eût vue en Italie, & cependant régulière. Il y obſerva les trois unités de lieu, de temps & d'action. Il y introduiſit les chœurs des anciens. Rien n'y manquait que le génie. C'était une longue déclamation. Mais, pour le temps où elle fut faite, on peut la regarder comme un prodige. Cette pièce fut repréſentée à Vicence, & la ville conſtruiſit exprès un théâtre magnifique. Tous les littérateurs de ce beau ſiècle accoururent aux repréſentations, & prodiguèrent les applaudiſſemens que méritait cette entrepriſe eſtimable.

En 1516, le pape *Léon X* honora de ſa préſence la *Rozemonde* du *Rucellaï* : toutes les tragédies qu'on fit alors à l'envi, furent régulières, écrites avec pureté, & naturellement; mais, ce qui eſt étrange, preſque toutes furent un peu froides; tant le dialogue en vers eſt difficile, tant l'art de ſe rendre maître du cœur eſt donné à peu de génies : le *Toriſmond* même du *Taſſe* fut encore plus inſipide que les autres.

On ne connut que dans le *Paſtor fido* du

Guarini ces ſcènes attendriſſantes, qui ſont verſer des larmes, qu'on retient par cœur malgré ſoi; & voilà pourquoi nous diſons, *retenir par cœur*: car ce qui touche le cœur ſe grave dans la mémoire.

Le cardinal *Bibiena* avait long-temps auparavant rétabli la vraie comédie; comme *Triſſino* rendit la vraie tragédie aux Italiens.

Dès l'an 1480, (*a*) quand toutes les autres nations de l'Europe croupiſſaient dans l'ignorance abſolue de tous les arts aimables, quand tout était barbare, ce prélat avait fait jouer ſa *Calendra*, pièce d'intrigue, & d'un vrai comique, à laquelle on ne reproche que des mœurs un peu trop licencieuſes, ainſi qu'à la *Mandragore* de *Machiavel*.

Les Italiens ſeuls furent donc en poſſeſſion du théâtre pendant près d'un ſiècle, comme ils le furent de l'éloquence, de l'hiſtoire, des mathématiques, de tous les genres de poéſie & de tous les arts où le génie dirige la main.

Les Français n'eurent que de miſérables farces, comme on ſait, pendant tout le quinzième & ſeizième ſiècles.

Les Eſpagnols, tout ingénieux qu'ils ſont, quelque grandeur qu'ils aient dans l'eſprit, ont conſervé juſqu'à nos jours cette déteſtable coutume d'introduire les plus baſſes bouffonneries dans les ſujets les plus ſérieux : un ſeul mauvais exemple une fois donné eſt capable de corrompre toute une nation, & l'habitude devient une tyrannie.

(*a*) *N. B.* Non en 1520, comme dit le fils du grand *Racine* dans ſon *Traité de la poéſie*.

Du théâtre espagnol.

LES *autos sacramentales* ont déshonoré l'Espagne beaucoup plus long-temps que les *mystères de la passion*, les *actes des saints*, nos *moralités*, la *mère sotte* n'ont flétri la France. Ces *autos sacramentales* se représentaient encore à Madrid il y a très-peu d'années. *Calderon* en avait fait pour sa part plus de deux cents.

Une de ses plus fameuses pièces, imprimée à Valladolid sans date, & que j'ai sous mes yeux, est la *dévotion de la missa*. Les acteurs sont un roi de Cordoue mahométan, un ange chrétien, une fille de joie, deux soldats bouffons & le diable. L'un de ces deux bouffons est un nommé *Pascal Vivas*, amoureux d'*Aminte*. Il a pour rival *Lélio*, soldat mahométan.

Le diable & *Lélio* veulent tuer *Vivas*, & croient en avoir bon marché parce qu'il est en péché mortel : mais *Pascal* prend le parti de faire dire une messe sur le théâtre, & de la servir. Le diable perd alors toute sa puissance sur lui.

Pendant la messe la bataille se donne, & le diable est tout étonné de voir *Pascal* au milieu du combat dans le même temps qu'il sert la messe. *Oh oh*, dit-il, *je sais bien qu'un corps ne peut se trouver en deux endroits à la fois, excepté dans le sacrement, auquel ce drôle a tant de dévotion.* Mais le diable ne savait pas que l'ange chrétien avait pris la

figure du bon *Pascal Vivas*, & qu'il avait combattu pour lui pendant l'office divin.

Le roi de Cordoue est battu, comme on peut bien le croire; *Pascal* épouse sa vivandière, & la pièce finit par l'éloge de la messe.

Par-tout ailleurs, un tel spectacle aurait été une profanation que l'inquisition aurait cruellement punie; mais en Espagne c'était une édification.

Dans un autre acte sacramental, JESUS-CHRIST en perruque quarrée, & le diable en bonnet à deux cornes, disputent sur la controverse, se battent à coups de poing, & finissent par danser ensemble une sarabande.

Plusieurs pièces de ce genre finissent par ces mots, *ite comœdia est*.

D'autres pièces, en très-grand nombre, ne sont point sacramentales, ce sont des tragi-comédies, & même des tragédies; l'une est *la création du monde*, l'autre *les chéveux d'Absalon*. On a joué *le soleil soumis à l'homme*, DIEU *bon payeur*, le *maître d'hôtel de* DIEU, la *dévotion aux trépassés*. Et toutes ces pièces sont intitulées *la famosa comedia*.

Qui croirait que dans cet abyme de grossièretés insipides, il y ait de temps en temps des traits de génie, & je ne sais quel fracas de théâtre qui peut amuser & même intéresser?

Peut-être quelques-unes de ces pièces barbares ne s'éloignent-elles pas beaucoup de celles d'*Eschyle*, dans lesquelles la religion des Grecs était jouée, comme la religion chrétienne le fut en France & en Espagne.

Qu'est-ce en effet que *Vulcain* enchaînant *Prométhée* sur un rocher, par ordre de *Jupiter*?

qu'est-ce que la force & la vaillance qui servent de garçons bourreaux à *Vulcain*, sinon un *auto sacramentale* grec ? Si *Calderon* a introduit tant de diables sur le théâtre de Madrid ; *Eschyle* n'a-t-il pas mis des furies sur le théâtre d'Athènes ? Si *Pascal Viyas* sert la messe, ne voit-on pas une vieille pythonisse qui fait toutes ces cérémonies sacrées dans la tragédie des Euménides ? La ressemblance me paraît assez grande.

Les sujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les Espagnols que leurs actes sacramentaux : c'est la même irrégularité, la même indécence, la même extravagance. Il y a toujours eu un ou deux bouffons dans les pièces dont le sujet est le plus tragique. On en voit jusque dans le Cid. Il n'est pas étonnant que *Corneille* les ait retranchés.

On connaît l'Héraclius de *Calderon*, intitulé : *Tout est mensonge, & tout est vérité*, antérieur de près de vingt années à l'Héraclius de *Corneille*. L'énorme démence de cette pièce n'empêche pas qu'elle ne soit semée de plusieurs morceaux éloquens ; & de quelques traits de la plus grande beauté. Tels sont, par exemple, ces quatre vers admirables que *Corneille* a si heureusement traduits :

Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Et n'en puis trouver un pour régner après moi !

Non-seulement *Lopez de Vega* avait précédé *Calderon* dans toutes les extravagances d'un

théâtre grossier & absurde, mais il les avait trouvées établies. *Lopez de Vega* était indigné de cette barbarie, & cependant il s'y soumettait. Son but était de plaire à un peuple ignorant, amateur du faux merveilleux, qui voulait qu'on parlât à ses yeux plus qu'à son ame. Voici comme *Vega* s'en explique lui-même dans son *nouvel art de faire des comédies* de son temps.

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizares,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains:
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins,
Nos aïeux étaient des barbares. (*b*)
L'abus règne, l'art tombe & la raison s'enfuit;
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
Il vit dans le mépris & meurt dans l'indigence. (*c*)
Je me vois obligé de servir l'ignorance,
D'enfermer sous quatre verrous (*d*)
Sophocle, Euripide & Térence.
J'écris en insensé, mais j'écris pour des fous.
. . . .
Le public est mon maître, il faut bien le servir;
Il faut, pour son argent, lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

La dépravation du goût espagnol ne pénétra point à la vérité en France; mais il y avait

(*b*) *Mas come le servieron muchos barbaros*
Che enseñaron el bulgo a sus rudezas.

(*c*) *Muere sin fama e galardon.*

(*d*) *Encierro los preceptos con seis llaves, &c.*

un vice radical beaucoup plus grand, c'était l'ennui ; & cet ennui était l'effet des longues déclamations sans suite, sans liaisons, sans intrigue, sans intérêt, dans une langue non encore formée. *Hardi* & *Gannier* n'écrivirent que des platitudes d'un style insupportable ; & ces platitudes furent jouées sur des tréteaux au lieu de théâtre.

Du théâtre anglais.

Le théâtre anglais au contraire fut très-animé, mais le fut dans le goût espagnol : la bouffonnerie fut jointe à l'horreur. Toute la vie d'un homme fut le sujet d'une tragédie : les acteurs passaient de Rome, de Venise, en Chypre ; la plus vile canaille paraissait sur le théâtre avec des princes ; & ces princes parlaient souvent comme la canaille.

J'ai jeté les yeux sur une édition de *Shakespeare*, donnée par le sieur *Samuel Johnson*. J'y ai vu qu'on y traite de *petits esprits* les étrangers qui sont étonnés que, dans les pièces de ce grand *Shakespeare*, *un sénateur romain fasse le bouffon, & qu'un roi paraisse sur le théâtre en ivrogne.*

Je ne veux point soupçonner le sieur *Johnson* d'être un mauvais plaisant, & d'aimer trop le vin ; mais je trouve un peu extraordinaire qu'il compte la bouffonnerie & l'ivrognerie parmi les beautés du théâtre tragique ; la raison qu'il en donne n'est pas moins singulière. *Le poëte*, dit-il, *dédaigne ces distinctions accidentelles de conditions & de pays, comme un peintre qui, content d'avoir peint la figure, néglige la draperie.* La comparaison serait plus

juste s'il parlait d'un peintre qui, dans un sujet noble, introduirait des grotesques ridicules, peindrait dans la bataille d'Arbelles *Alexandre le grand* monté sur un âne, & la femme de *Darius* buvant avec des goujats dans un cabaret.

Il n'y a point de tels peintres aujourd'hui en Europe; & s'il y en avait chez les Anglais, c'est alors qu'on pourrait leur appliquer ce vers de *Virgile* :

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

On peut consulter la traduction exacte des trois premiers actes du *Jules César* de *Shakespeare*, dans le deuxième tome des œuvres de *Corneille*.

C'est là que *Cassius* dit que *César demandait à boire quand il avait la fièvre*, c'est là qu'un savetier dit a un tribun, *qu'il veut le ressemeler*; c'est là qu'on entend *César* s'écrier *qu'il ne fait jamais de tort que justement*; c'est là qu'il dit que le danger & lui sont nés de la même ventrée, qu'il est l'aîné, que le danger sait bien que *César* est plus dangereux que lui; & que tout ce qui le menace ne marche jamais que derrière son dos.

Lisez la belle tragédie du Maure de Venise. Vous trouverez à la première scène que la fille d'un sénateur *fait la bête à deux dos avec le Maure, & qu'il naîtra de cet accouplement des chevaux de Barbarie*. C'est ainsi qu'on parlait alors sur le théâtre tragique de Londres. Le génie de *Shakespeare* ne pouvait être que le disciple des mœurs & de l'esprit du temps.

Scène

Scène traduite de la Cléopâtre de Shakespeare.

Cléopâtre ayant résolu de se donner la mort, fait venir un paysan qui apporte un panier sous son bras, dans lequel est l'aspic dont elle veut se faire piquer.

CLÉOPATRE.

As-tu le petit ver du Nil qui tue & qui ne fait point de mal ?

LE PAYSAN.

En vérité, je l'ai, mais je ne voudrais pas que vous y touchassiez, car sa blessure est immortelle; ceux qui en meurent n'en reviennent jamais.

CLÉOPATRE.

Te souviens-tu que quelqu'un en soit mort ?

LE PAYSAN.

Oh plusieurs, hommes & femmes. J'ai entendu parler d'une, pas plus tard qu'hier; c'était une bien honnête femme, si ce n'est qu'elle était un peu sujette à mentir, ce que les femmes ne devraient faire que par une voie d'honnêteté. Oh.! comme elle mourut vite de la morsure de la bête ! quels tourmens elle ressentit ! elle a dit de très-bonnes nouvelles de ce ver; mais qui croit tout ce que les gens disent, ne sera jamais sauvé par la moitié de ce qu'ils font; cela est sujet à caution. Ce ver est un étrange ver.

CLÉOPATRE.

Va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je ſouhaite que ce ver-là vous donne beaucoup de plaiſir.

CLÉOPATRE.

Adieu.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, Madame ? vous devez penſer que ce ver vous traitera de ſon mieux.

CLÉOPATRE.

Bon, bon, va-t-en.

LE PAYSAN.

Voyez-vous ? il ne faut ſe fier à mon ver que quand il eſt entre les mains des gens ſages ; car, en vérité, ce ver-là eſt dangereux.

CLÉOPATRE.

Ne t'en mets pas en peine, j'y prendrai garde.

LE PAYSAN.

C'eſt fort bien fait : ne lui donnez rien à manger, je vous en prie ; il ne vaut ma foi pas la peine qu'on le nourriſſe.

CLÉOPATRE.

Ne mangerait-il rien ?

LE PAYSAN.

Ne croyez pas que je ſois ſi ſimple ; je ſais que le diable même ne voudrait pas manger une femme ; je ſais bien qu'une femme eſt un plat à préſenter aux dieux, pourvu que le diable n'en faſſe pas la ſauce : mais, par ma foi, les

diables sont des fils de p.... qui font bien du mal au ciel quand il s'agit des femmes ; si le ciel en fait dix, le diable en corrompt cinq.

CLÉOPATRE.

Fort bien ; va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je m'en vais, vous dis-je ; bon soir. Je vous souhaite bien du plaisir avec votre ver.

Scène traduite de la tragédie de Henri V.

HENRI.

Belle Catherine, très-belle, (*e*)
Vous plairait-il d'enseigner à un soldat les paroles
Qui peuvent entrer dans le cœur d'une damoiselle,
Et plaider son procès d'amour devant son gentil cœur ?

LA PRINCESSE CATHERINE.

(*f*) Votre majesté se moque de moi, je ne peux parler votre anglais.

HENRI.

(*g*) Oh belle Catherine ! ma foi vous aimerez fort & ferme avec votre cœur français. Je serai fort aise de vous l'entendre avouer dans votre baragouin, avec votre langue française : *me goûtes-tu, Catau ?*

(*e*) En vers anglais.

(*f*) En prose anglaise.

(*g*) En prose.

force ; je pourrais gagner une femme au jeu du cheval fondu, ou à saute-grenouille.

On croirait que c'est-là une des plus étranges scènes des tragédies de *Shakespeare*, mais dans la même pièce il y a une conversation entre la princesse de France *Catherine*, & une de ses filles d'honneur anglaises, qui l'emporte de beaucoup sur tout ce qu'on vient d'exposer.

Catherine apprend l'anglais ; elle demande comment on dit le pied, & la robe ? la fille d'honneur lui répond que le pied c'est *foot*, & la robe c'est *coun* ; car alors on prononçait *coun*, & non pas *gown*. *Catherine* entend ces mots d'une manière un peu singulière ; elle les répète à la française ; elle en rougit. *Ah ! dit-elle en français, ce sont des mots impudiques, & non pour les dames d'honneur d'user. Je ne voudrais répéter ces mots devant les seigneurs de France pour tout le monde.* Et elle les répète encore avec la prononciation la plus énergique.

Tout cela a été joué très-long-tems sur le théâtre de Londres, en présence de la cour.

Du mérite de Shakespeare.

Il y a une chose plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire, c'est que *Shakespeare* est un génie. Les Italiens, les Français, les gens de lettres de tous les autres pays, qui n'ont pas demeuré quelque temps en Angleterre, ne le prennent que pour un gille de la foire, pour un farceur très-au-dessous d'Arlequin, pour le plus méprisable bouffon qui ait jamais amusé la populace. C'est pourtant

dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'imagination & qui pénètrent le cœur. C'est la vérité, c'est la nature elle-même qui parle son propre langage sans aucun mélange de l'art. C'est du sublime, & l'auteur ne l'a point cherché.

Quand dans la tragédie de la mort de *César*, *Brutus* reproche à *Cassius* les rapines qu'il a laissé exercer par les siens en Asie, il lui dit : *Souviens-toi des ides de Mars ; souviens-toi du sang de César. Nous l'avons versé parce qu'il était injuste. Quoi ! celui qui porta les premiers coups, celui qui le premier punit César d'avoir favorisé les brigands de la république, souillerait ses mains lui-même par la corruption ?*

César, en prenant enfin la résolution d'aller au sénat où il doit être assassiné, parle ainsi : *Les hommes timides meurent mille fois avant leur mort ; l'homme courageux n'éprouve la mort qu'une fois. De tout ce qui m'a jamais surpris, rien ne m'étonne plus que la crainte. Puisque la mort est inévitable, qu'elle vienne.*

Brutus, dans la même pièce, après avoir formé la conspiration, dit : *Depuis que j'en parlai à Cassius pour la première fois, le sommeil m'a fui ; entre un dessein terrible & le moment de l'exécution, l'intervalle est un songe épouvantable. La mort & le génie tiennent conseil dans l'ame. Elle est bouleversée, son intérieur est le champ d'une guerre civile.*

Il ne faut pas omettre ici ce beau monologue de *Hamlet*, qui est dans la bouche de tout le monde, & qu'on a imité en français avec les ménagemens qu'exige la langue d'une nation scrupuleuse à l'excès sur les bienséances.

Demeure, il faut choisir de l'être & du néant.
Ou souffrir ou périr, c'est là ce qui m'attend.
Ciel, qui voyez mon trouble, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur & mon sort?
Qui suis je, qui m'arrête, & qu'est-ce que la mort?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asile;
Après de longs transports c'est un sommeil tranquille.
On s'endort, & tout meurt: mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie,
De tourmens éternels est aussitôt suivie.
O mort! moment fatal! affreuse éternité,
Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
Eh! qui pourrait sans toi supporter cette vie,
De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie,
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs,
Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs,
Et montrer les langueurs de son ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue?
La mort serait trop douce en ces extrémités,
Mais le scrupule parle & nous crie: arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

Que peut-on conclure de ce contraste de grandeur & de bassesse, de raison sublime & de folies grossières, enfin, de tous les contrastes que nous venons de voir dans *Shakespeare*? qu'il aurait été un poëte parfait, s'il avait vécu du temps d'*Addisson*.

D'Addiſſon.

Cet homme célèbre, qui fleuriſſait ſous la reine *Anne*, eſt peut-être celui de tous les écrivains anglais qui ſut le mieux conduire le génie par le goût. Il avait de la correction dans le ſtyle, une imagination ſage dans l'expreſſion, de l'élégance, de la force & du naturel dans ſes vers & dans ſa proſe. Ami des bienſéances & des règles, il voulait que la tragédie fût écrite avec dignité, & c'eſt ainſi que ſon Caton eſt compoſé.

Ce ſont dès le premier acte, des vers dignes de *Virgile*, & des ſentimens dignes de *Caton*. Il n'y a point de théâtre en Europe où la ſcène de *Juba* & de *Siphax* ne fût applaudie, comme un chef-d'œuvre d'adreſſe, de caractères bien développés, de beaux contraſtes, & d'une diction pure & noble. L'Europe littéraire, qui connaît les traductions de cette pièce, applaudit aux traits philoſophiques dont le rôle de *Caton* eſt rempli.

Les vers que ce héros de la philoſophie & de Rome prononce au cinquième acte, lorſqu'il paraît ayant ſur ſa table une épée nue & liſant le *Traité de Platon ſur l'immortalité de l'ame*, ont été traduits dès-long-temps en français; nous devons les placer ici.

Oui, Platon, tu dis vrai; notre ame eſt immortelle;
C'eſt un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh d'où viendrait ſans lui ce grand preſſentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des ſiècles ſans fin je ſens que tu m'entraînes;

Du monde & de mes sens je vais briser les chaînes ;
Et m'ouvrir loin d'un corps, dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité ! quel mot consolant & terrible !
O lumière ? ô nuage ! ô profondeur horrible !
Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? & d'où suis-je tiré ?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où sera cet esprit qui ne peut se connaître ?
Que me préparez-vous, abymes ténébreux !
Allons, s'il est un Dieu, Caton doit être heureux.
Il en est un sans doute, & je suis son ouvrage.
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause & punir les pervers.
Mais comment ? dans quel temps & dans quel univers ?
Ici la vertu pleure & l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine, & tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste !
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;
Cette vie est un songe & la mort un réveil.

La pièce eut le grand succès que méritaient ses beautés de détail, & que lui assuraient les discordes de l'Angleterre auxquelles cette tragédie était en plus d'un endroit une allusion très-frappante. Mais la conjoncture de ces allusions étant passée, les vers n'étant que beaux, les maximes n'étant que nobles & justes, & la pièce étant froide, on n'en sentit plus guère que la froideur. Rien n'est plus beau

que le second chant de *Virgile* ; récitez-le sur le théâtre, il ennuiera : il faut des passions, un dialogue vif, de l'action. On revint bientôt aux irrégularités grossières, mais attachantes de *Shakespeare*.

De la bonne tragédie française.

Je laisse là tout ce qui est médiocre, la foule de nos faibles tragédies effraie ; il y en a près de cent volumes : c'est un magasin énorme d'ennui.

Nos bonnes pièces, ou du moins celles qui, sans être bonnes, ont des scènes excellentes, se réduisent à une vingtaine tout au plus ; mais aussi, j'ose dire que ce petit nombre d'ouvrages admirables est au-dessus de tout ce qu'on a jamais fait en ce genre, sans en excepter *Sophocle* & *Euripide*.

C'est une entreprise si difficile d'assembler dans un même lieu des héros de l'antiquité ; de les faire parler en vers français, de ne leur faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire ; de ne les faire entrer & sortir qu'à propos ; de faire verser des larmes pour eux, de leur prêter un langage enchanteur, qui ne soit ni ampoulé ni familier ; d'être toujours décent & toujours intéressant ; qu'un tel ouvrage est un prodige, & qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette espèce.

Parmi ces chefs-d'œuvre ne faut-il pas donner, sans difficulté, la préférence à ceux qui parlent au cœur sur ceux qui ne parlent qu'à l'esprit ? Quiconque ne veut qu'exciter l'admiration, peut faire dire : Voilà qui est

beau, mais il ne fera point verser des larmes. Quatre ou cinq scènes bien raisonnées, fortement pensées, majestueusement écrites, s'attirent une espèce de vénération; mais c'est un sentiment qui passe vîte, & qui laisse l'ame tranquille. Ces morceaux sont de la plus grande beauté; & d'un genre même que les anciens ne connurent jamais : ce n'est pas assez, il faut plus que de la beauté. Il faut se rendre maître du cœur par degrés, l'émouvoir, le déchirer, & joindre à cette magie les règles de la poésie, & toutes celles du théâtre, qui sont presque sans nombre.

Voyons quelle pièce nous pourrions proposer à l'Europe, qui réunît tous ces avantages.

Les critiques ne nous permettront pas de donner Phèdre comme le modèle le plus parfait, quoique le rôle de *Phèdre* soit, d'un bout à l'autre, ce qui a jamais été écrit de plus touchant & de mieux travaillé. Ils me répèteront que le rôle de *Thésée* est trop faible, qu'*Hippolyte* est trop français, qu'*Aricie* est trop peu tragique, que *Téramène* est trop condamnable de débiter des maximes d'amour à son pupille; tous ces défauts sont, à la vérité, ornés d'une diction si pure & si touchante que je ne les trouve plus des défauts quand je lis la pièce; mais tâchons d'en trouver une à laquelle on ne puisse faire aucun juste reproche.

Ne sera-ce point l'Iphigénie en Aulide? (1)

(1) On pourrait peut-être reprocher à cette admirable pièce ces vers d'*Agamemnon*, qui paraissent trop peu dignes du chef de la Grèce, & trop éloignés des mœurs des temps héroïques :

dès le premier vers je me sens intéressé & attendri ; ma curiosité est excitée par les seuls

Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Ériphile ;
Que lui-même amena captive de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.

La jalousie d'*Iphigénie*, causée par le faux rapport d'*Arcas*, & qui occupe la moitié du second acte, paraît trop étrangère au sujet & trop peu tragique.

On pourrait observer aussi que dans une tragédie où un père veut immoler sa fille pour faire changer le vent, à peine aucun des personnages ose s'élever contre cette atroce absurdité. *Clitemnestre* seule prononce ces deux vers :

Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?

Mais ces vers sont encore affaiblis par ce qui les précède & ce qui les suit :

Un oracle cruel ordonne qu'elle expire :
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on poursuit sa famille,
Faites chercher dans Sparte Hermione sa fille.

Hermione n'était-elle pas aussi innocente qu'*Iphigénie* ? *Clitemnestre* ne pouvait-elle défendre sa fille qu'en proposant d'assassiner sa nièce ? Mais *Racine*, en condamnant les sacrifices humains, eût craint de manquer de respect à *Abraham* & à *Jephté*. Il imita *Euripide*, dira-t-on. Mais *Euripide* craignait de s'exposer au sort de *Socrate*, s'il attaquait les oracles & les sacrifices ordonnés au nom des dieux ; ce n'est point pour se conformer aux mœurs du siècle de la guerre de Troye

vers que prononce un simple officier d'*Agamemnon*; vers harmonieux, vers charmans, vers tels qu'aucun poëte n'en fesait alors.

A peine un faible jour vous éclaire & vous guide.
Vos yeux seuls & les miens sont ouverts en Aulide.
Auriez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents vous auraient-ils exaucé cette nuit?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

Agamemnon, plongé dans la douleur, ne répond point à *Arcas*, ne l'entend point; il se dit à lui-même en soupirant:

Heureux qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

Quels sentimens! quels vers heureux! quelle voix de la nature!

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment, pour apprendre aux nations qu'un juge d'Ecosse, qui a bien voulu donner des règles de poësie & de goût à son pays, déclare dans son chapitre vingt-un, *des narrations & des descriptions*, qu'il n'aime point ce vers,

Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

c'est pour ménager les préjugés du sien, que l'ami & le disciple de *Socrate* n'osa mettre dans la bouche d'aucun de ses personnages la juste indignation qu'il portait au fond du cœur contre la fourberie des oracles & le fanatisme sanguinaire des prêtres paiens.

S'il avait ſu que ce vers était imité d'*Euripide*, il lui aurait peut-être fait grâce : mais il aime mieux la réponſe du ſoldat dans la première ſcène de *Hamlet*.

Je n'ai pas entendu une ſouris trotter.

Voilà qui eſt naturel, dit-il ; *c'eſt ainſi qu'un ſoldat doit répondre*. Oui, monſieur le juge, dans un corps de garde, mais non pas dans une tragédie : ſachez que les Français, contre leſquels vous vous déchaînez, admettent le ſimple, & non le bas & le groſſier. Il faut être bien ſûr de la bonté de ſon goût avant de le donner pour loi ; je plains les plaideurs, ſi vous les jugez comme vous jugez les vers. Quittons vîte ſon audience pour revenir à Iphigénie.

Eſt-il un homme de bon ſens, & d'un cœur ſenſible, qui n'écoute le récit d'*Agamemnon* avec un tranſport mêlé de pitié & de crainte, qui ne ſente les vers de *Racine* pénétrer juſqu'au fond de ſon ame ? L'intérêt, l'inquiétude, l'embarras augmentent dès la troiſième ſcène, quand *Agamemnon* ſe trouve entre *Achille* & *Ulyſſe*.

La crainte, cette ame de la tragédie, redouble encore à la ſcène qui ſuit. C'eſt *Ulyſſe* qui veut perſuader *Agamemnon*, & immoler *Iphigénie* à l'intérêt de la Grèce. Ce perſonnage d'*Ulyſſe* eſt odieux ; mais, par un art admirable, *Racine* ſait le rendre intéreſſant.

Je ſuis père, Seigneur, & faible comme un autre ;
Mon cœur ſe met ſans peine à la place du vôtre ;

Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.

Dès ce premier acte *Iphigénie* est condamnée à la mort, *Iphigénie* qui se flatte avec tant de raison d'épouser *Achille* : elle va être sacrifiée sur le même autel où elle doit donner la main à son amant.

Nubendi tempore in ipso,
Tantùm relligio potuit suadere malorum!

Second acte d'Iphigénie.

C'est avec une adresse bien digne de lui que *Racine*, au second acte, fait paraître *Ériphile*, avant qu'on ait vu *Iphigénie*. Si l'amante aimée d'*Achille* s'était montrée la première, on ne pourrait souffrir *Eriphile* sa rivale. Ce personnage est absolument nécessaire à la pièce, puisqu'il en fait le dénouement; il en fait même le nœud : c'est elle qui, sans le savoir, inspire des soupçons cruels à *Clitemnestre*, & une juste jalousie à *Iphigénie*; & par un art encore plus admirable, l'auteur fait intéresser pour cette *Eriphile* elle-même. Elle a toujours été malheureuse, elle ignore ses parens, elle a été prise dans sa patrie mise en cendres : un oracle funeste la trouble; & pour comble de maux, elle a une passion involontaire pour ce même *Achille* dont elle est captive.

Dans les cruelles mains par qui je fus ravie,
Je demeurai long-temps sans lumière & sans vie.

Enfin

Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté ;
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissais, Doris, & d'un vainqueur sauvage
Craignais (r) de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis ; son aspect n'avait rien de farouche ;
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche ;
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer.....
J'oubliai ma colère & ne sus que pleurer.

Il le faut avouer, on ne fesait point de tels vers avant *Racine* ; non-seulement personne ne savait la route du cœur, mais presque personne ne savait les finesses de la versification, cet art de rompre la mesure ;

Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche.

Personne ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues & brèves, & de consonnes suivies de voyelles qui font couler un vers avec tant de mollesse, & qui le font entrer dans une oreille sensible & juste avec tant de plaisir.

Quel tendre & prodigieux effet cause ensuite l'arrivée d'*Iphigénie* ! Elle vole après son père aux yeux d'*Ériphile* même, de son père qui a pris enfin la résolution de la sacrifier ; chaque mot de cette scène tourne le poignard dans le cœur. *Iphigénie* ne dit pas des choses

(r) Des puristes ont prétendu qu'il fallait *je craignais* ; ils ignorent les heureuses libertés de la poésie ; ce qui est une négligence en prose, est très souvent une beauté en vers. *Racine* s'exprime avec une élégance exacte, qu'il ne sacrifie jamais à la chaleur du style.

outrées, comme dans Euripide, *je voudrais être folle* (ou faire la *folle*, *pour vous égayer*, *pour vous plaire*. Tout est noble dans la pièce française, mais d'une simplicité attendrissante; & la scène finit par ces mots terribles: *Vous y serez, ma fille*. Sentence de mort après laquelle il ne faut plus rien dire.

On prétend que ce mot déchirant est dans *Euripide*, on le repète sans cesse. Non, il n'y est pas. Il faut se défaire enfin, dans un siècle tel que le nôtre, de cette maligne opiniâtreté à faire valoir toujours le théâtre ancien des Grecs aux dépens du théâtre français. Voici ce qui est dans *Euripide*.

IPHIGÉNIE.

Mon père, me ferez-vous habiter dans un autre séjour? (ce qui veut dire, me marierez-vous ailleurs.)

AGAMEMNON.

Laissez cela; il ne convient pas à une fille de savoir ces choses.

IPHIGÉNIE.

Mon père, revenez au plutôt après avoir achevé votre entreprise.

AGAMEMNON.

Il faut auparavant que je fasse un sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Mais c'est un soin dont les prêtres doivent se charger.

AGAMEMNON.

Vous le ſaurez, puiſque vous ſerez tout auprès, au lavoir.

IPHIGÉNIE.

Ferons-nous, mon père, un chœur autour de l'autel ?

AGAMEMNON.

Je te crois plus heureuſe que moi ; mais à préſent cela ne t'importe pas ; donne-moi un baiſer triſte & ta main, puiſque tu dois être ſi long-temps abſente de ton père. O quelle gorge ! quelles joues ! quels blonds cheveux ! que de douleur la ville des Phrygiens, & *Hélène* me cauſent ! je ne veux plus parler, car je pleure trop en t'embraſſant. Et vous fille de *Léda*, excuſez-moi ſi l'amour paternel m'attendrit trop, quand je dois donner ma fille à *Achille*.

Enſuite *Agamemnon* inſtruit *Clitemneſtre* de la généalogie d'*Achille*, & *Clitemneſtre* lui demande ſi les noces de *Pelée* & de *Thétis* ſe firent au fond de la mer ?

Brumoy a déguiſé autant qu'il l'a pu ce dialogue, comme il a falſifié preſque toutes les pièces qu'il a traduites ; mais rendons juſtice à la vérité, & jugeons ſi ce morceau d'*Euripide* approche de celui de *Racine*.

Verra-t-on à l'autel votre heureuſe famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taiſez !

AGAMEMNON.

Vous y ferez, ma fille.

Comment se peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'*Iphigénie* ne comprend point, mais que le spectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encore des scènes touchantes dans le même acte, & même des coups de théâtre frappans? C'est-là, selon moi, qu'est le comble de la perfection.

Acte troisième.

Après des incidens naturels bien préparés, & qui tous concourent à redoubler le nœud de la pièce, *Clitemnestre*, *Iphigénie*, *Achille* attendent dans la joie le moment du mariage; *Eriphile* est présente, & le contraste de sa douleur avec l'alégresse de la mère & des deux amans, ajoute à la beauté de la situation. *Arcas* paraît de la part d'*Agamemnon*, il vient dire que tout est prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais, mais, quel coup! quel moment épouvantable!

Il l'attend à l'autel. . . . . pour la sacrifier. . . .

Achille, *Clitemnestre*, *Iphigénie*, *Eriphile*, expriment alors en un seul vers tous leurs sentimens différens., & *Clitemnestre* tombe aux genoux d'*Achille*.

Oubliez une gloire importune,
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
. . . .
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;

Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle des dieux implorant la justice,
Embrasser les autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul, vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.

O véritable tragédie! beauté de tous les temps & de toutes les nations! malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite!

Je sais que l'idée de cette situation est dans *Euripide*, mais elle y est comme le marbre dans la carrière, & c'est *Racine* qui a construit le palais.

Une chose assez extraordinaire, mais bien digne des commentateurs toujours un peu ennemis de leur patrie, c'est que le jésuite *Brumoy*, dans son *discours sur le théâtre des Grecs*, fait cette critique: (s) « Supposons qu'*Euripide* » vînt de l'autre monde & qu'il assistât à la » représentation de l'Iphigénie de M. *Racine*.... » ne serait-il point révolté de voir *Clitemnestre* » aux pieds d'*Achille* qui la relève, & de » mille autres choses, soit par rapport à nos » usages qui nous paraissent plus polis que » ceux de l'antiquité, soit par rapport aux » bienséances? &c. »

Remarquez, lecteurs, avec attention, que *Clitemnestre* se jette aux genoux d'*Achille* dans Euripide, & que même il n'est point dit qu'*Achille* la relève.

A l'égard de *mille autres choses par rapport à nos usages*, *Euripide* se serait conformé

(s) Page 11 de l'édition in-4°.

aux usages de la France, & *Racine* à ceux de la Grèce.

Après cela, fiez-vous à l'intelligence & à la justice des commentateurs.

Acte quatrième.

Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre *Agamemnon*, *Clitemnestre*, & *Iphigénie*, est encore supérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, & qui laissent ensuite éclater tous les sentimens qui les déchirent : on est partagé entre la pitié & l'horreur : c'est d'un côté *Agamemnon*, accablé lui-même de tristesse, qui vient demander sa fille pour la mener à l'autel, sous prétexte de la remettre au héros à qui elle est promise. C'est *Clitemnestre* qui lui répond d'une voix entrecoupée :

S'il faut partir, ma fille est toute prête ;
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, madame ?

CLITEMNESTRE.

Vos soins ont-il tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, & l'autel est paré ;
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLITEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

Ces mots : *Vous ne me parlez point de la victime* ne sont pas assurément dans Euripide. On sait de quel sublime est le reste de la scène, non pas de ce sublime de déclamation, non pas de ce sublime de pensées recherchées, ou d'expressions gigantesques, mais de ce qu'une mère au désespoir a de plus pénétrant & de plus terrible, de ce qu'une jeune princesse qui sent tout son malheur, a de plus touchant & de plus noble : après quoi *Achille* dans une autre scène déploie la fierté, l'indignation, les menaces d'un héros irrité, sans qu'*Agamemnon* perde rien de sa dignité ; & c'était-là le plus difficile.

Jamais *Achille* n'a été plus *Achille* que dans cette tragédie. Les étrangers ne pourront pas dire de lui ce qu'ils disent d'*Hippolyte*, de *Xipharès*, d'*Antiochus* roi de Comagène, de *Bajazet* même ; ils les appellent *monsieur Bajazet*, *monsieur Antiochus*, *monsieur Xipharès*, *monsieur Hippolyte* ; &, je l'avoue, ils n'ont pas tort. Cette faiblesse de *Racine* est un tribut qu'il a payé aux mœurs de son temps, à la galanterie de la cour de *Louis XIV*, au goût des romans qui avaient infecté la nation, aux exemples mêmes de *Corneille* qui ne composa jamais une tragédie sans y mettre de l'amour, & qui fit de cette passion le principal ressort de la tragédie de *Polyeucte* confesseur & martyr, & de celle d'*Attila* roi des Huns, & de *Ste Théodore* qu'on prostitue.

Ce n'est que depuis peu d'années qu'on a osé en France produire des tragédies profanes sans galanterie. La nation était si accoutumée à cette fadeur, qu'au commencement du siècle

où nous sommes, on reçut avec applaudissement une Electre amoureuse & une partie quarrée de deux amans & de deux maîtresses dans le sujet le plus terrible de l'antiquité, tandis qu'on sifflait l'Electre de *Longepierre*, non-seulement parce qu'il y avait des déclamations à l'antique, mais parce qu'on n'y parlait point d'amour.

Du temps de *Racine*, & jusqu'à nos derniers temps, les personnages essentiels au théâtre étaient l'*amoureux* & l'*amoureuse*, comme à la foire *Arlequin* & *Colombine*. Un acteur était reçu pour jouer tous les amoureux.

Achille aime *Iphigénie*, & il le doit; il la regarde comme sa femme, mais il est beaucoup plus fier, plus violent qu'il n'est tendre, il aime comme *Achille* doit aimer, & il parle comme *Homère* l'aurait fait parler s'il avait été français.

Acte cinquième.

M. *Luneau de Boisjermain*, qui a fait une édition de *Racine* avec des commentaires, voudrait que la catastrophe d'*Iphigénie* fût en action sur le théâtre. « Nous n'avons, dit-il, » qu'un regret à former, c'est que *Racine* n'ait » point composé sa pièce dans un temps où le » théâtre fût, comme aujourd'hui, dégagé de » la foule des spectateurs qui inondaient autre- » fois le lieu de la scène; ce poëte n'aurait pas » manqué de mettre en action la catastrophe » qu'il n'a mise qu'en récit. On eût vu d'un » côté un père consterné, une mère éperdue, » vingt rois en suspens, l'autel, le bûcher,

» le

» le prêtre, le couteau, la victime : hé! quelle » victime ! de l'autre *Achille* menaçant, l'armée *en émeute*, le sang de toutes parts prêt » à couler ; *Eriphile* alors ferait survenue ; *Calchas* l'aurait désignée pour l'unique objet de » la colère céleste ; & cette princesse s'emparant du couteau sacré, aurait expiré bientôt sous les coups qu'elle se ferait *portés*. »

Cette idée paraît plausible au premier coup d'œil. C'est en effet le sujet d'un très-beau tableau, parce que dans un tableau on ne peint qu'un instant ; mais il serait bien difficile que sur le théâtre, cette action qui doit durer quelques momens, ne devînt froide & ridicule. Il m'a toujours paru évident que le violent *Achille* l'épée nue, & ne se battant point, vingt héros dans la même attitude comme des personnages de tapisserie ; *Agamemnon* roi des rois n'imposant à personne, immobile dans le tumulte, formeraient un spectacle assez semblable au cercle de la reine en cire colorée par *Benoît*.

> Il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille & reculer des yeux.

Il y a bien plus ; la mort d'*Eriphile* glacerait les spectateurs au lieu de les émouvoir. S'il est permis de répandre du sang sur le théâtre, (ce que j'ai quelque peine à croire) il ne faut tuer que les personnages auxquels on s'intéresse. C'est alors que le cœur du spectateur est véritablement ému, il vole au-devant du coup qu'on va porter, il saigne de la blessure, on se plaît avec douleur à voir tomber *Zaïre* sous le poignard d'*Orosmane* dont elle est idolâtrée.

Tuez, si vous voulez, ce que vous aimez; mais ne tuez jamais une personne indifférente; le public sera trés-indifférent à cette mort: on n'aime point du tout *Eriphile*. *Racine* l'a rendue supportable jusqu'au quatrième acte; mais dès qu'*Iphigénie* est en péril de mort, *Eriphile* est oubliée & bientôt haïe: elle ne ferait pas plus d'effet que la biche de *Diane*.

On m'a mandé depuis peu qu'on avait essayé à Paris le spectacle que M. *Luneau de Boisjermain* avait proposé, & qui n'a point réussi. Il faut savoir qu'un récit écrit par *Racine* est supérieur à toutes les actions théâtrales.

D'Athalie.

Je commencerai par dire d'*Athalie* que c'est là que la catastrophe est admirablement en action. C'est là que se fait la reconnaissance la plus intéressante; chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point *Athalie* sur le théâtre; le fils des rois est sauvé, & est reconnu roi: tout ce spectacle transporte les spectateurs.

Je ferais ici l'éloge de cette pièce le chef-d'œuvre de l'esprit humain, si tous les gens de goût de l'Europe ne s'accordaient pas à lui donner la préférence sur presque toutes les autres pièces. On peut condamner le caractère & l'action du grand prêtre *Joad*; sa conspiration, son fanatisme peuvent être d'un très-mauvais exemple; aucun souverain, depuis le Japon jusqu'à Naples, ne voudrait d'un tel pontife; il est factieux, insolent, enthousiaste, inflexible, sanguinaire; il trompe indignement

ſa reine, il fait égorger par des prêtres cette femme agée de quatre-vingts ans, qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune *Joas*, *qu'elle voulait élever comme ſon propre fils*.

J'avoue qu'en réfléchiſſant ſur cet événement, on peut déteſter la perſonne du pontife; mais on admire l'auteur, on s'aſſujettit ſans peine à toutes les idées qu'il préſente, on ne penſe, on ne ſent que d'après lui. Son ſujet d'ailleurs reſpectable ne permet pas les critiques qu'on pourrait faire, ſi c'était un ſujet d'invention. Le ſpectateur ſuppoſe avec *Racine*, que *Joad* eſt en droit de faire tout ce qu'il fait; & ce principe une fois poſé, on convient que la pièce eſt ce que nous avons de plus parfaitement conduit, de plus ſimple & de plus ſublime. Ce qui ajoute encore au mérite de cet ouvrage, c'eſt que de tous les ſujets, c'était le plus difficile à traiter.

On a imprimé avec quelque fondement que *Racine* avait imité dans cette pièce pluſieurs endroits de la tragédie de la Ligue faite par le conſeiller d'État *Matthieu*, hiſtoriographe de France ſous *Henri IV*, écrivain qui ne feſait pas mal des vers pour ſon temps. *Conſtance* dit dans la tragédie de *Matthieu* :

Je redoute mon Dieu, c'eſt lui ſeul que je crains.

. . . .

On n'eſt point délaiſſé quand on a Dieu pour père.
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux;
Il donne la pâture aux jeunes paſſereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés & des montagnes;
Tout vit de ſa bonté.

Racine dit :

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre
crainte.

. . . .

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Le plagiat paraît sensible, & cependant ce n'en est point un ; rien n'est plus naturel que d'avoir les mêmes idées sur le même sujet. D'ailleurs *Racine* & *Matthieu* ne sont pas les premiers qui aient exprimé des pensées dont on trouve le fond dans plusieurs endroits de l'Écriture.

Des chefs-d'œuvre tragiques français,

QU'OSERAIT-ON placer parmi ces chefs-d'œuvre, reconnus pour tels en France & dans les autres pays, après Iphigénie & Athalie ? nous mettrions une grande partie de Cinna, les scènes supérieures des Horaces, du Cid, de Pompée, de Polyeucte ; la fin de Rodogune ; le rôle parfait & inimitable de *Phèdre* qui l'emporte sur tous les rôles, celui d'*Acomat* aussi beau en son genre, les quatre premiers actes de Britannicus, Andromaque tout entière, à une scène près de pure coquetterie ; les rôles tout entiers de *Roxane* & de *Monime*, admirables l'un & l'autre dans des genres tout opposés, des morceaux vraiment tragiques dans quelques autres pièces : mais après vingt bonnes tragédies, sur plus de quatre mille, qu'avons-

nous ? rien. Tant mieux. Nous l'avons dit ailleurs : Il faut que le beau ſoit rare, ſans quoi il ceſſerait d'être beau.

Comédie.

En parlant de la tragédie, je n'ai point oſé donner de règles ; il y a plus de bonnes diſſertations que de bonnes pièces ; & ſi un jeune homme qui a du génie veut connaître les règles importantes de cet art, il lui ſuffira de lire ce que *Boileau* en dit dans ſon *Art Poétique*, & d'en être bien pénétré : j'en dis autant de la comédie.

J'écarte la théorie, & je n'irai guère au-delà l'hiſtorique. Je demanderai ſeulement pourquoi les Grecs & les Romains firent toutes leurs comédies en vers, & pourquoi les modernes ne les font ſouvent qu'en proſe ? N'eſt-ce point que l'un eſt beaucoup plus aiſé que l'autre, & que les hommes en tout genre veulent réuſſir ſans beaucoup de travail ? Fénélon fit ſon Télémaque en proſe, parce qu'il ne pouvait le faire en vers.

L'abbé d'*Aubignac*, qui comme prédicateur du roi, ſe croyait l'homme le plus éloquent du royaume, & qui pour avoir lu la poétique d'*Ariſtote*, penſait être le maître de *Corneille*, fit une tragédie en proſe, dont la repréſentation ne put être achevée, & que jamais perſonne n'a lue.

La Motte s'étant laiſſé perſuader que ſon eſprit était infiniment au-deſſus de ſon talent pour la poéſie, demanda pardon au public de s'être abaiſſé juſqu'à faire des vers. Il donna

une ode en proſe, & une tragédie en proſe; & on ſe moqua de lui. Il n'en a pas été de même de la comédie; *Molière* avait écrit ſon Avare en proſe pour le mettre enſuite en vers; mais il parut ſi bon que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il était, & que perſonne n'oſa depuis y toucher.

Au contraire, le Convive de *Pierre*, qu'on a ſi mal à propos appelé le *Feſtin de Pierre*, fut verſifié après la mort de *Molière*, par *Thomas Corneille*, & eſt toujours joué de cette façon.

Je penſe que perſonne ne s'aviſera de verſifier le George Dandin. La diction en eſt ſi naïve, ſi plaiſante, tant de traits de cette pièce ſont devenus proverbes, qu'il ſemble qu'on les gâterait ſi on voulait les mettre en vers.

Ce n'eſt pas peut-être une idée fauſſe de penſer qu'il y a des plaiſanteries de proſe & des plaiſanteries de vers. Tel bon conte, dans la converſation, deviendrait inſipide, s'il était rimé; & tel autre ne réuſſira bien qu'en rimes. Je penſe que M. & Mme de *Sotenville*, & Mme la comteſſe d'*Eſcarbagnas* ne feraient point ſi plaiſans s'ils rimaient. Mais dans les grandes pièces remplies de portraits, de maximes, de récits, & dont les perſonnages ont des caractères fortement deſſinés, tel que le Miſanthrope, le Tartuffe, l'École des femmes, celle des maris, les Femmes ſavantes, le Joueur, les vers me paraiſſent abſolument néceſſaires; & j'ai toujours été de l'avis de *Michel Montagne*, qui dit que *la ſentence, preſſée aux pieds nombreux de la poéſie, enlève ſon ame d'une plus rapide ſecouſſe.*

Ne répétons point ici ce qu'on a tant dit de *Molière*; on fait assez que dans ses bonnes pièces, il est au-dessus des comiques de toutes les nations anciennes & modernes. *Despréaux* a dit :

Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains,
La parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Put plus est un peu rude à l'oreille; mais *Boileau* avait raison.

Depuis 1673, année dans laquelle la France perdit *Molière*, on ne vit pas une seule pièce supportable jusqu'au Joueur du trésorier de France *Regnard*, qui fut joué en 1697; & il faut avouer qu'il n'y a eu que lui seul, aprés *Molière*, qui ait fait de bonnes comédies en vers. La seule pièce de caractère qu'on ait eue depuis lui, a été le Glorieux de *Destouches*, dans laquelle tous les personnages ont été généralement applaudis, excepté malheureusement celui du Glorieux qui est le sujet de la pièce.

Rien n'étant si difficile que de faire rire les honnêtes gens, on se réduisit enfin à donner des comédies romanesques qui étaient moins la peinture fidelle des ridicules que des essais de tragédie bourgeoise; ce fut une espèce bâtarde qui n'étant ni comique ni tragique, manifestait l'impuissance de faire des tragédies & des comédies. Cette espèce cependant avait un

mérite, celui d'intéresser ; &, dès qu'on intéresse, on est sûr du succès. Quelques auteurs joignirent aux talens que ce genre exige, celui de semer leurs pièces de vers heureux. Voici comme ce genre s'introduisit.

Quelques personnes s'amusaient à jouer dans un château de petites comédies qui tenaient de ces farces qu'on appelle *parades* : on en fit une en l'année 1732, dont le principal personnage était le fils d'un négociant de Bordeaux, très-bon homme & marin fort grossier, lequel croyant avoir perdu sa femme & son fils, venait se remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde.

Sa femme était une impertinente qui était venue faire la grande dame dans la capitale, manger une grande partie du bien acquis par son mari, & marier son fils à une demoiselle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mère, se donnait des airs de seigneur ; & son plus grand air était de mépriser beaucoup sa femme, laquelle était un modèle de vertu & de raison. Cette jeune femme l'accablait de bons procédés sans se plaindre, payait ses dettes secrètement quand il avait joué & perdu sur sa parole, & lui fesait tenir de petits présens très-galans sous des noms supposés. Cette conduite rendait notre jeune homme encore plus fat ; le marin revenait à la fin de la pièce, & mettait ordre à tout.

Une actrice de Paris, fille de beaucoup d'esprit, nommée mademoiselle *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourrait faire une comédie très-intéressante & d'un

genre tout nouveau pour les Français, en exposant sur le théâtre le contraste d'un jeune homme qui croirait en effet que c'est un ridicule d'aimer sa femme ; & une épouse respectable, qui forcerait enfin son mari à l'aimer publiquement. Elle pressa l'auteur d'en faire une pièce régulière, noblement écrite ; mais ayant été refusée, elle demanda permission de donner ce sujet à M. de *la Chaussée*, jeune homme qui fesait fort bien des vers, & qui avait de la correction dans le style. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode*.

Cette pièce était bien froide après celles de *Molière* & de *Regnard* ; elle ressemblait à un homme un peu pesant qui danse avec plus de justesse que de grâce. L'auteur voulut mêler la plaisanterie aux beaux sentimens ; il introduisit deux marquis qu'il crut comiques, & qui ne furent que forcés & insipides. L'un dit à l'autre :

Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra plus perplexe.
Ma foi, marquis, il faut prendre pitié du sexe.

Ce n'est pas ainsi que *Molière* fait parler ses personnages. Dès-lors le comique fut banni de la comédie. On y substitua le pathétique ; on disait que c'était par bon goût, mais c'était par stérilité.

Ce n'est pas que deux ou trois scènes pathétiques ne puissent faire un très-bon effet. Il y en a des exemples dans *Térence* ; il y en a dans *Molière* ; mais il faut après cela revenir à la peinture naïve & plaisante des mœurs.

On ne travaille dans le goût de la comédie larmoyante que parce que ce genre est plus aisé ; mais cette facilité même le dégrade : en un mot, les Français ne surent plus rire.

Quand la comédie fut ainsi défigurée, la tragédie le fut aussi : on donna des pièces barbares, & le théâtre tomba ; mais il peut se relever.

De l'opéra.

C'est à deux cardinaux que la tragédie & l'opéra doivent leur établissement en France : car ce fut sous *Richelieu* que *Corneille* fit son apprentissage, parmi les cinq auteurs que ce ministre fesait travailler comme des commis aux drames dont il formait le plan, & où il glissait souvent nombre de très-mauvais vers de sa façon : & ce fut lui encore qui, ayant persécuté le Cid, eut le bonheur d'inspirer à *Corneille* ce noble dépit & cette généreuse opiniâtreté qui lui fit composer les admirables [illegible] Horaces & de Cinna.

Le cardinal *Mazarin* fit connaître aux Français l'opéra qui ne fut d'abord que ridicule, quoique le ministre n'y travaillât point.

Ce fut en 1647 qu'il fit venir pour la première fois une troupe entière de musiciens italiens, des décorateurs & un orchestre ; on représenta au louvre la tragi-comédie d'Orphée en vers italiens & en musique : ce spectacle ennuya tout Paris. Très-peu de gens entendaient l'italien ; presque personne ne savait la musique, & tout le monde haïssait le cardinal : cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut

ſifflée : & bientôt après, les plaiſans de ce temps-là firent *le grand ballet & le branle de la ſuite de Mazarin, danſé ſur le théâtre de la France par lui-même & par ſes adhérens.* Voilà toute la récompenſe qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation.

Avant lui, on avait eu des ballets en France dès le commencement du ſeizième ſiècle ; & dans ces ballets il y avait toujours eu quelque muſique d'une ou deux voix, quelquefois accompagnées de chœurs qui n'étoient guère autre choſe qu'un plain-chant grégorien. Les filles d'*Acheloïs*, les ſirènes, avaient chanté en 1582 aux noces du duc de *Joyeuſe* ; mais c'étaient d'étranges ſirènes.

Le cardinal *Mazarin* ne ſe rebuta pas du mauvais ſuccès de ſon opéra italien ; & lorſqu'il fut tout-puiſſant, il fit revenir ſes muſiciens italiens qui chantèrent *le Nozze di Peleo & di Thetide* en trois actes en 1654. *Louis XIV* y danſa ; la nation fut charmée de voir ſon roi jeune, d'une taille majeſtueuſe & d'une figure auſſi aimable que noble, danſer dans ſa capitale après en avoir été chaſſé ; mais l'opéra du cardinal n'ennuya pas moins Paris pour la ſeconde fois.

Mazarin perſiſta, il fit venir en 1660 le *ſignor Cavalli* qui donna dans la grande galerie du louvre l'opéra de Xerxès en cinq actes ; les Français bâillèrent plus que jamais, & ſe crurent délivrés de l'opéra italien par la mort de *Mazarin*, qui donna lieu en 1661 à mille épitaphes ridicules & à preſque autant de chanſons qu'on en avait fait contre lui pendant ſa vie.

Cependant les Français voulaient aussi dès ce temps-là même avoir un opéra dans leur langue, quoiqu'il n'y eût pas un seul homme dans le pays qui sut faire un trio, ou jouer passablement du violon; & dès l'année 1659, un abbé *Perrin* qui croyait faire des vers, & un *Cambert*, intendant de douze violons de la reine-mère, qu'on appelait *la musique de France*, firent chanter dans le village d'Issi une pastorale qui, en fait d'ennui, l'emportait sur les *Hercole amante* & sur les *Nozze di Peleo*.

En 1669, le même abbé *Perrin* & le même *Cambert* s'associèrent avec un marquis de *Sourdiac*, grand machiniste, qui n'était pas absolument fou, mais dont la raison était très-particulière, & qui se ruina dans cette entreprise. Les commencemens en parurent heureux; on joua d'abord Pomone, dans laquelle il était beaucoup parlé de pommes & d'artichauts.

On représenta ensuite les peines & les plaisirs de l'Amour, & enfin *Lulli*, violon de *Mademoiselle*, devenu surintendant de la musique du roi s'empara du jeu de paume qui avait ruiné le marquis de *Sourdiac*. L'abbé *Perrin* inruinable se consola dans Paris à faire des élégies & des sonnets, & même à traduire l'Énéide de *Virgile* en vers qu'il disait héroïques. Voici comme il traduit, par exemple, ces deux vers du cinquième livre de l'Énéide:

Arduus effractoque illisit in ossa cerebro,
Sternitur, exanimisque tremens procumbit humi bos.

Dans ses os fracassés enfonce son éteuf,
Et tout tremblant & mort en bas tombe le bœuf.

On trouve son nom souvent dans les satires de *Boileau*, qui avait grand tort de l'accabler : car il ne faut se moquer ni de ceux qui font du bon, ni de ceux qui font du très-mauvais, mais de ceux qui étant médiocres se croient des génies, & font les importans.

Pour *Cambert*, il quitta la France de dépit, & alla faire exécuter sa déteſtable musique chez les Anglais qui la trouvèrent excellente.

Lulli, qu'on appela bientôt *monsieur de Lulli*, s'associa très-habilement avec *Quinault*, dont il sentait tout le mérite, & qu'on n'appela jamais *monsieur de Quinault*. Il donna dans son jeu de paume de Belair en 1672, les fêtes de l'Amour & de Bacchus, composées par ce poëte aimable ; mais ni les vers, ni la musique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis ; les connaisseurs seulement estimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'*Horace*.

Donec gratus eram tibi
Nec quisquam potior brachia candida
Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui rege beatior.
. . . .

Cette ode en effet est très-gracieusement rendue en français ; mais la musique en est un peu languissante.

Il y eut des bouffonneries dans cet opéra, ainsi que dans Cadmus & dans Alceste. Ce mau-

vais goût régnait alors à la cour dans les ballets, & les opéra italiens étaient remplis d'arlequinades. *Quinault* ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces platitudes.

Tu fais la grimace en pleurant,
Et tu me fais crever de rire.

. . . . ;

Ah! vraiment, petite mignonne,
Je vous trouve bonne
De reprendre ce que je dis.

. . . .

Mes pauvres compagnons, hélas!
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.

. . . .

Le dragon ne fait-il point le mort?

Mais dans ces deux opéra d'Alceste & de Cadmus, *Quinault* sut insérer des morceaux admirables de poésie. *Lulli* sut un peu les rendre en accommodant son génie à celui de la langue française; & comme il était d'ailleurs très-plaisant, très-débauché, adroit, intéressé, bon courtisan, & par conséquent aimé des grands, & que *Quinault* n'était que doux & modeste, il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que *Quinault* était son garçon poëte, qu'il dirigeait, & qui sans lui ne serait connu que par les satires de *Boileau*. *Quinault*, avec tout son mérite, resta donc en proie aux injures de *Boileau* & à la protection de *Lulli*.

Cependant rien n'est plus beau, ni même plus sublime que ce chœur des suivans de *Pluton* dans Alceste.

Tout mortel doit ici paraître.
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre ;
Qui cherche à vivre
Cherche à souffrir.
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la mort.
. . . .
Est-on sage
De fuir ce passage ?
C'est un orage
Qui mène au port.

Le discours que tient *Hercule* à *Pluton* paraît digne de la grandeur du sujet.

Si c'est te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grâce à l'amour.

La charmante tragédie d'Atis, les beautés ou nobles ou délicates ou naïves, répandues dans les pièces suivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de *Quinault*, & ne firent qu'augmenter celle de *Lulli* qui fut regardé comme le dieu de la musique. Il avait en effet le rare talent de la déclamation : il sentit de bonne heure que la langue française étant la seule qui eût l'avantage des rimes féminines & masculines, il fallait la déclamer en musi-

que différemment de l'italien. *Lulli* inventa le seul récitatif qui convînt à la nation, & ce récitatif ne pouvait avoir d'autre mérite que celui de rendre fidellement les paroles ; il fallait encore des acteurs, il s'en forma : c'était *Quinault* qui souvent les exerçait & leur donnait l'esprit du rôle & l'ame du chant. *Boileau* dit que les vers de *Quinault*

> Étaient des lieux communs de morale lubrique,
> Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

C'était au contraire *Quinault* qui réchauffait *Lulli*. Le récitatif ne peut être bon qu'autant que les vers le sont : cela est si vrai qu'à peine, depuis le temps de ces deux hommes faits l'un pour l'autre, y eut-il à l'opéra cinq ou six scènes de récitatif tolérables.

Les ariettes de *Lulli* furent très-faibles, c'était des *barcaroles* de Venise. Il fallait, pour ces petits airs, des chansonnettes d'amour aussi molles que les notes. *Lulli* composait d'abord les airs de tous ces divertissemens ; le poëte y assujettissait les paroles. *Lulli* forçait *Quinault* d'être insipide ; mais les morceaux vraiment poétiques de *Quinault* n'étaient pas des lieux communs de morale lubrique. Y a-t-il beaucoup d'odes de *Pindare* plus fières & plus harmonieuses que ce couplet de l'opéra de Proserpine ?

> Les superbes géans armés contre les dieux,
> Ne nous donnent plus d'épouvante ;
> Ils sont ensévelis sous la masse pesante
> Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux :
> Nous avons vu tomber leur chef audacieux

Sous

Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage expirante ;
Jupiter est victorieux ;
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
Chantons dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.

L'avocat *Brossette* a beau dire ; l'ode sur la prise de Namur, *avec ses monceaux de piques, de corps morts, de rocs, de briques*, est aussi mauvaise que ces vers de *Quinault* sont bien faits. Le sévère auteur de l'*Art poétique*, si supérieur dans son seul genre, devait être plus juste envers un homme supérieur aussi dans le sien ; homme d'ailleurs aimable dans la société ; homme qui n'offensa jamais personne, & qui humilia *Boileau* en ne lui répondant rien.

Enfin, le quatrième acte de Roland & toute la tragédie d'Armide furent des chefs-d'œuvre de la part du poëte ; & le récitatif du musicien sembla même en approcher. Ce fut pour l'*Arioste* & pour le *Tasse*, dont ces deux opéra sont tirés, le plus bel hommage qu'on leur ait jamais rendu.

Du récitatif de Lulli.

Il faut savoir que cette mélodie était alors à peu près celle de l'Italie. Les amateurs ont encore quelques motets de *Carissimi* qui sont précisément dans ce goût. Telle est cette espèce de cantate latine qui fut, si je ne me trompe, composée par le cardinal *Delphini*.

Sunt breves mundi rosæ,
Sunt fugitivi flores;
Frondes veluti annosæ,
Sunt labiles honores:
Velocissimo cursu
Fluunt anni;
Sicut celeres venti,
Sicut sagittæ rapidæ,
Fugiunt, evolant, evanescunt.
Nil durat æternum sub cœlo:
Rapit omnia rigida sors;
Implacabili, funesto telo
Ferit omnia livida mors:
Est sola in cœlo quies,
Jucunditas sincera,
Voluptas pura,
Et sine nube dies, &c.

Beaumaviel chantait souvent ce motet, & & je l'ai entendu plus d'une fois dans la bouche de *Thevenard;* rien ne me semblait plus conforme à certains morceaux de *Lulli.* Cette mélodie demande de l'ame, il faut des acteurs, & aujourd'hui il ne faut que des chanteurs: le vrai récitatif est une déclamation notée, mais on ne note pas l'action & le sentiment.

Si une actrice en grasseyant un peu, en adoucissant sa voix, en minaudant, chantait:

Ah! je le tiens, je tiens ton cœur perfide.
Ah! je l'immole à ma fureur;

elle ne rendrait ni *Quinault* ni *Lulli;* & elle

pourrait, en fesant ralentir un peu la mesure, chanter sur les mêmes notes :

Ah ! je les vois, je vois vos yeux aimables.
Ah ! je me rends à leurs attraits.

Pergolèse a exprimé dans une musique imitatrice ces beaux vers de l'*Artaserse* de *Metastasio* :

Va solcando un mar crudele
Senza vele,
Senza sarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna;
Cresce il vento, e manca l'arte.
E il voler della fortuna
Son costretto a seguitar, &c.

Je priai une des plus célèbres virtuoses de me chanter ce fameux air de *Pergolèse*. Je m'attendais à frémir au *mar crudele*, au *freme l'onda*, au *cresce il vento*; je me préparais à toute l'horreur d'une tempête : j'entendis une voix tendre qui fredonnait avec grâce l'haleine imperceptible des doux zéphyrs.

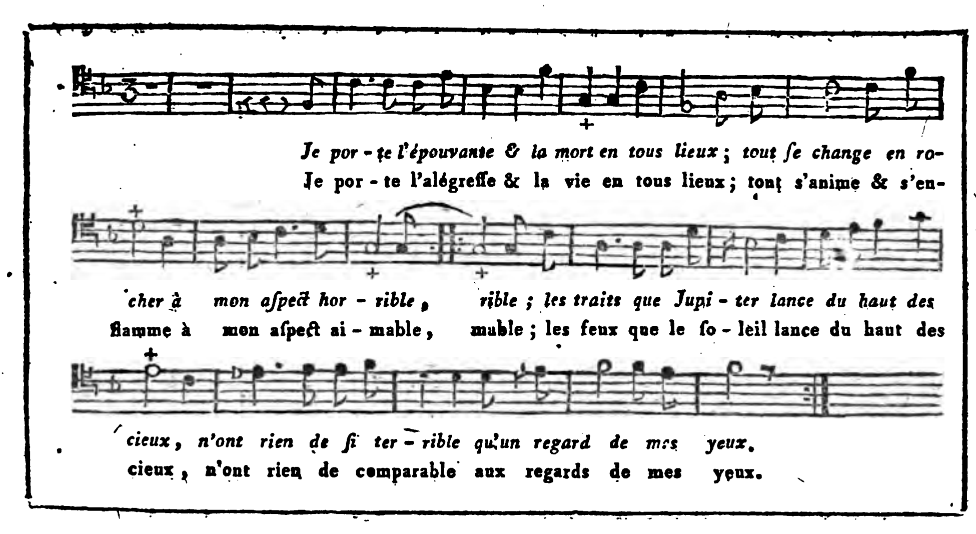
Dans l'Encyclopédie, à l'article *Expression*, qui est d'un assez mauvais auteur de quelques opéra & de quelques comédies, on lit ces étranges paroles : « En général la musique » vocale de *Lulli* n'est autre, on le répete, » que le pur récitatif, & n'a par elle-même » aucune expression du sentiment que les pa- » roles de *Quinault* ont peint. Ce fait est si » certain; que, sur le même chant qu'on a » si long-temps cru plein de la plus forte ex-

» pression, on n'a qu'à mettre des paroles qui
» forment un sens tout-à-fait contraire, &
» ce chant pourra être appliqué à ces nouvelles
» paroles aussi-bien pour le moins qu'aux an-
» ciennes. Sans parler ici du premier chœur
» du prologue d'Amadis, où *Lulli* a exprimé
» *éveillons-nous*, comme il aurait fallu ex-
» primer *endormons-nous*, on va prendre pour
» exemple & pour preuve un de ses morceaux
» de la plus grande réputation.

» Qu'on lise d'abord les vers admirables que
» *Quinault* met dans la bouche de la cruelle,
» de la barbare *Méduse* :

Je porte l'épouvante & la mort en tous lieux,
Tout se change en rocher à mon aspect horrible ;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux,
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.

» Il n'est personne qui ne sente qu'un chant
» qui serait l'expression véritable de ces pa-
» roles ne saurait servir pour d'autres qui
» présenteraient un sens absolument contraire.
» Or, le chant que *Lulli* met dans la bouche
» de l'horrible *Méduse*, dans ce morceau &
» dans tout cet acte, est si agréable, par con-
» séquent si peu convenable au sujet, si fort
» en contre-sens, qu'il irait très-bien pour
» exprimer le portrait que l'amour triomphant
» ferait de lui-même. On ne représente ici,
» pour abréger, que la parodie de ces cinq
» vers, avec les accompagnemens, leur chant
» & la basse. On peut être sûr que la parodie
» très-aisée à faire du reste de la scène, offri-
» rait par-tout une démonstration aussi frap-
» pante. »


Je por-te l'épouvante & la mort en tous lieux; tout se change en ro-
Je por-te l'alégresse & la vie en tous lieux; tout s'anime & s'en-
cher à mon aspect hor-rible, rible; les traits que Jupi-ter lance du haut des
flamme à mon aspect ai-mable, mable; les feux que le so-leil lance du haut des
cieux, n'ont rien de si ter-rible qu'un regard de mes yeux.
cieux, n'ont rien de comparable aux regards de mes yeux.

Pour moi, je suis sûr du contraire de ce qu'on avance; j'ai consulté des oreilles très-exercées, & je ne vois point du tout qu'on puisse mettre *l'alégresse & la vie* au lieu de *je porte l'épouvante & la mort*, à moins qu'on ne ralentisse la mesure, qu'on n'affaiblisse & qu'on ne corrompe cette musique par une expression doucereuse, & qu'une mauvaise actrice ne gâte le chant des musiciens.

J'en dis autant des mots *éveillons-nous*, auxquels on ne saurait substituer *endormons-nous*, que par un dessein formé de tourner tout en ridicule; je ne puis adopter la sensation d'un autre contre ma propre sensation.

J'ajoute qu'on avait le sens commun du temps de *Louis XIV* comme aujourd'hui; qu'il aurait été impossible que toute la nation n'eût pas senti que *Lulli* avait exprimé *l'épouvante & la mort* comme *l'alégresse & la vie*, & le réveil comme l'assoupissement.

On n'a qu'à voir comment *Lulli* a rendu *dormons, dormons tous*, on sera bientôt convaincu de l'injustice qu'on lui fait. C'est bien ici qu'on peut dire :

Il meglio è l'inimico del bene.

ART POÉTIQUE.

Le savant presque universel, l'homme même de génie, qui joint la philosophie à l'imagination, dit, dans son excellent article *Encyclopédie*, ces paroles remarquables.... *Si on en excepte ce Perrault & quelques autres, dont le*

versificateur Boileau n'était pas en état d'apprécier le mérite, &c. (feuillet 636.)

Ce philosophe rend avec raison justice à *Claude Perrault* savant traducteur de *Vitruve*, homme utile en plus d'un genre, à qui l'on doit la belle façade du Louvre & d'autres grands monumens ; mais il faut aussi rendre justice à *Boileau*. S'il n'avait été qu'un versificateur, il serait à peine connu ; il ne serait pas de ce petit nombre de grands hommes qui feront passer le siècle de *Louis XIV* à la postérité. Ses dernières satires, ses belles épîtres, & sur-tout son *Art poétique*, sont des chefs-d'œuvre de raison autant que de poésie, *sapere est principium & fons*. L'art du versificateur est, à la vérité, d'une difficulté prodigieuse, surtout en notre langue où les vers alexandrins marchent deux à deux, où il est rare d'éviter la monotonie, où il faut absolument rimer, où les rimes agréables & nobles sont en trop petit nombre, où un mot hors de sa place, une syllabe dure gâte une pensée heureuse. C'est danser sur la corde avec des entraves ; mais le plus grand succès dans cette partie de l'art n'est rien s'il est seul.

L'Art poétique de *Boileau* est admirable, parce qu'il dit toujours agréablement des choses vraies & utiles ; parce qu'il donne toujours le précepte & l'exemple ; parce qu'il est varié ; parce que l'auteur en ne manquant jamais à la pureté de la langue

. . . . Sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère ;

Ce qui prouve son mérite chez tous les gens de goût, c'est qu'on sait ses vers par cœur; & ce qui doit plaire aux philosophes, c'est qu'il a presque toujours raison.

Puisque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes sur les anciens, on oserait présumer ici que l'art poétique de *Boileau* est supérieur à celui d'*Horace*. La méthode est certainement une beauté dans un poëme didactique; *Horace* n'en a point. Nous ne lui en fesons pas un reproche, puisque son poëme est une épître familière aux *Pisons*, & non pas un ouvrage régulier comme les *Géorgiques*; mais c'est un mérite de plus dans *Boileau*, mérite dont les philosophes doivent lui tenir compte.

L'Art poétique latin ne paraît pas, à beaucoup près, si travaillé que le français. *Horace* y parle presque toujours sur le ton libre & familier de ses autres épîtres. C'est une extrême justesse dans l'esprit, c'est un goût fin, ce sont des vers heureux & pleins de sel, mais souvent sans liaison, quelquefois destitués d'harmonie: ce n'est pas l'élégance & la correction de *Virgile*. L'ouvrage est très-bon, celui de *Boileau* paraît encore meilleur; & si vous en exceptez les tragédies de *Racine* qui ont le mérite supérieur de traiter les passions, & de surmonter toutes les difficultés du théâtre, l'Art poétique de *Despréaux* est sans contredit le poëme qui fait le plus d'honneur à la langue française.

Il serait triste que les philosophes fussent les ennemis de la poésie. Il faut que la littérature soit

soit comme la maison de *Mécene..... est locus unicuique suus.*

L'auteur des *Lettres persanes* si aisées à faire, & parmi lesquelles il y en a de très-jolies, d'autres très-hardies, d'autres médiocres, d'autres frivoles; cet auteur, dis-je, très-recommandable d'ailleurs, n'ayant jamais pu faire de vers, quoiqu'il eût de l'imagination & souvent du style, s'en dédommage en disant que *l'on verse le mépris sur la poésie à pleines mains, & que la poésie lyrique est une harmonieuse extravagance*, &c. Et c'est ainsi qu'on cherche souvent à rabaisser les talens auxquels on ne saurait atteindre: Nous ne pouvons y parvenir, dit *Montagne*, vengeons-nous-en par en médire. Mais *Montagne*, le devancier & le maître de *Montesquieu* en imagination & en philosophie, pensait sur la poésie bien différemment.

Si *Montesquieu* avait eu autant de justice que d'esprit, il aurait senti malgré lui que plusieurs de nos belles odes & de nos bons opéra valent infiniment mieux que les plaisanteries de *Riga* à *Usbeck*, imitées du Siamois *Dufréni*, & que les détails de ce qui se passe dans le sérail d'*Usbeck* à Ispahan.

Nous parlerons plus amplement de ces injustices trop fréquentes, à l'article *Critique*.

ARTS, BEAUX-ARTS.

(*Article dédié au roi de Prusse.*)

SIRE,

La petite société d'amateurs dont une partie travaille à ces rapsodies au mont Crapak, ne parlera point à votre majesté de l'art de la guerre. C'est un art héroïque, ou si l'on veut, abominable. S'il avait de la beauté, nous vous dirions sans être contredits que vous êtes le plus bel homme de l'Europe.

Nous entendons par beaux-arts l'éloquence dans laquelle vous vous êtes signalé en étant l'historien de votre patrie, & le seul historien brandebourgeois qu'on ait jamais lu ; la poésie qui a fait vos amusemens & votre gloire quand vous avez bien voulu composer des vers français ; la musique, où vous avez réussi au point que nous doutons fort que *Ptolomée Aulètes* eût jamais osé jouer de la flûte après vous, ni *Achille* de la lyre.

Ensuite viennent les arts où l'esprit & la main sont presque également nécessaires, comme la sculpture, la peinture, tous les ouvages dépendans du dessin, & sur-tout l'horlogerie que nous regardons comme un bel art depuis que nous en avons établi des manufactures au mont Crapak.

Vous connaissez, Sire, les quatre siècles des arts ; presque tout naquit en France & se per-

fectionna sous *Louis XIV*; ensuite plusieurs de ces mêmes arts exilés de France allèrent embellir & enrichir le reste de l'Europe au temps fatal de la destruction du célèbre édit de *Henri IV*, énoncé *irrévocable*, & si facilement révoqué. Ainsi le plus grand mal que *Louis XIV* put se faire à lui-même, fit le bien des autres princes contre son intention; & ce que vous en avez dit dans votre histoire du Brandebourg en est une preuve.

Si ce monarque n'avait été connu que par le bannissement de six à sept cents mille citoyens utiles, par son irruption dans la Hollande, dont il fut bientôt obligé de sortir, *par sa grandeur qui l'attachait au rivage*, (*a*) tandis que ses troupes passaient le Rhin à la nage; si on n'avait pour monumens de sa gloire que les prologues de ses opéra suivis de la bataille d'Hochstet; sa personne & son règne figureraient mal dans la postérité. Mais tous les beaux-arts en foule encouragés par son goût & par sa munificence, ses bienfaits répandus avec profusion sur tant de gens de lettres étrangers, le commerce naissant à sa voix dans son royaume, cent manufactures établies, cent belles citadelles bâties, des ports admirables construits, les deux mers unies par des travaux immenses, &c. forcent encore l'Europe à regarder avec respect *Louis XIV* & son siècle.

Ce sont sur-tout ces grands-hommes uniques en tout genre, que la nature produisit alors à la fois, qui rendirent ces temps éternellement mémorables. Le siècle fut plus grand que

(*a*) *Boileau, passage du Rhin.*

Louis XIV, mais la gloire en réjaillit sur lui.

L'émulation des arts a changé la face de la terre du pied des Pyrénées aux glaces d'Archangel. Il n'est presque point de prince en Allemagne qui n'ait fait des établissemens utiles & glorieux.

Qu'ont fait les Turcs pour la gloire? rien. Ils ont dévasté trois empires & vingt royaumes: mais une seule ville de l'ancienne Grèce aura toujours plus de réputation que tous les Ottomans ensemble.

Voyez ce qui s'est fait depuis peu d'années dans Pétersbourg, que j'ai vu un marais au commencement du siècle où nous sommes. Tous les arts y ont accouru, tandis qu'ils sont anéantis dans la patrie d'*Orphée*, de *Linus* & d'*Homère*.

La statue que l'impératrice de Russie élève à *Pierre le Grand*, parle du bord de la Néva à toutes les nations; elle dit: J'attends celle de *Catherine*; mais il la faudra placer vis-à-vis de la vôtre, &c.

Que la nouveauté des arts ne prouve point la nouveauté du globe.

TOUS les philosophes crurent la matière éternelle; mais les arts paraissent nouveaux. Il n'y a pas jusqu'à l'art de faire du pain qui ne soit récent. Les premiers Romains mangeaient de la bouillie; & ces vainqueurs de tant de nations ne connurent jamais ni les moulins à vent, ni les moulins à eau. Cette vérité semble d'abord contredire l'antiquité du globe tel qu'il est, ou suppose de terribles révolutions dans ce globe. Des inondations de barbares ne peu-

vent guère anéantir des arts devenus nécessaires. Je suppose qu'une armée de nègres vienne chez nous comme des sauterelles, des montagnes de Cobonas, par le Monomotapa, par le Monœmugi, les Nosseguais, les Maracates, qu'ils aient traversé l'Abyssinie, la Nubie, l'Egypte, la Syrie, l'Asie mineure, toute notre Europe, qu'ils aient tout renversé, tout saccagé, il restera toujours quelques boulangers, quelques cordonniers, quelques tailleurs, quelques charpentiers: les arts nécessaires subsisteront; il n'y aura que le luxe d'anéanti. C'est ce qu'on vit à la chute de l'empire romain; l'art de l'écriture même devint très-rare; presque tous ceux qui contribuent à l'agrément de la vie ne renaquirent que long-temps après. Nous en inventons tous les jours de nouveaux.

De tout cela on ne peut rien conclure au fond contre l'antiquité du globe. Car supposons même qu'une inondation de barbares nous eût fait perdre entièrement jusqu'à l'art d'écrire & de faire le pain; supposons encore plus, que nous n'avons que depuis dix ans du pain, des plumes, de l'encre & du papier; le pays qui a pu subsister dix ans sans manger de pain & sans écrire ses pensées, aurait pu passer un siècle, & cent mille siècles sans ces secours.

Il est très-clair que l'homme & les autres animaux peuvent très-bien subsister sans boulangers, sans romanciers & sans théologiens; témoin toute l'Amérique, témoin les trois quarts de notre continent.

La nouveauté des arts parmi nous ne prouve donc point la nouveauté du globe, comme le

prétendait *Epicure* l'un de nos prédéceſſeurs en rêveries, qui ſuppoſait que par haſard les atomes éternels en déclinant avaient formé un jour notre terre. *Pomponace* diſait : *Se il mondo non è eterno, per tutti ſanti è molto vecchio.*

Des petits inconvéniens attachés aux arts.

CEUX qui manient le plomb & le mercure ſont ſujets à des coliques dangereuſes, & à des tremblemens de nerfs très-fâcheux. Ceux qui ſe ſervent de plumes & d'encre, ſont attaqués d'une vermine qu'il faut continuellement ſecouer : cette vermine eſt celle de quelques ex-jéſuites qui font des libelles. Vous ne connaiſſez pas, Sire, cette race d'animaux ; elle eſt chaſſée de vos États, auſſi-bien que de ceux de l'impératrice de Ruſſie, du roi de Suède, & du roi de Danemarck mes autres protecteurs. L'ex-jéſuite *Paulian*, & l'ex-jéſuite *Nonotte*, qui cultivent, comme moi, les beaux arts, ne ceſſent de me perſécuter juſqu'au mont Crapak ; ils m'accablent ſous le poids de leur crédit, & ſous celui de leur génie, qui eſt encore plus peſant. Si votre majeſté ne daigne pas me ſecourir contre ces grands-hommes, je ſuis anéanti.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.

